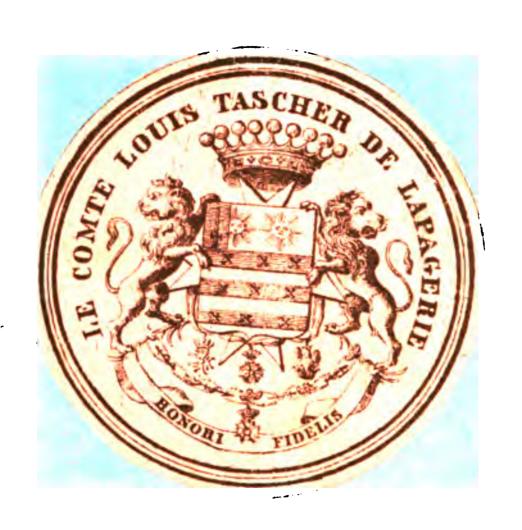



LE COMTE LOUIS TASCHER DE LAPAGERIE
HONORI FIDELIS


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
K G

Dittmer

LES SOIRÉES
DE NEUILLY.

Je vous

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

pour elles

[illegible]



Mr. DE FONGERAY.

Les Soirées
DE NEUILLY,

ESQUISSES DRAMATIQUES ET HISTORIQUES,

PUBLIÉES

PAR M. DE FONGERAY,

ORNÉES

DU PORTRAIT DE L'ÉDITEUR,

Et d'un fac simile de son écriture.

Le vrai est ce qu'il peut.



BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE,

RUE DE LA MONTAGNE, No 1023.

1827.



NOTICE

SUR

M. DE FONGERAY.

Jacques-Anastase Grivet de Fongeray naquit au château de Fongeray, en Franche-Comté. Son père, ancien capitaine au régiment de Bourgogne-infanterie, n'avait rapporté de ses campagnes qu'un rhumatisme universel, la croix de Saint-Louis et des affaires de famille très-dérangées. Convaincu, par une triste expérience, que la carrière des armes n'est pas la route de la fortune, il destinait le jeune Anastase, son fils aîné, à l'état ecclésiastique, et il l'en-

voya de bonne heure étudier au collége de Dijon.

Là, sous la surveillance du savant et respectable abbé Bouillat, Anastase de Fongeray fit des progrès rapides, se distingua par une conduite exemplaire et des talens si précoces, qu'à peine âgé de vingt ans, il obtint le premier accessit de version grecque en rhétorique. Cet étonnant succès attira sur lui les regards de monseigneur l'évêque; et ce prélat, juste appréciateur du mérite, résolut d'attacher à sa personne un jeune homme d'une si haute espérance. Une bourse était vacante au petit séminaire: elle fut donnée au jeune helléniste, qui devint bientôt un grand théologien, et sut édifier ses collègues par son éloquence et la pureté de ses mœurs.

A vingt-cinq ans, le jour de la fête de Noël, il reçut les ordres, et prêcha dans la cathédrale *cum magno plausu fidelium*. Il avait pris pour texte *le bonheur des élus*, et ce bonheur, il le fit partager à son auditoire. Élocution facile et animée, périodes sonores et bien arrondies, imagination riche et brillante, tels étaient les moindres mérites de ce sermon. Ce qui enleva surtout les suffrages des connaisseurs, ce fut une description du paradis si ponctuellement exacte, tellement topographique, qu'on eût dit que le prédicateur en arrivait à l'instant même. L'enthousiasme était au comble, et les journaux du temps rapportent que cette riante image du séjour céleste convertit des pécheurs endurcis que n'avaient pu effrayer les

plus sombres descriptions de l'enfer, entre autres deux chapeliers et une fille de joie nommée *Julie Taupin*.

Dès lors l'abbé de Fongeray fut le confesseur de toutes les jolies femmes et de messieurs les conseillers au parlement de Dijon. Mais, ambitieux de briller sur un plus vaste théâtre, il partit bientôt pour Versailles, où l'avait précédé sa réputation gigantesque.

Les petits vers étaient alors de mode à la cour. M. Arouet, plus généralement connu sous le nom de Voltaire, s'était fait en ce genre une espèce de renommée. Le jeune de Fongeray conçut le projet de renverser l'idole du jour, et de régner à sa place : projet téméraire peut-être, mais justifié par le succès.

Il débuta dans le monde par une épître à madame la comtesse Dubarry, épître pleine d'esprit et de poésie, modèle classique de louange fine et délicate. On dirait que la muse du panégyriste, empruntant ses attraits à l'héroïne qu'elle chante, comme elle, se pare de la ceinture des Grâces, pour brûler un pur encens sur l'autel de Cythérée. Cette pièce de vers plut beaucoup à la favorite, qui, pour récompenser l'auteur, lui fit donner une pension de quinze cents livres sur la caisse des invalides de la marine.

L'abbé de Fongeray n'était pourtant pas un flatteur : car, après la mort de Louis XV, il publia, contre cette même comtesse Dubarry, un quatrain satyrique, véritable empor-

te-pièce, qui le fit surnommer *l'Archiloque de l'œil-de-bœuf*.

Il aurait pu se faire craindre, il préféra se faire aimer. Naturellement doux et affectueux, l'épigramme répugnait à son cœur, et sa plume se prêtait mieux à l'expression des sentimens tendres et mélancoliques. Admis à la table des grands seigneurs, et devenu l'âme des petits soupers, il chanta toutes les circonstances et composa une foule d'épîtres à Zelmire, à Zulmé, et même à Zétulbé. En 1788, il fit insérer dans l'Almanach des muses un acrostiche anacréontique sur Héloïse et Abailard, et l'année suivante, une traduction de l'ode d'Horace *Solvitur acris hiems*.

Tant et de si glorieux travaux ne pouvaient rester sans récompense :

aussi disait-on hautement à Versailles que le premier évêché vacant lui était destiné. Héritier des talens de Bernis, il allait hériter sans doute de son chapeau de cardinal, quand tout à coup la révolution éclata.

L'abbé de Fongeray embrassa d'abord le parti de la Cour, et il méditait déjà une épigramme contre les novateurs; mais la majorité du clergé s'étant réunie au tiers-état, il crut devoir suivre cet exemple, et mit en vers alexandrins le Serment du Jeu-de-Paume. Le jour de la fédération, il servit la messe à monseigneur l'évêque d'Autum, aujourd'hui prince de Talleyrand, grand-chambellan, pair de France.

Bientôt la révolution, comme un torrent dévasteur, renversa toutes

les supériorités établies. Les Amphitryons et les Mécènes émigrèrent; l'abbé de Fongeray, ne se souciant pas d'aller chercher un souper jusqu'à Coblentz, se retira dans une jolie maison de campagne aux environs de Paris, où, sous le nom plébéien de Grivet, il cultiva en philosophe les roses du Bengale et les tulipes doubles. Ami de la paix, il prêta le serment civique pour rester en repos; et plus tard, lorsqu'on pendit les prêtres, même assermentés, ami du repos, il se maria pour avoir la paix. Et qu'on ne l'accuse pas d'apostasie! qu'on ne le flétrisse pas du nom de prêtre marié! Il était prêtre, je le sais; il se maria, c'est vrai : mais quel autre moyen d'échapper à la rage des méchans? Devenir leur com-

plice, et, féroce par lâcheté, saisir la hache de la terreur pour en éviter les coups? Grivet aima mieux donner la vie que la mort, et, pour réparer les ravages de l'anarchie, il épousa la fille du procureur-syndic de sa commune. C'était une jeune et belle personne, aussi recommandable par les grâces de la tournure que par les qualités du cœur. Mais, hélas! la mort vint bientôt rompre cette chaîne de roses. A la fête de l'Être-Suprême, la citoyenne Grivet fut désignée pour représenter la déesse *Raison*: choix honorable, et que lui méritaient bien ses vertus et sa beauté. Pourquoi fallut-il qu'emportée par son brûlant patriotisme, elle se vêtit trop légèrement! L'air était froid et humide, et la déesse gagna

dans l'exercice de sa charge une gastro-entéro-duodéno-hépato-colite chronique, qui la conduisit au tombeau.

Triste et solitaire, Grivet n'avait plus d'autres plaisirs que les pleurs, d'autre consolation que le désespoir; et, pour se distraire, il essaya de composer l'épitaphe de son épouse chérie. Il s'occupait encore de cette tâche pieuse, lorsque Napoléon Bonaparte rétablit sur leurs antiques bases la religion et la monarchie. Nommé aumônier d'une des vertueuses princesses du sang impérial, l'abbé de Fongeray remplit ses difficiles fonctions avec zèle et fidélité, mais sans jamais perdre le souvenir de ses princes légitimes.

Aussi, qu'elle fut son ivresse à la

nouvelle de leur retour ! Il crut renaître à la vie ; et, sans calculer les suites de cette démarche audacieuse, le jour de l'entrée de monseigneur le comte d'Artois à Paris, il se promena hardiment sur les boulevarts, une cocarde blanche à son chapeau. Tout alors respirait la paix et le bonheur. Paix fragile ! bonheur éphémère ! le Corse usurpateur débarque sur le rivage de Cannes, et huit jours après il est à Paris.

La marche rapide de Napoléon, le retour triomphal de sa majesté l'empereur et roi, frappent d'étonnement et d'admiration l'abbé de Fongeray. Fasciné, comme madame la comtesse de Genlis, par je ne sais quel prestige de gloire, il fléchit le genou devant l'homme du destin, et

va servir encore la messe au Champ-de-Mars, le jour du Champ-de-Mai.

Enfin le sanglant désastre de Waterloo déchira le voile qui lui couvrait les yeux. Convaincu désormais que Bonaparte était un conquérant incorrigible, il l'abandonna, et, déguisé en garde national, courut au-devant du Roi jusqu'à Saint-Denis.

Après une vie aussi agitée, aussi pleine, satisfait d'avoir replacé Louis XVIII, sur le trône de ses ancêtres, il voulut finir ses jours dans le sein de l'étude et du repos. Retiré à Saint-Acheul, où il professait la langue grecque et les humanités avec une grande distinction, il ne s'occupait plus qu'à former de jeunes jésuites, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le

17 avril 1824, à trois heures onze minutes du matin.

Homme de bien, que la terre te soit légère! La religion perd en toi un éloquent défenseur, la rhétorique un professeur émérite, le Roi un sujet fidèle, la France un grand poète et un grand citoyen.

Tel est l'abrégé historique de la vie de Jacques-Anastase Grivet de Fongeray, oncle paternel de Jacques-François de Fongeray, éditeur de cet ouvrage.

P. S. Obligé, pour me conformer à l'usage, de mettre une notice en tête de ce volume, j'ai mieux aimé donner un article biographique sur mon illustre parent que sur moi-

même, dont la vie n'offre rien de romanesque ni d'intéressant. En effet, né à Paris, mis en nourrice à Auteuil, entré à onze ans au collége de Sainte-Barbe, je n'en suis sorti en 1812 que pour occuper une place au bureau de la conservation des hypothèques, où l'on me trouve encore tous les jours depuis dix heures jusqu'à trois.

INTRODUCTION.

Ce livre n'est point une imitation des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, par M. la comte de Maistre. Ce n'est point une philosophie nouvelle qu'on a voulu proclamer et développer. On n'y trouvera aucune explication sur *les Mythes et les Symboles* de l'indianisme, ni sur *le Grand Tout considéré dans ses rapports avec l'absolu*, ni sur *le Centre d'affections et de doctrines* de M. le baron d'Eckstein, ni même sur l'*Age d'or industriel* de feu Saint-Simon. Peut-être publierai-je plus tard mes réflexions sur ces matières ardues. En attendant, voici quelques scènes de la société

actuelle, qui, je l'espère, amuseront beaucoup le public. Je puis le dire franchement : car, comme on va le voir, je n'en suis que l'éditeur.

L'automne dernier, mon ami, M. de L..., avait réuni dans son château de Neuilly, département de l'Ardèche, une nombreuse société. Pour abréger les soirées, on imagina de jouer la comédie. On n'avait pas de pièces ; on en fit : de là ces croquis que j'ai recueillis aussi fidèlement que possible.

Un homme de lettres, membre de la congrégation et du comité de lecture des variétés, a bien voulu revoir le style de chaque pièce et corriger les épreuves. Sa modestie seule m'empêche de le nommer ; mais qu'il reçoive ici l'expression de ma reconnaissance.

Dans de courtes préfaces, où j'ai donné l'historique de chaque représentation et des détails sur la mise en

scène, je me suis appliqué à faire ressortir l'esprit et les beautés de chaque pièce. Que le public prononce. S'il accueille favorablement cette première livraison, je publierai successivement *Dieu et le Diable, les Décorations, la Vie dévote, les Substitutions*, et toutes les autres comédies qui furent jouées à Neuilly depuis le 1er août jusqu'au 29 octobre, ce qui formera trente volumes in-8°, en y comprenant quatre *index* et une traduction de *la Vie dévote* en grec moderne. Dans un trente et unième volume, je donnerai la Flore des environs de Neuilly. Alors j'aurai rempli, je crois, comme *M. Lemaire*, mon vénérable professeur, tous les devoirs d'un éditeur consciencieux.

LES ALLIÉS,

OU

L'INVASION.

PRÉFACE.

Il faut laver son linge sale en famille, disait Napoléon, dans un langage bien digne d'un empereur de mauvaise compagnie ; mais la trivialité de l'expression ne détruit pas la justesse de la pensée, et les événemens le prouvèrent bientôt. Les Russes, les Prussiens et les Bavarois, dans leurs visites domiciliaires, ne ménagèrent pas plus les royalistes que les impériaux et les républicains; et plus d'un château qu'avaient épargné les fureurs populaires fut dévasté par les hordes libératrices de nos amis les ennemis.

A cette époque, un mien parent, royaliste de la vieille roche, et que Bonaparte n'avait pu séduire, comme tant d'autres, par une place dans les droits réunis, fut encore une fois victime de son dévouement à la bonne cause. Sans consulter son préfet, il courut au-devant de l'armée de Witzingerode, un drapeau blanc à la main.

Doué de quelque talent pour la parole, il criait *Vive le Roi!* plus fort que les autres, et, dans son enthousiasme chevaleresque, il espérait déjà reconquérir une partie de ses biens vendus pendant l'émigration. Mais, hélas! reconduit chez lui à coups de lance par des Cosaques Baskirs, il trouva sa maison pillée, sa ferme brûlée, et sa femme.... il n'en a jamais eu de nouvelles.

Pour dédommagement, on lui a rendu sa croix de Malte, qui ne rapporte rien; M. de Villèle l'a nommé député, ce qui ne rapporte guère; et il s'est vu réduit à se voter lui-même une petite indemnité qu'il ne touchera peut-être jamais. Aussi mon cousin, quoique toujours royaliste, répète-t-il souvent: « N'appelons jamais les étrangers chez nous, et lavons notre linge sale en famille. »

Tel est le sujet des *Alliés*.

L'action marche rapidement. Les personnages ne font pas de longs discours, ils agissent; et le caractère du général Blagoff est fort bien tracé. Peut-être paraîtra-t-il un peu railleur pour un Russe; mais c'est un Russe policé, un Russe qui a passé deux ans en France. Quant au capitaine Lefèvre, quelques spectateurs ont trouvé qu'il ne ressemble guère aux officiers de l'opéra-

comique et du vaudeville. On aurait voulu qu'il rappelât davantage Lemonnier de *Feydeau* et Lepeintre des *Variétés*, et que, tout bouffi de gloire nationale, et posé en tambour-major, il vînt au dénouement, amant délicat et sensible, ramener Eugénie tremblante dans les bras de son père reconnaissant. Cela serait sans doute plus conforme à nos mœurs de comédie; mais qu'on n'oublie pas que ces pièces ont été faites pour un théâtre de société.

On a encore reproché à ce pauvre Lefèvre d'avoir tué un Cosaque. Cependant rien n'est plus vrai : car, en 1814, on en a bien tué quelques-uns. « C'est égal, m'a » dit un homme d'esprit, changez cela. Le » sang ne doit couler que dans la tragédie. » Que Lefèvre, au lieu de tuer Schlagmann, » lui parle ferme, et cela vous fera une » belle scène... » C'est un conseil que je recommande à ceux qui voudront arranger *les Alliés* pour le théâtre.

PERSONNAGES.

Le comte DE LIMEUIL.
La comtesse DE LIMEUIL.
EUGÉNIE, leur fille.
La marquise DE VIEUX-BOIS, mère de madame de Limeuil.
SCOLASTIQUE, } leurs domestiques.
JÉROME, }
Le commandeur DE BAUVAL.
Le marquis DE GERMANCEY.
L'abbé PLASTRON.
LEFÈVRE, officier français.
BLAGOFF, général russe.
SCHLAGMANN, son aide-de-camp.
OFFICIERS.
COSAQUES.
UN PAYSAN.

La scène se passe dans le château de M. de Limeuil, à trente lieues de Paris.

LES ALLIÉS,

OU

L'INVASION.

Le salon du château. — Une porte dans le fond; à droite, une sortie sur le jardin; à gauche, une porte au-dessus de laquelle est écrit Bibliothéque.

MADAME DE LIMEUIL, *ensuite* SCOLASTIQUE *et* M. DE LIMEUIL.

Mme DE LIMEUIL.

Mon Dieu! quels mauvais chemins, et cette carriole est si dure!... Mais enfin, pour renverser une dynastie, il faut bien se donner un peu de peine. (*Elle sonne. Scolastique entre.*) Allez dire à M. de Limeuil que je suis de retour.

SCOLASTIQUE.

Madame, le voici qui rentre. Il était au grand étang, qu'il pêchait à la ligne.

(*Elle sort.*)

DE LIMEUIL, *sa ligne à la main.*

Mauvaise pêche !... Ah ! vous voilà, ma bonne amie. Eh bien ! quelles nouvelles ?

Mme DE LIMEUIL.

Très-bonnes. En revenant, j'ai fait prévenir ces messieurs.

DE LIMEUIL.

Viendront-ils ?

Mme DE LIMEUIL.

Pas tous : le marquis de Germancey et le commandeur de Bauval.

DE LIMEUIL.

Le commandeur ? Ah ! il va bien nous ennuyer avec son roi de Prusse. Parce qu'il a émigré à Berlin, et qu'un jour le roi de Prusse l'a complimenté sur son uniforme, on dirait vraiment...

Mme DE LIMEUIL.

Sa naissance lui donne le droit d'assister à nos délibérations.

DE LIMEUIL.

Il descend d'un bâtard de Conti, fort bien ; mais il n'entend rien à la politique ; il est d'une indiscrétion... ; et, dans ce moment, la moindre imprudence peut nous perdre.

Mme DE LIMEUIL.

Que craignez-vous encore ?

DE LIMEUIL.

Rien : cependant...

Mme DE LIMEUIL.

Quelle gloire pour vous d'aller complimenter nos alliés et de proclamer le premier nos princes légitimes !

DE LIMEUIL.

Sans doute ; mais le préfet avec ses gendarmes...

Mme DE LIMEUIL.

Aucun danger, je vous le répète. — Voici ces messieurs... Taisez-vous, et du courage !

LES MÊMES, GERMANCEY, BAUVAL, *ensuite* L'ABBÉ PLASTRON.

GERMANCEY, *entr'ouvrant la porte.*

On peut entrer ?

Mme DE LIMEUIL, *allant au-devant d'eux.*

M. de Germancey, M. de Bauval, combien je suis heureuse !...

DE LIMEUIL.

Personne ne vous a vus ?

GERMANCEY.

Non ; mais pourquoi ce mystère ? S'agit-il

d'une battue sur les terres de ce riche parvenu, votre voisin?

BAUVAL.

Ah! j'en suis. Ne s'est-il pas permis de verbaliser contre moi, parce que je lui ai tué deux perdreaux!

DE LIMEUIL.

Que voulez-vous? Depuis que les vilains sont propriétaires, les gentilshommes sont des braconniers.

BAUVAL.

Ah!... chez le roi de Prusse...

Mme DE LIMEUIL.

Laissons cela. (*Appelant.*) Jérôme! (*Jérôme paraît.*) Faites venir mon chapelain. (*Jérôme sort.*)

GERMANCEY.

Votre chapelain?

DE LIMEUIL.

Oui, l'abbé Plastron : c'est un titre que je lui ai donné en attendant la chapelle.

GERMANCEY.

Mais qu'avons-nous besoin de chapelain pour une partie de chasse?

(*L'abbé Plastron entre, salue humblement, et se tient à l'écart.*)

Mme DE LIMEUIL.

Messieurs, asseyez-vous donc, je vous prie. L'abbé, des siéges. (*Plastron avance des fauteuils; tous s'asseyent, madame de Limeuil au milieu.*) (*A l'abbé.*) Vous pouvez vous asseoir. (*Plastron salue et s'assied.*) Messieurs, de graves intérêts nous rassemblent. Vous n'ignorez pas ce qui se passe.

BAUVAL.

Quoi donc? Le roi de Prusse serait-il battu?

GERMANCEY.

Voudrait-on nous faire marcher dans l'arrière-ban?

Mme DE LIMEUIL.

Le trône de l'usurpateur s'écroule; son armée est vaincue, en déroute: c'est le moment de se montrer.

GERMANCEY.

Une conspiration! oh! je ne m'en mêle pas

BAUVAL.

Permettez: le roi de Prusse est donc vainqueur?

Mme DE LIMEUIL.

Oui. J'arrive de la préfecture: notre petit préfet voudrait encore faire bonne contenance; mais son trouble le trahit... Il sait de mauvaises

nouvelles : car il dit, l'empereur, tout court, déclame contre la manie des conquêtes, et sa femme est d'une politesse...

BAUVAL.

C'est peut-être un piége.

GERMANCEY.

Il faut prendre garde.

DE LIMEUIL.

C'est mon avis.

Mme DE LIMEUIL.

Tout est fini, vous dis-je. Bonaparte est perdu, Paris révolté, l'impératrice et son fils en prison.

TOUS, *se levant.*

Vive le Roi!

GERMANCEY.

Nous reprendrons nos droits de chasse.

BAUVAL.

Et nos croix de Malte.

Mme DE LIMEUIL.

Un corps nombreux de nos libérateurs, conduit par des chemins de traverse, arrive aujourd'hui même... Il faut aller au-devant d'eux, les haranguer, leur demander nos princes légitimes au nom de la nation.

GERMANCEY.

Au nom de la noblesse.

BAUVAL.

Et de l'ordre de Malte.

PLASTRON.

Et du clergé, si madame le permet.

Mme DE LIMEUIL.

Oui; mais ne parlez pas tant. Notre château est à l'entrée du département : c'est à M. de Limeuil de donner l'exemple; il n'attend plus que votre assentiment.

GERMANCEY.

La noblesse ne pouvait trouver un plus digne représentant; d'ailleurs monsieur est notre maire : je lui donne ma voix.

BAUVAL.

Et moi la mienne. (*A M. de Limeuil.*) Si vous voyez le roi de Prusse, parlez-lui de moi.

Mme DE LIMEUIL.

Messieurs, mon mari est bien reconnaissant.

DE LIMEUIL.

Et j'espère vous le prouver bientôt... J'obtiendrai sans doute la survivance de mon père, qui était l'intendant général de cette province, et alors vous pourrez tout demander.

GERMANCEY.

D'abord la restitution de nos biens.

DE LIMEUIL.

Cela va sans dire.

Mme DE LIMEUIL.

Il faut que nos augustes alliés voient par quel mouvement unanime et spontané la France rappelle ses princes. Monsieur l'abbé parlera au nom du clergé... Mais qui représentera l'armée? Ah! Jérôme.

DE LIMEUIL.

Notre jardinier?

Mme DE LIMEUIL.

Son père n'était-il pas tambour-major aux Gardes-Françaises?... Il nous reste encore le commerce.

GERMANCEY.

Le commerce! à quoi bon?

BAUVAL.

Non, non, plus de commerce!

Mme DE LIMEUIL.

Pardon: il faut qu'il y ait unanimité. M. de Limeuil, votre tailleur pense-t-il bien?

DE LIMEUIL.

Sans doute, puisqu'il a fait trois cents uniformes que le tyran ne lui a jamais payés.

BAUVAL.

Faute que n'eût pas commise le roi de Prusse.

Mme DE LIMEUIL.

Alors il représentera le commerce.

BAUVAL.

Qui? le roi de Prusse?

Mme DE LIMEUIL.

Eh non! le tailleur. — Je vais tout préparer pour l'ambassade de mon mari. Pendant ce temps, messieurs, faites prendre des cocardes blanches à tous vos gens, que l'élau soit général.

BAUVAL ET GERMANCEY.

Comptez sur nous.

(Ils sortent ainsi que Plastron.)

M. *et* MADAME DE LIMEUIL.

DE LIMEUIL.

A propos, ma bonne amie, que va devenir Lefèvre?

Mme DE LIMEUIL.

Qui? ce petit capitaine que ses blessures ont retenu au château? On le fera prisonnier.

DE LIMEUIL.

Ce serait peut-être mal : j'étais l'ami de son père.

Mme DE LIMEUIL.

Pendant l'interrègne, vous vous êtes bien en-

canaille. — Vous ne comptez plus, j'espère, lui donner votre fille?

DE LIMEUIL.

Vous trouviez ce mariage si convenable...

Mme DE LIMEUIL.

Plus aujourd'hui : il faut tenir son rang.

DE LIMEUIL.

Vous avez raison. Voici Lefèvre. Soyez tranquille, je vais lui parler ferme.

Mme DE LIMEUIL.

Je cours annoncer ces grandes nouvelles à ma mère, à ma fille, et faire ma toilette pour recevoir nos libérateurs. (*Elle sort.*)

DE LIMEUIL.

N'oubliez pas mon ancien uniforme de Chamboran.

M. DE LIMEUIL, LEFÈVRE, *le bras en écharpe.*

LEFÈVRE.

Madame de Limeuil est de retour : quelles nouvelles?

DE LIMEUIL.

L'empereur est vaincu.

LEFÈVRE.

Impossible.

DE LIMEUIL.

Ma femme a lu le bulletin : l'armée bat en retraite.

LEFÈVRE.

Ruse de guerre.

DE LIMEUIL.

Non pas : l'affaire a eu lieu près de Soissons; nous avons fait des prodiges de valeur, nous nous sommes couverts de gloire; mais enfin, accablés par le nombre...

LEFÈVRE.

Êtes-vous bien sûr...?

DE LIMEUIL.

Ma femme a lu le bulletin : la garde impériale n'existe plus; on nous a pris cent cinquante pièces de canon, quarante drapeaux et le trésor de l'armée.

LEFÈVRE.

Et l'empereur.

DE LIMEUIL.

Il se porte bien.

LEFÈVRE.

Rien n'est perdu.

DE LIMEUIL, *bas à l'oreille.*

Notre préfet fait ses malles, et le receveur général est déjà parti avec sa caisse.

LEFÈVRE.

Les poltrons! ne me parlez pas de vos fonctionnaires civils : l'empereur aurait dû donner toutes ces places-là à des militaires.

DE LIMEUIL.

Paris s'est révolté.

LEFÈVRE.

Nous le brûlerons.

DE LIMEUIL.

Non pas, s'il vous plaît. Diable! toute la fortune de ma femme....

LEFÈVRE.

Comment! Paris s'est révolté! mais alors les ennemis....

DE LIMEUIL.

Que parlez-vous d'ennemis? Dites, nos alliés, nos libérateurs, qui viennent briser nos chaînes.

LEFÈVRE.

Nos chaînes?

DE LIMEUIL.

On était libre peut-être sous votre empereur?

LEFÈVRE.

Ma foi! oui. J'ai toujours fait tout ce que j'ai voulu. J'ai même vu quelquefois assommer des pékins.... et il n'en était que cela.

DE LIMEUIL.

C'est possible; mais enfin nous avons une autre dynastie.

LEFÈVRE.

Et l'armée ?

DE LIMEUIL.

L'armée sera toujours l'armée.

LEFÈVRE.

Tous les officiers donneront leur démission.

DE LIMEUIL.

Bah !

LEFÈVRE.

Croyez-vous voir nos maréchaux, nos généraux, à votre nouvelle cour? Non; je les connais bien : ils se feraient plutôt hacher.

DE LIMEUIL.

Ils y viendront, et seront bien contens si l'on daigne les recevoir.

LEFÈVRE.

Finissons, de grâce.... Qu'allez-vous faire ?

DE LIMEUIL.

Rien.

LEFÈVRE.

Mais si l'ennemi arrive ?

DE LIMEUIL.

Je l'attends. Pour vous, je vous conseille de partir; moi je reste.

LEFÈVRE.

Mais les Cosaques ?

DE LIMEUIL.

Je ne les crains pas.

LEFÈVRE.

Mais votre femme, votre fille?

DE LIMEUIL.

Que vous importe ?

LEFÈVRE.

Il m'importe beaucoup : je dois être votre gendre, et je ne veux pas qu'Eugénie....

DE LIMEUIL.

Mon gendre! vous! Non. Ma femme dit qu'il ne serait pas convenable qu'un officier de l'usurpateur....

LEFÈVRE, *impatienté.*

Hé ! votre femme....

DE LIMEUIL.

A raison.

LEFÈVRE.

C'en est trop, monsieur. Vous me faites payer bien cher l'hospitalité que j'ai reçue chez vous... Adieu. *(Il sort.)*

M. DE LIMEUIL, JÉROME, SCOLASTIQUE.

JÉROME.

V'là enfin votre habit d'uniforme, monsieur : j'ai cru que je ne le trouverais jamais; et il a bien fallu une heure pour l'épousseter.... N'est-ce pas, ma femme?

SCOLASTIQUE.

C'est qu'il est tout piqué des vers.

DE LIMEUIL.

Dites tout criblé de balles. Ah! les étrangers le reconnaîtront bien.

JÉROME.

Vous vous êtes donc autrefois battu contre eux?

DE LIMEUIL.

Insolent! Apprenez qu'au contraire j'ai combattu dans leurs rangs. *(Il passe son habit.)* J'étais à la terrible affaire de Quiberon, sur le vaisseau de l'amiral anglais, d'où j'ai vu mitrailler tant de braves royalistes.

JÉROME.

Valait mieux voir ça de loin que de près.

SCOLASTIQUE.

C'est égal, pour aller sur la mer, il faut un fameux courage.

DE LIMEUIL.

A-t-on préparé un drapeau?

SCOLASTIQUE, *en présentant un.*

Faute de mieux, un manche à balai et deux serviettes.... Voilà.

DE LIMEUIL.

Noble étendard! Jérôme, c'est toi qui le porteras.

JÉROME.

Moi, monsieur! mais....

DE LIMEUIL.

Imbécille, est-ce qu'il y a du danger!

JÉROME.

Puisque nous allons au-devant des ennemis...

SCOLASTIQUE.

Est-il peureux! Les ennemis, c'est des amis : on ne peut pas lui faire entendre ça.

LES MÊMES, MADAME DE VIEUX-BOIS, MADAME DE LIMEUIL; EUGÉNIE, *en grande toilette;* L'ABBÉ PLASTRON.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Comment! vous n'êtes pas encore parti, mon gendre?

DE LIMEUIL.

Vous faisiez votre toilette ; j'ai fait la mienne. Diable ! vous voilà éclatantes.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Vous-même, mon gendre, vous êtes héroïque.

Mme DE LIMEUIL.

Mais ne perdons pas de temps. Vite ! Jérôme, l'habit de tambour-major de votre père....

(Jérôme sort.)

PLASTRON.

J'ai mis ma soutane neuve et mon surplis.

DE LIMEUIL.

Fort bien. A-t-on fait des préparatifs pour le dîner ? Ils boiront du vin ces gaillards-là.

Mme DE LIMEUIL.

Oui, oui ; cela nous regarde : partez.

DE LIMEUIL.

A propos, et le portrait de l'usurpateur qui est dans la salle à manger ?

Mme DE LIMEUIL.

On l'a jeté dans le puits.

DE LIMEUIL.

Il ne fallait pas : s'il revenait par hasard.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Impossible ! allez donc.

(Jérôme revient en habit rouge et avec un bonnet à poil.)

DE LIMEUIL.

Jérôme, marche en avant... Monsieur l'abbé, je vous suis.

(Ils sortent tous les trois, ainsi que Scolastique.)

MADAME DE VIEUX-BOIS, MADAME DE LIMEUIL, EUGÉNIE.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Ah! mes enfans, nous allons enfin revoir le bon temps. Quelle joie! Vous ne savez pas, vous autres : vous êtes trop jeunes.

Mme DE LIMEUIL.

Je n'ai pas vu tout cela ; mais vous m'en avez parlé si souvent, ma mère.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Madame la comtesse, nous commençons par reprendre nos titres, s'il vous plaît : je me nomme à présent madame la marquise.

Mme DE LIMEUIL.

Madame la marquise, comme nous allons faire enrager nos voisines! Et madame Dubreuil, si

fière de ses quarante mille livres de rente ; qu'elle prenne donc encore ses airs de hauteur, la chère dame Dubreuil ! Je veux qu'elle en crève de dépit. Sans doute nous ne serons pas obligés de lui payer les dix mille francs que nous lui devons ?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Ne me parlez donc pas de ces petites gens, madame la comtesse : cela fait mal aux nerfs. Il faut rompre avec la bourgeoisie ; une pareille espèce ne nous convient plus. C'est à la cour....

Mme DE LIMEUIL.

A la cour ? oh ! non. Je me rappelle trop bien comment on me reçut, quand M. de Limeuil me présenta à l'usurpateur.

Mme DE VIEUX-BOIS.

On eut raison, madame la comtesse : vous n'étiez pas à votre place. Qu'y avait-il dans cette cour toute plébéienne ? Des sapeurs, des vivandières. Fi ! l'horreur.... Maintenant quelle différence ! des princes galans, aimables, des comtesses, de véritables comtesses, des marquises faisant assaut de grâces et de parures ; et tous les jours des réunions, des fêtes, des bals.... Oh ! ce sera charmant.

Mme DE LIMEUIL.

Délicieux !

EUGÉNIE.

Irai-je, madame la marquise?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Sans doute, ma fille, quand vous serez mariée. (*Bas à madame de Limeuil.*) Peut-être fixera-t-elle les regards d'un de nos princes. Quelle honneur!

EUGÉNIE.

Quelle joie pour Victor?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Que dites-vous donc, mademoiselle?

Mme DE LIMEUIL.

Pouvez-vous penser encore à un homme sans nom, un officier de fortune?

EUGÉNIE.

Mais, ma mère, nous nous connaissons depuis si long-temps.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Vous ne pouvez plus l'épouser, mademoiselle. Il serait beau vraiment d'entendre annoncer: Madame Lefèvre.... Allons, occupons-nous à fêter ces braves étrangers qui nous ramènent tant de biens à la fois.

LES MÊMES, SCOLASTIQUE; *ensuite* M. DE LIMEUIL *et* JÉROME.

SCOLASTIQUE, *accourant.*

Ah! mon Dieu! Seigneur! Les v'là dans un bel état!

DE LIMEUIL, *son habit tout déchiré.*

Les brigands!

JÉROME.

Les scélérats!

Mme DE VIEUX-BOIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur le comte?

DE LIMEUIL.

La belle idée de m'envoyer au-devant de vos alliés!

Mme DE LIMEUIL.

Est-ce qu'ils ne vous auraient pas reçu avec la distinction....?

DE LIMEUIL.

A deux cents pas d'ici, nous rencontrons une escouade d'une douzaine de Cosaques....

JÉROME.

Ils étaient plus de douze cents.

DE LIMEUIL.

Je m'avance en criant : Vive le roi! et, avec la plus grande politesse, je les invite à venir se rafraîchir au château....

Mme DE VIEUX-BOIS.

Ils ont dû être sensibles....

DE LIMEUIL.

Ils ont cru que je leur disais des injures, et deux grands diables à longues barbes m'ont riposté à coups de plat de sabre.

Mme DE LIMEUIL.

C'est impossible! des alliés!

EUGÉNIE.

Mon pauvre père!

JÉROME.

Ils ont pris monsieur, que j'ai cru qu'ils allaient lui couper la tête; mais ils ne lui ont coupé que sa queue pour le reconnaître.

Mme DE LIMEUIL.

Vous vous serez mal expliqués.

DE LIMEUIL.

Hé! entendent-ils le français!

JÉROME.

Monsieur l'abbé leur a parlé latin; mais bah!

Mme DE VIEUX-BOIS.

L'abbé? et qu'est-il devenu?

DE LIMEUIL.

Les sauvages l'ont pris pour une femme, parce qu'il avait son surplis....

JÉROME.

Oui ; ils l'appelaient, Belle mamzelle. Aussi ils ne l'ont pas battu ; mais ils l'ont fait prisonnier, et l'ont attaché derrière une charrette, à côté d'une vache.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Je le vois, vous vous êtes adressés à des soldats ivres.

Mme DE LIMEUIL.

Il fallait demander le commandant.

DE LIMEUIL.

Ne l'ai-je pas demandé !

JÉROME.

Ils n'en frappaient que plus fort : ils ne comprennent rien. C'est plus bête que mon chien. Quand je lui dis, Va te coucher, il y va.

DE LIMEUIL.

Mais ils le paieront cher. Oh! je voudrais qu'un régiment français....

JÉROME.

Si l'empereur pouvait passer avec quelques-uns de ses grognards.....

Mme DE VIEUX-BOIS.

Qu'entends-je? des cris séditieux ! Ah ! monsieur le comte, pour un mal-entendu, voilà votre royalisme déjà refroidi.

Mme DE LIMEUIL.

Cette aventure vous donnera des droits....

DE LIMEUIL.

Je l'espère.... Mais il est bien dur pour un homme comme moi....

SCOLASTIQUE, *regardant à la fenêtre.*

V'là les Cosaques!

DE LIMEUIL.

Déjà?

JÉROME.

Sauve qui peut!

EUGÉNIE.

Où fuir?

SCOLASTIQUE.

Où nous cacher?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Du courage; mes enfans!.... Je vais les recevoir. Oh! ils ne me font pas peur, à moi.

Mme DE LIMEUIL, *enthousiasmée.*

Vivent les ennemis! Laissez-moi leur parler, madame la marquise: ils tomberont à mes genoux.

DE LIMEUIL.

Non pas, s'il vous plaît: vous ne savez pas à quels diables nous avons affaire.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Mais des alliés...

Mme DE LIMEUIL.

Des libérateurs....

DE LIMEUIL.

Des enragés, vous dis-je... Vite dans la bibliothéque : ils ne doivent pas aimer la lecture. (*Il pousse les femmes dans la bibliothéque.*) Jérôme, reste avec moi, je l'ordonne.

JÉROME.

Morguenne! quel métier!

M. DE LIMEUIL, JÉROME; *plusieurs* COSAQUES, *qui entrent en chantant.*

JÉROME.

Ils sont encore plus laids que les autres... Eh non! c'est les mêmes... Tenez, en v'là un qui a mis votre queue en guise de plumet... et c'tautre, avec la soutane de monsieur l'abbé.

1er COSAQUE, *à de Limeuil.*

Vainqueur!

DE LIMEUIL, *saluant.*

Fort heureusement pour nous, monsieur; c'est avec le plus grand plaisir...

2e COSAQUE, *lui donnant un coup de poing.*

Vainkir!

DE LIMEUIL.

Ah! monsieur l'officier...

LES COSAQUES, *à Jérôme.*

Argent, brandevin, petites mamzelles.

JÉROME.

Je n'en ai pas.

LES COSAQUES, *le poursuivant à coup de knout.*

Vainqueur! Vainqueur!

JÉROME, *se sauvant du côté de son maître.*

Ah! nous sommes perdus, monsieur!

DE LIMEUIL.

Les vilains amis!

(*Les Cosaques se mettent à piller et à casser.*)

JÉROME.

Ils vont nous mettre à feu et à sang.

DE LIMEUIL.

Ah! ma pendule!... Messieurs les alliés, de grâce... Si vous cassez tout...

1er COSAQUE, *lui donnant un coup de plat de sabre.*

Vainkir!

JÉROME.

Ah! la glace! la voilà en cannelle! Que faire, monsieur? Ils n'entendent ni à hu ni à dia.

DE LIMEUIL.

Mon secrétaire à présent! Malheureux!...

mon argent, mes papiers!... Messieurs, messieurs! au nom du Ciel, au nom du roi...

2e COSAQUE, *le repoussant.*

Vainkir!

JÉROME.

Vous leur parlez aussi trop bon français; ils ne vous comprennent pas : laissez-moi faire. (*Aux Cosaques.*) Nous être amis à vous... Vous alliés à nous .. Nous pas combattre vous... Vous protéger nous.

PLUSIEURS COSAQUES, *les frappant.*

Vainqueur! Vainkir! Vainqueur!

JÉROME *et* DE LIMEUIL, *à genoux.*

Grâce! grâce! Ne nous tuez pas.

LES PRÉCÉDENS; BLAGOFF, SCHLAGMANN, OFFICIERS.

BLAGOFF.

Eh bien! eh bien! quel est ce tumulte?

JÉROME.

En v'là un au moins qui doit entendre le français, puisqu'il le parle.

DE LIMEUIL.

Ah! monsieur le général, est-ce ainsi qu'on traite des amis?

BLAGOFF, *aux Cosaques.*

Brik neu roll dinsk afskir.

(*Les Cosaques sortent; les officiers se retirent dans le fond du théâtre.*)

JÉROME.

Dinsk afskir! C'est ça.

DE LIMEUIL.

Vous arrivez à propos, monsieur le général. Sans vous, ils nous assassinaient. Je leur ai pourtant parlé très-poliment... Je les ai reçus avec tous les égards... Enfin je me suis conduit en bon allié.

JÉROME.

Et ils nous ont roués de coups en criant comme des enragés, Vainqueur! Vainkir!

BLAGOFF.

Désolé... messieurs! Mais ce sont là de petits malheurs inévitables à la guerre. Dans le Nord, vos soldats n'ont pas été plus modérés. Au reste, cela n'arrivera plus.

DE LIMEUIL.

Pardon, monsieur le général: nos soldats agissaient en ennemis. Vous, c'est différent: vous êtes nos alliés, nos libérateurs.

BLAGOFF, *souriant.*

Ah! oui, j'oubliais...

JÉROME.

Il n' faut pas oublier ça, diable !

BLAGOFF.

Des Cosaques ne sont pas de jeunes filles. On doit bien s'attendre à quelques espiègleries.

DE LIMEUIL.

Des espiègleries, monsieur le général!

BLAGOFF.

Que vous ont-ils fait, voyons?

DE LIMEUIL.

Ils m'ont battu; ils ont battu mon domestique. Ils ont cassé mes glaces, brisé ma pendule, pillé mon secrétaire.

BLAGOFF, *souriant.*

Pur enfantillage! Mais cela n'arrivera plus.

DE LIMEUIL.

Je vous en prie, monsieur le général. J'ai des droits à votre protection, à votre bienveillance : car je puis me vanter d'être un des plus grands ennemis de Buonaparte, de ce tyran...

BLAGOFF.

Un grand homme, morbleu! Je le connais aussi bien que vous. Je l'ai vu à Austerlitz. Le capitaine Schlagmann, mon aide-de-camp, et moi, nous lui devons deux ans de prison en France.

JÉROME, *bas.*

Tiens, un Cosaque qui aime l'empereur.

BLAGOFF.

Mais j'espère bien que nous le tenons à notre tour.

DE LIMEUIL.

J'ai donné des preuves de mon dévouement à l'auguste famille des Bourbons.

BLAGOFF.

Que m'importe ! Je ne les connais pas.

JÉROME, *bas à de Limeuil.*

Not' maître, il n'aime pas la politique : parlez-lui du dîner.

DE LIMEUIL.

Monsieur le général, je ne vous ai pas porté les clés de l'endroit sur un plat d'argent, selon l'usage...

JÉROME.

Ce n'est pas le plat qui manquait ; mais nous n'avons pas de clés, attendu que le village n'a pas de portes.

BLAGOFF, *souriant.*

C'est égal : le plat d'argent suffira.

DE LIMEUIL.

J'ai fait préparer un repas pour vous et votre état-major. Si vous daignez accepter...

BLAGOFF.

A la bonne heure... Vous êtes un brave homme. Traitez-nous bien, on vous traitera bien.

DE LIMEUIL.

La salle à manger est par ici.

BLAGOFF.

C'est là, monsieur le maire, que vous verrez si nous sommes vos alliés. (*Madame de Limeuil entr'ouvre la porte de la bibliothèque.*) Allons, du vin, du rhum, du punch ! et vive la joie !

(*Ils sortent tous.*)

MADAME DE LIMEUIL, MADAME DE VIEUX-BOIS, EUGÉNIE, SCOLASTIQUE; *sortent de la bibliothèque.*

Mme DE LIMEUIL.

Avez-vous remarqué celui qui parle français ?

EUGÉNIE.

Oui, maman : c'est le général.

Mme DE LIMEUIL.

Il a l'air fort aimable.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Ce sera quelque émigré.

EUGÉNIE.

Un Français avec des Cosaques !

Mme DE LIMEUIL.

Pourquoi pas ?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Plût au Ciel que tout le monde en France fût aussi bon Français que les Russes.

EUGÉNIE.

Oubliez-vous de quelle manière ils ont traité mon papa ?

SCOLASTIQUE.

Et Jérôme ?

Mme DE LIMEUIL.

Quelques soldats ivres. Ce n'est pas d'après eux qu'il faut juger une grande nation.

Mme DE VIEUX-BOIS.

D'ailleurs c'est un peu la faute de mon gendre : pourquoi mettre un uniforme ?

Mme DE LIMEUIL.

Ils l'auront pris pour un sbire de l'usurpateur.

Mme DE VIEUX-BOIS.

D'ailleurs, si les Cosaques ont des torts, leur général les mettra aux arrêts.

Mme DE LIMEUIL.

Oui, il nous rendra justice. Il a l'air très comme il faut, ce général ; quel bon ton !

Mme DE VIEUX-BOIS.

S'il n'est pas émigré français, il faut qu'il appartienne aux meilleures familles de la Crimée ou du Caucase.

EUGÉNIE.

Il est bien laid, toujours.

Mme DE LIMEUIL.

Il a des manières très-distinguées.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Quelle différence avec ces généraux de Buonaparte!

Mme DE LIMEUIL.

Que voulez-vous? des gens du commun... J'espère qu'après le dîner nous ne nous cacherons plus : il faut se montrer au salon.

EUGÉNIE.

Oh! moi, j'aurais trop peur.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Peut-être ne serait-il pas très-prudent...

Mme DE LIMEUIL.

Certes, je n'ai pas fait cette toilette pour la bibliothéque.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Je craindrais...

Mme DE LIMEUIL.

Eh bien! moi, je ne crains rien.

SCOLASTIQUE.

Dans le fait, on peut battre les hommes, et être bon avec les femmes.

Mme DE LIMEUIL.

L'empire de Buonaparte est fini, le nôtre commence. Quelle gloire pour moi de distribuer les premières cocardes blanches dans le département!... En France, les femmes doivent faire les révolutions. Souvenez-vous du bon temps où la duchesse de Longueville...

EUGÉNIE.

O ciel! les voilà!

Mme DE VIEUX-BOIS.

Ils sortent de table : rentrons.

Mme DE LIMEUIL.

Cachez-vous, puisque vous êtes si timides. Moi, je me dévoue.

(Mme de Vieux-Bois, Eugénie et Scolastique rentrent dans la bibliothéque.

M. *et* MADAME DE LIMEUIL, BLAGOFF, SCHLAGMANN, OFFICIERS.

BLAGOFF.

Morbleu! parlez-moi de la France pour le

bon vin (*apercevant madame de Limeuil*) et pour les jolies femmes.

(*Mme de Limeuil fait de grandes révérences. Tous les officiers la saluent.*)

DE LIMEUIL, *bas.*

Ma femme! quelle imprudence!

BLAGOFF, *à de Limeuil.*

Vous disiez que madame la comtesse était à la ville.

Mme DE LIMEUIL.

Ah! monsieur le général, pardonnez... C'est que je suis si peureuse...

DE LIMEUIL.

Et l'aventure de ce matin, où vos Cosaques...

BLAGOFF.

Je veux les punir... Savez-vous leurs noms?

DE LIMEUIL.

Comment pourrais-je... (*A part.*) Se moque-t-il de nous?

BLAGOFF, *ironiquement.*

Eh bien! je vais en faire empaler cinquante au hasard.

Mme DE LIMEUIL.

O ciel!

BLAGOFF, *de même.*

Je veux leur apprendre le respect dû aux gens

de qualité. On va couper cinquante têtes et vous les apporter à l'instant.

DE LIMEUIL.

Grand Dieu !

Mme DE LIMEUIL.

Grâce ! grâce ! monsieur le général.

(*Elle se jette aux pieds de Blagoff, qui la relève et l'embrasse.*)

DE LIMEUIL, *à part.*

Il est sans façons.

BLAGOFF.

Vous avez un bon cœur, madame : puisque vous leur pardonnez, je leur pardonne aussi. (*On apporte le café. Mme de Limeuil en offre aux officiers.*)

SCHLAGMANN.

Voilà d'excellente café.

Mme DE LIMEUIL.

C'est une chose rare depuis le système continental ; mais quand nous aurons notre bon roi...

BLAGOFF.

Vous aurez de bon café. Le grand-duc Constantin l'aime beaucoup. (*Les officiers, excepté Blagoff, allument leurs pipes, se retirent dans le fond de la scène et fument.*) Vous ne craignez pas l'odeur de la pipe, madame?

Mme DE LIMEUIL.

Oh! non. *(Elle tousse.)*

DE LIMEUIL.

D'ailleurs, à la guerre comme à la guerre.

BLAGOFF, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous êtes un brave.

SCHLAGMANN, *à part.*

Il être bien plaisant, le chénéral!

Mme DE LIMEUIL.

La guerre durera-t-elle encore long-temps, monsieur le général?

BLAGOFF.

Non, madame. Dans trois jours, nous serons à Paris.

DE LIMEUIL.

L'entrée des Cosaques à Paris! quel beau spectacle!

BLAGOFF.

Le matin, danses, jeux de toute espèce; et le soir, grande illumination.

Mme DE LIMEUIL.

Illumination spontanée : les Parisiens seront si contens!

BLAGOFF.

Mais illumination générale, dans le genre des Français à Moscou.

DE LIMEUIL.

Que dites-vous?

BLAGOFF.

Une chose toute simple.

DE LIMEUIL.

Pauvre capitale! Les deux partis veulent la brûler : elle ne l'échappera pas... Mais, monsieur le général, j'ai deux maisons à Paris.

BLAGOFF.

C'est bon à savoir. On les épargnera dans l'incendie.

DE LIMEUIL.

Mais le Musée royal?

BLAGOFF.

On vit très-bien sans Musée. En avons-nous dans l'Ukraine?

Mme DE LIMEUIL.

Ce serait pourtant dommage : la Vénus de Médicis...

BLAGOFF.

Qu'importe une Vénus de plus ou de moins, quand il y en a tant d'autres en France, et qui ne sont pas de marbre?

(*Il lui baise la main.*)

Mme DE LIMEUIL.

C'est vraiment un seigneur de la cour de Louis XV.

BLAGOFF, *approchant son fauteuil de madame de Limeuil.*

Voilà une cour où les femmes jouaient un beau rôle. (*Il lui prend la main.*)

DE LIMEUIL.

Oui, mais les maris?

(*Il se place entre Blagoff et sa femme.*)

BLAGOFF.

Parbleu! les maris étaient des maris. Ce bon temps reviendra, car le grand-duc Constantin... Mais j'entends le galop d'un cheval.

Mme DE LIMEUIL.

Je n'entends rien.

BLAGOFF.

Capitaine Schlagmann, allez voir. (*Schlagmann sort.*) C'est peut-être un ordre de votre nouveau roi, le grand-duc Constantin.

DE LIMEUIL.

Toujours le grand-duc Constantin! Mais notre roi légitime?..

BLAGOFF.

Est le grand-duc Constantin, vous dis-je. Nous lui donnons la France.

Mme DE LIMEUIL.

Les autres souverains souffriront-ils?..

BLAGOFF.

Les autres souverains ! S'ils disent un mot, nous les exilons en Sibérie.

SCHLAGMANN, *rentrant.*

Chénéral, c'est un dépêche.

BLAGOFF, *lisant.*

Que vois-je ! Un Cosaque a été assassiné dans la commune dont vous êtes le maire, monsieur le comte ; et je reçois l'ordre de vous envoyer en ôtage au grand quartier-général.

DE LIMEUIL.

Comment donc ?

Mme DE LIMEUIL.

O Ciel ! mon mari ?

BLAGOFF, *bas à la comtesse.*

Ne craignez rien : on ne lui fera pas de mal. (*Haut à de Limeuil.*) Cette carte vous servira de sauf-conduit : elle prouvera que vous êtes un bon Français, ami des Russes et des Prussiens, et on vous relâchera sur-le-champ.

DE LIMEUIL.

Il n'en est pas moins désagréable d'être traîné comme un malfaiteur...

BLAGOFF.

Il faut obéir.

(*Il fait signe à ses officiers, qui sortent tous,*

excepté Schlagmann, et emmènent de Limeuil.)

BLAGOFF, MADAME DE LIMEUIL, SCHLAGMANN, *qui s'assied au fond du théâtre, et fume.*

BLAGOFF.

Monsieur le comte est un peu poltron.

Mme DE LIMEUIL.

Cette fois, il a raison peut-être.

BLAGOFF.

Soyez tranquille : c'est une simple formalité. On ne le mènera pas loin; et à peine serons-nous partis, que vous le verrez revenir.

Mme DE LIMEUIL.

Vous m'en donnez l'assurance ?

BLAGOFF.

Je vous en donne ma parole d'honneur.

Mme DE LIMEUIL.

Je vous crois.

BLAGOFF.

Votre mari a l'air très-jaloux.

Mme DE LIMEUIL.

Jaloux comme un tigre. (*Elle tousse.*)

BLAGOFF.

Cette fumée de tabac vous incommode. Si

nous allions prendre l'air dans le jardin?

Mme DE LIMEUIL.

Si tard!

BLAGOFF.

Que craignez-vous avec moi, un allié, un libérateur?

(*Il lui offre son bras, et ils sortent. Schlagmann veut les suivre; mais Blagoff lui fait signe de rester.*)

SCHLAGMANN, *seul.*

Voilà encore mon chénéral en ponne fortune! C'être toutes les soirs le même comédie. Quand la maîtresse du logis il lui plaît, il havre toujours le même ruse pour éloigner un frère ou un mari. (*Imitant Blagoff.*) Capitaine Schlagmann, j'endendre le galop d'un cheval : allez foir... Et j'apporte mon dépêche, et le mari il va attendre dans un écourie ou au corps-de-garde la moment de notre départ... Que faire pour nous tifertir? Ah! voyons le bibliothéque : s'il havre des cartes de géographie, che les prendrai bour moi. J'en havre déjà deux malles tous pleins, et che ferai un petit commerce dans l'armée. (*Il*

s'approche de la bibliothéque.) Tiens! ils ont laissé le clé au porte : y havre donc rien dedans. (*Il ouvre la porte.*) Tartaif! c'être bien mieux que des cartes. (*Il amène Eugénie sur le devant de la scène.*) Ah! mon chénéral! vous havre la rose; mais moi j'havre le pouton.

SCHLAGMANN, EUGÉNIE, MADAME DE VIEUX-BOIS, SCOLASTIQUE.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Monsieur le Cosaque, laissez-nous, je vous prie.

SCHLAGMANN.

Je vous laisse, vous, matame.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma mère, défendez-moi.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Monsieur, respectez ma petite-fille.

SCHLAGMANN, *tenant toujours Eugénie par le bras.*

C'être votre petit-fille! che vous en fais ma compliment. Che serai votre petit gendre.

SCOLASTIQUE.

Il est sans gêne.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Savez-vous, monsieur l'officier, que vous parlez à la marquise de Vieux-Bois et que mademoiselle est la fille de monsieur le comte et de madame la comtesse de Limeuil.

SCHLAGMANN.

C'être un petit comtesse! tant mieux. Quelle plancheur?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Mais nous sommes vos amis, vos alliés!

SCHLAGMANN.

Tant mieux! ch'aime l'alliance des Françaises.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Alors, monsieur, voilà Scolastique qui est Française aussi.

SCHLAGMANN.

Pas ponne Française. (*A Eugénie.*) Viens promener dans le chardin, ma petite anche. Mars il être bon ami de Vénus.

(*Il veut l'entraîner.*)

LES TROIS FEMMES, *l'arrêtant.*

Au secours! au secours!

SCHLAGMANN.

Pas de bruit, ma pelle mère! rentrez dans votre niche.

(*Il menace avec un pistolet Mme de Vieux-Bois*

et Scolastique, qui rentrent dans la bibliothéque en poussant des cris d'effroi; et sans laisser le bras d'Eugénie, il ferme la porte.)

EUGÉNIE, *criant.*

Laissez-moi! Mon père! ma mère!

SCHLAGMANN.

Pas de crainte : si c'être pas moi, c'être un autre. *(Il veut l'entraîner.)*

EUGÉNIE.

Finissez donc, monsieur. Au secours! au secours! *(Entre Lefèvre.)*

SCHLAGMANN, EUGÉNIE, LEFÈVRE.

LEFÈVRE, *à Schlagmann.*

Vil brigand! *(Il lui arrache Eugénie.)*

SCHLAGMANN, *tirant son sabre.*

Un ennemi! sacramente!

LEFÈVRE.

Tais-toi. *(Il lui brûle la cervelle.)*

EUGÉNIE.

Ah!

LEFÈVRE.

C'est pour lui apprendre à vivre... Chère Eugénie! quel danger vous avez couru!.. Que mon amour m'a bien inspiré. Ah! si j'étais parti...

EUGÉNIE.

Mon cher Victor!

LEFÈVRE.

Nous n'avons pas de temps à perdre. Le bruit va attirer les ennemis...; et s'ils nous trouvaient... Fuyons.

EUGÉNIE.

Mais mon père.., ma mère...

LEFÈVRE.

Ce sont des fous. Ils ont voulu des Cosaques : grand bien leur fasse. Sans moi, vous étiez perdue. Si l'amour ne nous avait unis, vous m'appartiendriez par droit de conquête... Allons, nous fuirons par le jardin.

EUGÉNIE.

Je voudrais au moins prévenir mon père.

LEFÈVRE.

Nous lui écrirons de la poste prochaine... Vite... on vient. *(Ils sortent.)*

(La nuit commence.)

JÉROME; *ensuite deux* COSAQUES *avec des flambeaux.*

JÉROME.

J'ai entendu un coup de fusil, j'en suis sûr... Ils auront tué mon pauvre maître... Eh non;

c'est un Cosaque. C'est bien fait, vilain scélérat.

(Il le pousse dans la coulisse.)

1er COSAQUE, *saisissant Jérôme.*

Officier capout, toi capout.

JÉROME.

Messieurs, ce n'est pas moi. J'arrive à l'instant; je n'ai pas de fusil.

2e COSAQUE.

Capout! capout!

(Il tire son sabre pour le frapper.)

JÉROME, *à genoux.*

Je suis innocent. Je vous demande grâce.

1er COSAQUE.

Capout! capout!

(Ils l'attachent et le pendent par les pieds.)

JÉROME.

Aïe! aïe! Si je leur parlais comme leur général : Dinsk afskir! Dinsk afskir! Ils ne m'entendent pas... Malheureux! la tête en bas... Sainte-Vierge! faut-il que je périsse ainsi. *(Les Cosaques prennent des papiers et les brûlent sous son nez.)* Eh bien! ils vont m'enfumer comme un jambon. Ils veulent donc me manger! Dieu! faut-il avoir des alliés! *(Les Cosaques cherchent à ouvrir la bibliothèque.)* C'est ça : allez prendre des livres pour me rôtir plus vite.

1er COSAQUE, *ouvrant la porte.*

Ah! mamzelles! petites mamzelles!

JÉROME.

Bien, les v'là dénichées!

(*Les Cosaques entraînent les femmes sur le devant de la scène.*

1er COSAQUE, *à Scolastique.*

Petite mamzelle! tout de suite.

2e COSAQUE, *à madame de Vieux-Bois.*

Belle mamzelle! Oh!

Mme DU VIEUX-BOIS.

Finissez, malhonnête!

SCOLASTIQUE.

Allons, v'là que c'est notre tour.

JÉROME.

Madame la marquise! ma femme! je suis pendu.

Mme DE VIEUX-BOIS *et* SCOLASTIQUE.

Ah! grand Dieu! Au secours! à l'assassin! au voleur.

JÉROME.

Madame la marquise! ma femme! j'étouffe.

(*Les Cosaques entraînent les femmes.*)

DE LIMEUIL, JÉROME.

DE LIMEUIL, *dans le plus grand désordre.*

Que de peines pour m'échapper par la lucarne de cette écurie! Comme me voilà fait! Le diable emporte les sauvages!

JÉROME, *d'une voix étouffée.*

A l'aide! je me meurs!

DE LIMEUIL.

Qu'entends-je? Ciel! ce pauvre Jérôme!

(Il le décroche.)

JÉROME, *étendu par terre.*

Ouf!

DE LIMEUIL.

C'est moi, mon garçon... Reviens à toi.

JÉROME.

Je n'y vois goutte.

DE LIMEUIL.

Lève-toi : le sang redescendra.

JÉROME.

Est-ce féroce! me pendre la tête en bas...! Ils allaient me brûler tout en vie.

DE LIMEUIL.

Que s'est-il donc passé?

JÉROME.

Un Cosaque qui est mort. (*Il le lui montre dans la coulisse.*) Voyez.

DE LIMEUIL, *effrayé.*

Il faut le cacher dans cette armoire. (*Ils le cachent.*) Qui l'a tué?

JÉROME.

Je n'en sais rien : je m'étais enfui dans la cave, j'ai eu la bêtise d'en sortir au coup de fusil, et ils m'ont pendu.

DE LIMEUIL.

Où est ma femme?

JÉROME.

Votre femme! Dieu le sait.

DE LIMEUIL.

La bibliothéque est ouverte! Où sont ces dames?

JÉROME.

Enlevées...

DE LIMEUIL.

Et ma fille?

JÉROME.

Dans la même position.

DE LIMEUIL.

Malheureux! il fallait les défendre.

JÉROME.

J'étais pendu. (*Entre un paysan.*)

LE PAYSAN.

Monsieur de Limeuil, c'est une lettre de l'auberge du Grand-Cerf, à une lieue d'ici. (*Il sort.*)

DE LIMEUIL.

Quelles nouvelles? voyons : (*Il lit.*) « Mon » cher beau-père, malgré votre caprice de ce » matin, Eugénie est à moi. J'ai mieux aimé » l'enlever que de la laisser à vos alliés. En at- » tendant que vous vouliez bien permettre la » cérémonie nuptiale, trouvez bon que je m'en » passe... Votre respectueux gendre Lefèvre. » Tous les malheurs à la fois! J'en perdrai la tête... Oh! les alliés!

JÉROME.

Ne m'en parlez pas : des alliés, c'est pire que le diable.

(*On entend le son de la trompette et un houra général.*)

DE LIMEUIL.

Allons, qu'y a-t-il encore?

(*Il se retire avec Jérôme dans la bibliothéque.*)

TOUS LES ACTEURS.

(*Blagoff entre donnant la main à la marquise et à la comtesse. Les officiers restent dans le fond.*)

Mme DE VIEUX-BOIS, *au général.*

Oui, M. le général, sans un de vos officiers, on me maltraitait d'une étrange sorte.

BLAGOFF.

Oser vous insulter ! vous, madame ! une personne si respectable ! Les malheureux ! Mais cela n'arrivera plus. (*A la comtesse.*) Enchanté, madame, de votre aimable accueil. On ne pratique pas mieux l'hospitalité, et je vous rends mille grâces. Un ordre fâcheux nous force à vous quitter : il faut marcher en avant ; mais rien n'effacera d'aussi doux souvenirs.

Mme DE LIMEUIL.

Général, vous m'avez promis, j'ai droit de demander que mon mari...

DE LIMEUIL, *sortant de la bibliothèque.*

Le voilà votre mari, madame ; le voilà dépouillé, battu...

BLAGOFF, *à part.*

Il ne lui manque plus que d'être content.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Mon gendre, il ne s'est rien passé...

Mme DE LIMEUIL.

Je vous proteste...

DE LIMEUIL.

Arrangez donc votre coiffure, madame.
(*Blagoff dans le fond du théâtre donne des ordres à ses officiers.*)

SCOLASTIQUE, *entrant tout échevelée.*

Ah! les monstres! Et mon pauvre mari, est-il dépendu?

JÉROME.

La corde est à ton service.

SCOLASTIQUE.

Ah! mon Dieu! monsieur, et la grange qui brûle!

DE LIMEUIL, Mme DE LIMEUIL *et* Mme DE VIEUX-BOIS.

O Ciel! est-il possible?

JÉROME.

Nos alliés y auront mis le feu pour y voir plus clair.

BLAGOFF, *revenant.*

Cela n'arrivera plus.

DE LIMEUIL.

Mais toute ma basse-cour va rôtir.

SCOLASTIQUE.

Ah! bah! il y a long-temps que les poulets sont mangés.

BLAGOFF *à de Limeuil.*

Il faut bien nourrir ceux qui se font tuer pour vous.

JÉROME.

Et nos chevaux qui vont être brûlés.

SCOLASTIQUE.

Nos alliés les ont pris.

DE LIMEUIL.

Comment ?

BLAGOFF, *souriant.*

On vous les ramènera... demain.

DE LIMEUIL, *à part.*

Si j'obtiens la croix de Saint-Louis, on ne dira pas que je l'ai volée. (*Haut à Blagoff.*) Monsieur le général, puisque vous partez, j'ai bien l'honneur...

BLAGOFF.

Rassurez-vous : notre séparation ne sera pas longue. Paris rasé, nous revenons auprès de vous. Le pays est bon ; nous nous y établirons ; rien ne viendra plus troubler nos relations amicales, et nous prendrons à tâche de vous prouver chaque jour, ainsi qu'à ces dames, que

LES AMIS NE SONT PAS DES TURCS.

UNE
CONSPIRATION
DE PROVINCE.

PRÉFACE.

Je voulus voir quel effet cette parade produirait sur un public payant, et la faire représenter au théâtre des Variétés. Odry devait jouer le gendarme, Brunet l'aubergiste, Vernet le commis voyageur, Lepeintre le maire, et Mme Vautrin sa femme. Mais la censure, ordinairement si indulgente, coupa tout le rôle du gendarme et la moitié de celui de Chapuis, changea celui du maire en entier, supprima la scène de la mairie, du ministre fit un banquier, et du marquis un agent de change. Le titre même ne fut pas épargné. Il était biffé à l'encre rouge, et on avait mis à la place : *Le Banquier dans l'embarras.*

C'était bien plutôt l'auteur dans l'em-

barras, car je fus forcé de renoncer à mon projet. Cependant je dois des remerciemens à l'homme de lettres chargé de me censurer. Après avoir défait ma pièce par ses coupures, il a essayé de la refaire par ses conseils. Au bas du manuscrit il avait tracé les lignes qu'on va lire :

« Il y a là l'étoffe d'un joli vaudeville » de mœurs. Au lieu d'un ministre, que » ce soit un banquier qui voyage. Il au» rait de l'argent dans sa voiture, et » craindrait les voleurs ; mais on le pren» drait pour tel lui-même, ainsi que Cha» puis et les autres, qu'on soupçonnerait » alors, non d'être des conspirateurs, mais » des brigands. Ici un couplet de facture » sur les apparences, qui sont souvent » trompeuses. La scène se passerait en » Allemagne. Le gendarme serait rem» placé par un brigadier de hullans ou de » la landwer, à votre choix; et, pour jeter » du comique dans l'action, le maire serait » un bourguemestre bègue et boiteux.

« Si ces changemens n'ont d'autre in-
» convénient aux yeux de l'auteur que
» son manque d'habitude pour le couplet,
» je me charge de fournir ceux nécessaires
» à l'ouvrage, en qualité de collabora-
» teur. »

Ces conseils étaient fort bons sans doute, et j'en aurais profité s'il était permis à un simple éditeur de dénaturer ainsi un ouvrage. Je le livre donc non censuré au public, et je crois qu'on n'y trouvera rien de contraire à la religion de l'état, aux droits que le Roi tient de sa naissance, ni même à la morale publique. Il eut encore plus de succès que la pièce précédente.

PERSONNAGES.

Le MINISTRE DE LA MARINE.
M. D'AUBERGEON, son secrétaire.
Le marquis DE GRANDCOURS, ancien capitaine de vaisseau.
Le PRÉFET du département.
M. FLEURY, maire.
Madame FLEURY, sa femme.
CHARDIN, } adjoints du maire.
DUPONT, }
M. BRESSANT, membre du conseil municipal.
AUVRAY, secrétaire de la mairie.
GOICHOT, maréchal-des-logis de gendarmerie.
CHAPUIS, commis voyageur.
SAUCIER, aubergiste.
LOUISON, servante d'auberge.
Un Épicier.
Un Sacristain.
Gendarmes.
Gardes nationaux.
Deux Voyageurs.

La scène se passe en 1820, dans une petite ville, sur la route de Paris à Nantes.

UNE

CONSPIRATION

DE PROVINCE.

SCÈNE I.

Une salle commune dans une auberge. — A droite et à gauche, des chambres numérotées.

SAUCIER, GOICHOT; *Saucier range les chaises.*

GOICHOT.

Bonjour, père Saucier! Il n'est pas survenu de nouveaux individus dans votre auberge?

SAUCIER.

Personne d'aujourd'hui, M. Goichot. Nous n'avons que M. Chapuis, le commis voyageur, qui est ici d'hier et auquel vous avez visé le passe-port.

GOICHOT.

Bien! Je vous demande ça pour savoir, voyez-

vous. (*Bas à l'oreille.*) Monsieur le maire m'a recommandé la surveillance.

SAUCIER.

Bah! et pourquoi?

GOICHOT.

Parce que.

SAUCIER, *étonné*.

Ah! ah!

GOICHOT.

N'en parlez pas. C'est un secret.

SAUCIER.

J'entends bien; mais achevez de me le conter tout de même.

GOICHOT.

Figurez-vous donc qu'il nous est revenu qu'il doit passer par ici un agent du comité directeur de Paris, et nous le guettons pour l'empoigner.

SAUCIER.

Un agent du comité directeur!

GOICHOT.

Rien que ça.

SAUCIER.

Mais, dites-moi, qu'est-ce que c'est donc que ce comité directeur?

GOICHOT.

Un tas de brigands.

SAUCIER.

Et où sont-ils ?

GOICHOT.

A Paris, parbleu. Ils se rassemblent tous les trois jours, à minuit, dans une cave, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

SAUCIER.

Numéro ?

GOICHOT.

Nous ne connaissons pas encore le numéro : il n'y a que ça qui nous manque.

SAUCIER.

Et que font-ils dans cette cave ?

GOICHOT.

Ils boivent du sang et mangent de la chair humaine.

SAUCIER.

Pas possible !

GOICHOT.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. La police sait tout.

SAUCIER.

Ils mangent de la chair humaine ! mais dans quel but ?

GOICHOT.

Dans le but de révolutionner toute l'Europe.

Vous avez pu voir dans les journaux que, dans cette fameuse Égypte que nous avons pacifiée dans le temps, v'là qu'au jour d'aujourd'hui les Mameluks, les Grecs et puis les Musulmans, tout ça se poignarde.

SAUCIER.

Oui.

GOICHOT.

Eh bien! c'est le comité directeur de Paris.

SAUCIER.

Vraiment?

GOICHOT.

Parole la plus sacrée! je l'ai lu dans la *Gazette de France*. Mais, autre chose: le drapeau blanc de notre clocher qu'on a renversé dans la boue! ça intrigue bien monsieur le maire.

SAUCIER.

Ça donne à penser. Mais dites-moi un peu : cet agent qui doit passer par ici, qu'est-ce qu'il vient faire?

GOICHOT.

Vous ne voyez pas l'intention? Nous sommes sur la route de Bretagne, c'est un fait. En conséquence, je soupçonne qu'il irait dans la Vendée pour révolutionner les Chouans.

SAUCIER.

Le comité directeur est donc en correspondance avec les Chouans?

GOICHOT.

Comment donc? ils sont tous anciens Chouans, mon cher. Vous sentez bien que, si je réussis à mettre la main sur un de ces gaillards-là, ma fortune est faite; me voilà officier du coup. Ainsi, faites-moi avertir s'il arrivait quelque voyageur suspect, un émissaire, par exemple.

SAUCIER.

Qu'appelez-vous émissaire?

GOICHOT.

Un homme qu'on ne peut pas trop dire ce que c'est, voyez-vous; qui vous fait des yeux en dessous... avec des manières... enfin un air sournois... et puis un habit noir et la croix de mérite généralement, ou une redingote bleue, n'importe. Voilà.

SAUCIER.

Suffit.... Soyez tranquille, je vous préviendrai.

GOICHOT.

Faites bien attention : car, je vous dis ça en ami, monsieur le maire assure qu'au jour d'aujourd'hui nous sommes sur le caractère d'un volcan.

SAUCIER.

Ah! mon Dieu!

GOICHOT.

Ne craignez rien, l'autorité veille. Moi-même je vais seller mon cheval pour rôder sur la grande route. (*Il sort.*)

SAUCIER, CHAPUIS, *sortant de sa chambre.*

CHAPUIS, *chantant.*

Enfant gâté des belles,
Commerçant plein d'honneur,
Français par la valeur,
Voilà, voilà le commis voyageur.

Eh! papa Saucier, c'est ma voiture de marchandises qui arrive, je l'entends. Avez-vous une remise?

SAUCIER.

Deux, s'il vous les faut, M. Chapuis.

CHAPUIS.

Mais une remise qui ferme à clé, car il faut être sur ses gardes à présent : depuis que la gendarmerie ne s'occupe plus que des conspirateurs, les voleurs ont beau jeu.

SAUCIER.

Venez, venez : nous allons placer ça dans un lieu sûr.

(*Ils sortent. La scène reste vide un instant.*)

LOUISON, *portant des paquets;* LE MINISTRE, D'AUBERGEON.

LOUISON.

Par ici ! messieurs, par ici !

LE MINISTRE.

Quel escalier ! il est aussi raboteux que le chemin où ma voiture vient de se briser.

LOUISON.

Je vas donner à ces Messieurs la chambre n° 1 : c'est la plus belle. (*Elle ouvre la porte.*) Voyez.

D'AUBERGEON, *regardant.*

Oh ! quelle horreur ! quelle malpropreté !

LE MINISTRE.

Vous n'en avez pas de plus propre?

LOUISON.

Il y a bien le n° 5; mais il y a dedans un monsieur qu'on ne dérangerait pas pour le roi, M. Chapuis, le doyen des commis voyageurs.

LE MINISTRE.

Oh ! diable ! c'est un grand personnage !

LOUISON.

Mais soyez tranquille : je vas nettoyer le n° 1, que ce sera propre comme une glace, et faire bon feu pour chasser le mauvais air.

(*Elle entre dans la chambre.*)

LE MINISTRE.

M. d'Aubergeon, on est curieux dans les petites villes. Si l'on savait que je suis le ministre de la marine, que d'importunités ! Le sous-préfet, le maire, les adjoints... Dites à mes gens que j'entends garder le plus strict incognito.

D'AUBERGEON.

Oui, monseigneur.

LE MINISTRE.

Appelez-moi donc monsieur. Oubliez-vous que je me nomme Bauvilliers, négociant?.... Voyez, je vous prie, si l'on peut raccommoder promptement ma voiture.

(*D'Aubergeon sort.*)

LE MINISTRE, SAUCIER.

SAUCIER.

Je viens prendre les ordres de monsieur.

LE MINISTRE.

Il y a un sellier dans votre village?

SAUCIER.

Certainement, monsieur... Mais il est à Paris, où il est parti se marier.

LE MINISTRE.

Allons, il faudra arranger ma voiture avec des cordes.

SAUCIER.

Oh! les chemins sont trop mauvais, quoiqu'ils nous aient procuré l'honneur de votre présence. L'argent qu'on paie pour les réparer, on en fait des croix de mission, mais si monsieur est notre nouveau sous-préfet, comme on le soupçonne, il ne souffrira pas...

LE MINISTRE.

Moi, votre sous-préfet? Je suis négociant.

SAUCIER.

Monsieur est négociant? Ah! bien : vous trouverez ici M. Chapuis, un bon enfant, qui est fort aimable; il chante comme un ange. Désirez-vous que je vous l'envoie pour compagnie?

LE MINISTRE.

Bien obligé! je ne le connais pas.

SAUCIER.

Vous ne connaissez pas le plus fameux commis voyageur, qui a roulé dans tous les départemens ?

LE MINISTRE.

Non. D'ailleurs j'ai besoin de repos.

(*Il entre dans sa chambre.*)

SAUCIER, *seul.*

Voilà un homme qu'on ne peut pas trop dire ce que c'est. Il se donne pour négociant, et ne connaît pas M. Chapuis, qui est connu dans toute la France, et puis il a une redingote bleue et la croix de mérite; et puis, ce qui est plus surprenant, il n'a pas demandé à voir les curiosités de la ville. Oh ! il y a quelque chose là-dessous. (*Entre Chapuis.*)

SAUCIER, CHAPUIS, *un cigarre à la main.*

CHAPUIS.

Je vous cherchais. Connaissez-vous le voyageur qui vient d'arriver en équipage ?

SAUCIER.

Lequel ?

CHAPUIS.

Celui qui arrive : il n'en est venu qu'un.

SAUCIER.

Alors je ne le connais pas... Et vous?

CHAPUIS.

Moi, je connais tout le monde. Il s'appelle Bauvilliers... J'ai diné plus d'une fois chez lui, allez.

SAUCIER.

Quel est-il au fond, sans vous interroger?

CHAPUIS.

Vous saurez ça plus tard. Tout ce que je puis vous dire, c'est que sa cuisine et la vôtre ne se ressemblent guère. Je vas lui proposer une petite affaire... Il loge au n° 1er?

(*Il va vers la chambre du ministre, qui sort.*)

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, *sortant.*

Ouf! quelle épouvantable fumée!

SAUCIER.

C'est que monsieur avait fermé la porte ou les vitres : car, en les laissant entr'ouvertes, il ne fume jamais.

CHAPUIS, *jetant son cigarre.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur... Votre chambre fume, à ce qu'il paraît? Si la mienne peut vous être agréable, il y a un poële qui n'a pas cette incommodité.

LE MINISTRE.

Monsieur, vous êtes trop bon...

CHAPUIS.

Je vous en prie, monsieur. Vous êtes négociant, c'est un négociant qui vous parle, et le commerce est le lien des nations.

LE MINISTRE.

Franchement; si je ne craignais de vous déranger...

CHAPUIS.

Non, non... Vous êtes fatigué, vous arrivez de Paris. Ah, parbleu! vous allez nous donner des nouvelles... Chasse-t-on enfin les ministres?

SAUCIER.

Oh! oui, vous allez nous dire ça.

CHAPUIS.

Père Saucier, vous êtes curieux comme une dame. Allez donc faire déménager les effets de monsieur dans ma chambre. (*Saucier sort.*)

CHAPUIS, LE MINISTRE.

CHAPUIS, *offrant du tabac.*

Monsieur, j'ai l'honneur de connaître un de vos parens, si ce n'est pas vous, pardon, mais du moins du même nom.

LE MINISTRE.

Comment, monsieur?

CHAPUIS.

Excusez l'indiscrétion. Je veux parler du célèbre Bauvilliers, restaurateur, qui est millionnaire.

LE MINISTRE, *riant.*

Nous ne sommes pas de la même famille. Je donne bien quelquefois à dîner, mais je ne fais pas payer la carte.

CHAPUIS.

Cela vaut mieux; ce qui n'empêche pas M. Bauvilliers d'être aussi un fort honnête homme. J'ai souvent dîné chez lui aux soupers de Momus, et puis quelquefois aussi en cabinet particulier, vous savez. Il faut bien rire de temps en temps. Connaissez-vous mademoiselle B***, actrice des Français dans Zaïre? Dieu! cette femme-là m'a-t-elle aimé! Elle voulait m'épouser, moi qui vous parle. Elle n'était plus de la première

jeunesse, mais pleine d'esprit; bon ton, bon genre, des cachemires... Et puis, elle avait été la maîtresse de l'empereur, et j'y tenais par opinion : car je suis très-libéral, comme tout le commerce, comme vous aussi, bien sûr.

LE MINISTRE.

Oui, sans doute.

CHAPUIS.

Quel malheur, monsieur, d'avoir pour ministres des Mazarins qui vilipendent l'industrie! Qu'est-ce qu'ils réclament, voyons? Est-ce que le clergé et la noblesse ne boivent pas du vin comme nous autres? Pourquoi donc sacrifier le commerce aux droits-réunis, qui ne sont pas dans la Charte?

LE MINISTRE.

Mais la Charte...

CHAPUIS.

Je sais bien ce que vous allez me dire. La Charte, ils s'en moquent comme d'un cigarre sans paille, c'est vrai. Aussi, le jour où le roi les fera pendre, il se boira dans la France la capacité de plus de quatre mille barriques de vin.

LE MINISTRE.

Monsieur est donc marchand de vins?

CHAPUIS.

Marchand commissionnaire, pour vous servir. Notre maison est connue pour la qualité supérieure de ses liquides. Assortiment complet de Bordeaux, Champagne, Bourgogne, année de la comète, le tout au-dessous du cours; fournissant les premières maisons de la capitale, M. Bauvilliers dont je vous parlais, Véry, Rotschild, les ministres des finances, de la marine; et ne recevant jamais que des félicitations des personnes qui nous honorent de leur confiance. Si monsieur daigne nous faire une commande, voici notre adresse.

(*Il lui donne une adresse.*)

LE MINISTRE, *la prenant.*

Monsieur, vous êtes si aimable...

(*Saucier et Louison paraissent dans le fond, déménageant les effets du ministre.*)

CHAPUIS, *à Louison.*

Prenez donc garde d'abimer les effets de M. Bauvilliers.

LE MINISTRE, *à Saucier.*

Et ma voiture, s'en occupe-t-on?

SAUCIER.

On n'a encore trouvé personne.

CHAPUIS.

Ces maladroits-là ! ils ne trouveraient pas de l'eau dans la rivière. (*Au ministre.*) Reposez-vous sur moi : je me charge de tout ; c'est l'affaire d'un clin d'œil. Chapuis n'a qu'à commander.

(*Il sort.*)

LE MINISTRE.

Le singulier personnage !

(*Il entre dans la chambre de Chapuis.*)

SAUCIER, *seul.*

Ah ! ça, il disait qu'il ne connaissait pas M. Chapuis : ils se connaissent pourtant, puisqu'ils changent de chambres ! Hon !... ça se brouille. (*Entre le marquis de Grandcours.*)

SAUCIER, LE MARQUIS DE GRANDCOURS.

LE MARQUS.

Bonjour, Saucier.

SAUCIER.

M. le marquis, j'ai l'honneur...

LE MARQUIS.

Trève de complimens. Dis-moi vite : il est arrivé quelqu'un de Paris.

SAUCIER.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Qui?

SAUCIER.

Un voyageur.

LE MARQUIS.

Son nom?

SAUCIER.

Bauvilliers, négociant.

LE MARQUIS.

Bauvilliers! Imbécille, point de mensonge : je sais tout. Cette lettre de Paris m'a prévenu de son passage.

SAUCIER.

Je vous jure en conscience...

LE MARQUIS.

Ah! tu fais le mystérieux : on t'a donc recommandé le secret? Mais tu peux parler : je suis de ses amis.

SAUCIER.

Je n'en sais pas davantage.

LE MARQUIS.

Il garde donc l'incognito?

SAUCIER, *à part.*

Comme il a l'air inquiet.

LE MARQUIS, *regardant à la fenêtre.*

Eh!... voilà bien sa voiture, sa livrée... C'est cela... Précisément j'aperçois son secrétaire, le capitaine d'Aubergeon... C'est bien lui.

SAUCIER.

Qui donc?

LE MARQUIS.

Tu vois ce monsieur, en habit noir, qui se promène là-bas, dans la cour?

SAUCIER.

En habit noir?

LE MARQUIS.

Va promptement lui dire que le marquis de Grandcours veut lui parler pour une affaire importante.

SAUCIER.

Une affaire importante!

LE MARQUIS.

Va donc vite.

SAUCIER, *à part.*

Cela devient sérieux. *(Il sort.)*

LE MARQUIS, *seul.*

Ce brave d'Aubergeon! quand il saura qu'on m'a destitué parce que deux mauvais bâtimens se sont perdus... Est-ce ma faute à moi? Je n'a-

vais pas revu ces mers depuis la révolution. Mais d'Aubergeon sait si je suis marin. En 88, nous avons eu la fièvre jaune ensemble aux Antilles, et j'espère qu'il me fera rendre justice, qu'il fera entendre raison à notre nouveau ministre. Un général de cavalerie, qui n'a jamais vu une frégate! D'Aubergeon doit le mener par le bout du nez.

LE MARQUIS, D'AUBERGEON, SAUCIER.

LE MARQUIS.

Bonjour, mon cher d'Aubergeon! Quel bonheur de te revoir! (*Il l'embrasse.*)

D'AUBERGEON.

Eh! par quel hasard?...

LE MARQUIS.

Mon château est ici près, et sachant que tu devais passer avec ton patron...

D'AUBERGEON.

Chut! nous sommes ici incognito...

(*Ils vont dans un coin du théâtre, et causent à voix basse.*)

SAUCIER, *les observant.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc à se dire? (*Il s'approche en faisant semblant d'arranger les chai-*

ses. Le marquis et d'Aubergeon s'éloignent.) Ils parlent de marine... Ce sera quelque débarquement... (*Écoutant.*) Le ministre! le Roi!... Ça ne plaisante pas.

LE MARQUIS, *à d'Aubergeon, en le reconduisant à la porte du ministre.*

S'il te parle par hasard de ces deux malheureux vaisseaux, dis-lui que mon père a été tué dans la Vendée, que moi-même j'ai combattu avec les Chouans, et que je brûle encore de verser mon sang...

D'AUBERGEON.

Oui, oui. Reviens dans une heure : je te présenterai, et l'affaire sera faite... Mais silence...!

(*Il entre dans la chambre du ministre.*)

LE MARQUIS, *qui en se retournant rencontre Saucier sur ses talons.*

Que fais-tu là ?

SAUCIER.

Moi ? rien...

LE MARQUIS.

Tu nous espionnais, je crois ?

SAUCIER.

J'en suis incapable... Mais quel est donc ce particulier ?

LE MARQUIS.

Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien. (*Il sort.*)

SAUCIER, *seul.*

Ah! vous croyez. Eh bien, à présent je sais tout. Récapitulons. Cette voiture cassée, ça n'est pas naturel.. Une redingote bleue avec la croix de mérite; *item*, l'habit noir de l'autre, avec le regard en dessous et l'air sournois : émissaire, c'est clair... Voyageant incognito et pour affaire importante, conspiration. Et puis j'ai bien entendu, les Chouans, du sang répandu. Conspiration, conspiration! Quel bonheur! Cette découverte-là vaudra à mon gendre un bureau de tabac... J'ai eu une bonne inspiration de faire prévenir M. Goichot.
(*Entre Goichot en habit bourgeois.*)

SAUCIER, GOICHOT.

GOICHOT, *essoufflé.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? Je n'ai pas pris le temps de remettre mon uniforme.

SAUCIER.

Chut ! on conspire.

GOICHOT.

Où ?

SAUCIER.

Ici même.

GOICHOT.

Bon !

SAUCIER.

L'émissaire est là, n° 5.

GOICHOT, *tirant un papier de sa poche.*

J'ai son signalement. Voyons. Il est grand?

SAUCIER.

Pas très-grand.

GOICHOT.

Maigre?

SAUCIER.

Pas très-maigre. Un peu gras.

GOICHOT.

Chauve?

SAUCIER.

Pas trop.

GOICHOT.

Il aura mis une perruque. C'est ça. Bouche moyenne ?

SAUCIER.

Oui.

GOICHOT.

Nez ordinaire ?

SAUCIER.

Oui, oui.

GOICHOT.

Borgne de l'œil gauche?

SAUCIER.

Non.

GOICHOT.

Pardon. Il est borgne. Vous ne vous en serez pas aperçu, parce que ces gens-là usurpent toute sorte de déguisemens.

SAUCIER.

Il est arrivé dans cette voiture qui s'est cassée près de la ville.

GOICHOT.

Ah! diable! tant pire. Alors ce n'est plus un conspirateur, car j'ai visé son passe-port. Il est en règle. C'est un négociant.

SAUCIER.

Un négociant! Oui, je connais son commerce. C'est l'émissaire, je vous dis.

GOICHOT.

Je sais lire, peut-être.

SAUCIER.

Pourquoi donc que j'ai entendu son valet de chambre qui disait à son domestique, en déballant la voiture : Prends garde à l'épée du général... Et M. Chapuis qui avait l'air de ne pas le connaître, et qu'il connaît! Et M. de Grand-

cours, le marin à demi-solde, qui savait son arrivée par une lettre de Paris, et qui est venu ici pour comploter avec lui !

GOICHOT.

Pour lors l'affaire se complique. Laissez-moi réfléchir en moi-même. (*Il va dans l'autre coin du théatre.*) Si je vais lui dire : Es-tu conspirateur ? nul doute qu'il ajoutera à sa ruse de répondre : C'est pas moi. Il faut que je lui tire une botte secrète de gendarme. Justement j'ai ma redingote bourgeoise et mon chapeau rond. Sondons l'individu.

SAUCIER.

Faut-il vous introduire ?

GOICHOT.

Laissez : vous êtes un enfant. (*Il se place à côté de la chambre du ministre.*) A présent, ouvrez la porte insensiblement. Frappez du pied, et criez : Mon général !

SAUCIER, *obéissant.*

Mon général !

LE MINISTRE, *de sa chambre.*

Que voulez-vous ?

GOICHOT.

Il s'est trahi.

(*Le Ministre sort de sa chambre.*)

LE MINISTRE, GOICHOT, SAUCIER, *dans le fond, écoutant.*

GOICHOT, *allant au devant du ministre.*

Mon général, c'est un de vos anciens subordonnés...

LE MINISTRE.

Je ne vous connais pas.

GOICHOT.

J'étais pourtant de la grande armée.

LE MINISTRE.

C'est possible ; mais il y avait tant de monde. D'ailleurs qui vous a dit que j'étais général?

GOICHOT.

Oh! je vous reconnais bien : le cœur n'est pas mort. Je vous ai vu distribuer de fameux coups de sabre, que si tout le monde en avait fait autant, nous n'aurions pas été trahis et dans le cas de perdre la victoire. Les ci-devant braves comme nous, ça se reconnaît toujours.

LE MINISTRE.

Eh bien! après...

GOICHOT.

C'est pour vous dire...

LE MINISTRE.

Quoi?

GOICHOT, *à l'oreille.*

J'ai été à l'île d'Elbe avec notre petit caporal à tous.

LE MINISTRE.

Que m'importe.

GOICHOT.

L'ancien militaire n'est plus en faveur; on le traite comme le dernier des derniers; il a toujours sur le dos ces gredins de gendarmes, qui l'espionnent. Mais voilà que l'instant redevient propice. Enfin les Chouans sont pour nous.

LE MINISTRE.

Comment cela?

GOICHOT.

Vous pouvez me parler en confiance.

LE MINISTRE.

Je n'ai rien à vous dire.

GOICHOT.

Soyez tranquille, je suis un vrai Français: j'ai déjà été mis en prison trois fois pour opinion.

LE MINISTRE.

Tant pis pour vous.

GOICHOT, *d'un ton piteux.*

J'ai vingt-cinq ans de service effectif. J'ai parcouru tous les pays de l'Europe pour me satis-

faire à la gloire. J'étais lieutenant dans les chasseurs à cheval de l'ex-garde. J'avais une schabraque en peau de tigre et un dolman en tresses d'or; et aujourd'hui se voir réduit à la misère de l'indigence...

LE MINISTRE.

Ah ! je comprends ce que vous demandez. (*Il lui donne une pièce d'or.*) Tenez, mon ami, et ne vous faites plus mettre en prison.

(*Il rentre dans sa chambre.*)

GOICHOT.

Il s'est trahi. Il soudoie l'or à pleines mains.

SAUCIER, *s'avançant.*

Combien vous a-t-il donné?

GOICHOT.

Voyez.

SAUCIER.

Un louis d'or.

GOICHOT.

Dites donc un napoléon : regardez le buste de l'empereur. Les émissaires ne donnent que de l'ancienne monnaie, à cause de l'effigie, pour enflammer.

SAUCIER.

Où prennent-ils tout cet argent là?

GOICHOT.

Dans la caisse du comité directeur : ils ont un

trésor composé des banquiers de la première richesse, qui mettent là-dedans tout ce qu'ils gagnent.

SAUCIER.

Avez-vous entendu quand il vous a dit : Je vous comprends ; prenez garde de vous faire mettre en prison ?

GOICHOT.

Parbleu ! il s'est trahi : vous êtes témoin. C'est bien lui qui ira en prison. Allons faire notre rapport à M. le maire. En passant, je remettrai mon uniforme.

SAUCIER.

Ah ça, nous partageons toute la conspiration, n'est-ce pas ?

GOICHOT.

C'est juste ; mais je n'ai pas de monnaie. Je vous devais déjà cinq francs, ça fera quinze : mettez-les sur mon mémoire. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

La salle du conseil municipal à la mairie.

LE MAIRE, CHARDIN, BRESSANT, DUPONT ; AUVRAY, *qui est assis devant une petite table.*

LE MAIRE.

Messieurs, si tout le monde parle à la fois, on

ne s'entendra jamais. Procédons par ordre. Le drapeau blanc du clocher a été jeté dans la rue : c'est un fait incontestable. Qui l'a jeté? voilà la question.

CHARDIN.

C'est le vent.

BRESSANT.

Moi, je le crois aussi.

DUPONT.

Oh! mon Dieu oui : voilà le conspirateur.

LE MAIRE.

Qu'en pense M. Auvray?

AUVRAY, *se levant.*

Comme défenseur officieux près la justice de paix de cet arrondissement, je crois avoir quelque habitude des affaires... Si donc il m'était permis d'exposer mon avis... succinctement, je dirais... en deux mots : Ou ce drapeau blanc a été renversé par... la vétusté du bâton, par... le choc d'un corps solide, par... un accident fortuit, enfin par hasard; ou il a été renversé par... des bonapartistes, par... des ennemis de la légitimité, de... la famille royale, en un mot des Bourbons (*Bressant s'endort.*); ou il a été renversé par... de mauvais plaisans, qui n'ont vu, dans cette... mauvaise plaisanterie, qu'un

moyen... mauvais, ou plutôt un bon moyen de semer des inquiétudes vagues dans l'esprit des honnêtes gens.

CHARDIN.

Eh bien! nous voilà tout juste aussi avancés qu'il y a une heure.

AUVRAY.

Permettez : je pense donc... que c'est en ce sens qu'il faut rédiger le procès verbal, laissant à M. le préfet... du département le soin de décider..., dans sa sagesse, laquelle de ces trois hypothèses est la plus fondée... en raison.

LE MAIRE.

Point du tout : nous devons donner nos conclusions. Souvenez-vous, messieurs, que ce drapeau blanc était fixé au clocher depuis deux années consécutives; que, pendant ce laps de temps, nous avons essuyé des tempêtes d'une grande violence : je ne vois donc pas pourquoi l'ouragan aurait renversé le drapeau hier de préférence à tout autre jour.

AUVRAY.

Je ne vois pas non plus.

DUPONT.

Ah! dame...

LE MAIRE.

Messieurs, nous sommes entourés de conspi-

rateurs ; les éternels ennemis de notre repos, les carbonari s'agitent, et l'événement de la nuit dernière se lie à quelque manœuvre ténébreuse.

DUPONT.

Ce n'est pas l'embarras, cette nuit je crois avoir entendu le son d'un cor. Ce n'était pourtant pas l'heure de chasser le lièvre.

BRESSANT, *se réveillant.*

Le lièvre, messieurs ! il n'y a pas d'animal plus poltron : car, l'automne dernier, j'ai vu...

LE MAIRE.

M. Bressant, je vous rappelle à la question. Il ne s'agit pas d'histoire naturelle.

BRESSANT.

Mais je puis dire mon opinion comme un autre.

LE MAIRE.

Pourquoi sonne-t-on du cor au milieu de la nuit ?

BRESSANT.

Alors, je n'en sais rien.

DUPONT.

Serait-ce un signal ? C'est bien extraordinaire.

CHARDIN, *riant.*

Des conspirateurs qui se rassemblent la nuit

secrètement, au son du cor de chasse, c'est extraordinaire en effet.

DUPONT.

Trouvez une autre explication.

CHARDIN.

Eh! mon Dieu! c'est le conducteur du célérifère, qui, en arrivant au relais, sonne du cor pour qu'on prépare les chevaux.

DUPONT.

Ah! c'est vrai.

BRESSANT.

Ce n'était pas difficile à deviner.

LE MAIRE.

Il est facile de tout expliquer en torturant les faits. Mais relisez le rapport de monsieur le commissaire de police; il porte textuellement: «Nous étant transporté sur les lieux, investi de notre ministère public et revêtu de notre écharpe, avons trouvé ledit drapeau blanc dans la boue.» Voilà, messieurs, une circonstance aggravante qui décèle la préméditation.

CHARDIN.

Pourquoi? Le vent renverse le drapeau, il tombe dans la rue, et s'il y a de la boue dans la rue, le drapeau est dans la boue.

BRESSANT.

Sans préméditation, purement et simplement.

C'est la faute du même vent d'ouest qui a plié ma girouette.

DUPONT.

Le vent d'ouest ! Alors voici une nouvelle difficulté : comment le vent d'ouest aurait-il pu jeter le drapeau dans la rue des Carmes, qui est à l'est du clocher ?

CHARDIN, *riant.*

Mais quand le vent souffle de l'ouest, il pousse à l'est ordinairement.

DUPONT.

Ah ! c'est juste.

BRESSANT.

C'est physique.

LE MAIRE, *s'emportant.*

M. Chardin, je ne sais comment qualifier la prétention que vous avez d'imposer vos opinions à tout le conseil. C'est une dictature intolérable. La délibération roule dans un cercle vicieux. Avant de discuter sur la direction du vent, il faudrait savoir d'abord s'il a fait du vent. M. Auvray, quels étaient MM. les gardes nationaux en faction la nuit dernière ?

AUVRAY.

Il n'y avait personne. Depuis le froid, tout le poste va se coucher à dix heures.

LE MAIRE.

Et qui reste donc au corps-de-garde?

BRESSANT.

Le tambour.

LE MAIRE.

Quoi! c'est au moment où l'anarchie relève sa tête sanglante, que la garde nationale néglige son service!

BRESSANT.

D'abord, dans notre ville, on ne couche jamais au corps-de-garde l'hiver : ce n'est pas l'usage.

LE MAIRE.

On a tort, monsieur. Diable! on est militaire ou on ne l'est pas. Messieurs, nous ne pouvons plus délibérer, faute de renseignemens : il faut instruire l'affaire de nouveau. La séance est levée et renvoyée à demain à dix heures précises. (*Chardin, Dupont et Bressant sortent.*) Voilà une affaire qui me tourmente bien. Si c'était une ramification du complot de Grenoble. Quelle responsabilité!

AUVRAY.

Pourquoi donc, monsieur? Moi, si j'avais l'honneur d'être maire...

LE MAIRE.

Ah! n'enviez jamais mes pénibles fonctions.

Si vous saviez quelles inquiétudes... (*Il se promène à grands pas.*) Ce M. Chardin est un homme bien dangereux ; il pervertit tout mon conseil municipal ; il pervertirait la chambre des députés. (*Entrent Saucier et Goichot.*)

LE MAIRE, AUVRAY, SAUCIER, GOICHOT.

GOICHOT, *avec mystère.*

Monsieur le maire !

SAUCIER, *d'un air satisfait.*

Ah ! monsieur le maire !

LE MAIRE.

Eh bien !

GOICHOT.

Vous voilà déjà rassemblé en écharpe : le Ciel est divin.

LE MAIRE.

Voyons ; qu'y a-t-il ?

GOICHOT.

Une conspiration.

SAUCIER.

Une conspiration très-belle.

LE MAIRE, *avec joie.*

Ah !.. enfin...

SAUCIER.

C'est moi qui ai tout découvert.

GOICHOT.

C'est moi.

LE MAIRE.

Vous plaisantez ; j'en tiens le fil depuis six semaines. Je sais tout ; mais vous n'en serez pas moins récompensés tous les deux. Faites votre déposition.

SAUCIER.

Puisque vous savez tout.....

LE MAIRE.

N'importe : je veux voir si votre rapport coïncide. M. Auvray, écrivez.

GOICHOT.

Finalement, depuis environ quelques jours, suivant les ordres qui m'ont été adjoints, je suspectais tous les voyageurs connus et inconnus, arrivés ou arrivant dans l'auberge dudit Saucier, près la grande halle, ici présent.

SAUCIER.

Oui, dans mon auberge, ce matin.

LE MAIRE.

Silence !

GOICHOT.

Hier soir, au contraire, par pressentiment,

j'arrête la diligence : elle ne contenait que trois nourrices. Je les vérifie par moi-même, et je dis : Passez. Mais, ce matin, v'là que j'entrevois un voyageur que sa voiture se casse sur la route : je l'inspecte dans son passeport...

SAUCIER.

Alors moi je vais avertir M. Goichot...

GOICHOT.

Un moment, M. l'aubergiste, avec votre permis : c'est moi qu'on interroge ; ne me dévancez pas la réponse. Je vous dirai donc, monsieur le maire, que sous le déguisement d'un négociant, avec deux domestiques ou commis, dont l'un s'intitule capitaine, je reconnais l'émissaire.

LE MAIRE.

L'émissaire dont le signalement...

GOICHOT.

Oui, monsieur le maire : signalement uniforme. Vous voyez le symptôme ?... Je ne dis rien. Les voilà chez ledit Saucier.

SAUCIER.

Alors, moi je l'intrigue ; j'appelle M. Goichot ; M. Goichot l'appelle général...

GOICHOT.

Il répond à la conversation ; il me parle de l'autre. (l'empereur s'entend.) Je lui dis : Oui.

Il me dit : L'instant est propice. Je lui dis : C'est vous qui le dites. Il me dit : Non ; c'est véridique, les Chouans sont pour nous... Alors il me regarde ; je le fixe. Je crois te reconnaître, qu'il me dit : tu as été à l'île d'Elbe avec le petit caporal. Là-dessus, je lui donne une poignée de main en faisant l'N impériale avec mon pouce, et il me donne un napoléon en me disant : Tu es Français, prends garde qu'on ne te mette en prison. Pour lors je dis en moi-même : Tu t'es trahi ; ton compte est bon ; t'es un malfaiteur du gouvernement, ça crève la vue.

LE MAIRE.

Voilà donc le vent d'ouest de M. Chardin !

AUVRAY.

M. Chardin a peut-être ses raisons...

LE MAIRE.

Moi, j'ai les miennes pour le faire arrêter sur-le-champ. (*A Saucier.*) Connaissez-vous les noms des conspirateurs ?

SAUCIER.

D'abord l'émissaire.

LE MAIRE.

Après ?

SAUCIER.

Ensuite son secrétaire, le capitaine d'Aubergeon.

GOICHOT.

Voilà bien un vrai nom de brigand.

LE MAIRE.

Ensuite ?

SAUCIER.

Ensuite le marquis de Grandcours, l'ancien marin.

LE MAIRE.

Impossible ! un émigré.

SAUCIER.

Oh ! celui-là, j'en suis sûr : c'est lui qui a dit comme çà au capitaine : Je suis prêt à répandre mon sang.

GOICHOT.

C'est la véracité.

LE MAIRE, *réfléchissant.*

Cependant... Ah ! parbleu... oui sans doute : je comprends. Allons, la conspiration est flagrante. Vous ne connaissez pas d'autres complices ?

GOICHOT.

Il doit y avoir encore un commis-voyageur : il y en a dans toutes les conspirations.

SAUCIER.

Justement ! nous avons M. Chapuis, qui a été jugé l'année dernière pour la complainte des missionnaires.

LE MAIRE.

A merveille !

SAUCIER.

Il connaît l'émissaire ; il a dîné chez lui à Paris même.

LE MAIRE.

Comme tout se découvre; mais ce Chapuis n'est pas arrivé seul, sans doute.

SAUCIER.

Il lui est venu une voiture pour laquelle il s'est dit craindre la gendarmerie plus que les voleurs, et dont il m'a fait cacher la charge dans la grange. Il y a des grandes caisses.

LE MAIRE.

Des uniformes, des armes, c'est cela.

SAUCIER.

Et puis des petits barils.

LE MAIRE.

De la poudre à canon ! indices certains... Voyons : les circonstances sont graves; prenons nos mesures.

GOICHOT.

Nous sommes au nombre de huit gendarmes, vous, vos adjoints, quarante gardes nationaux et tous les bons royalistes de l'endroit : total cinquante-cinq hommes; et l'ennemi n'est que six.

LE MAIRE.

Le sort en est jeté. Saucier, allez chez moi; demandez mon chapeau à trois cornes et mes pistolets d'arçon. (*Saucier sort.*) Vous, Auvray, courez chez le commandant de la garde nationale; qu'il rassemble sur-le-champ toute la force armée et les employés des droits-réunis. Vous prendrez ensuite un cheval de poste, et volerez au château du comte de Reaumont : là vous trouverez M. le préfet; vous lui direz qu'un grand danger plane sur nos têtes, et que je l'attends... Partez. (*Il s'essuie le front.*)

GOICHOT.

Moi, je vais rassembler...

LE MAIRE, *comme effrayé.*

Monsieur le maréchal-des-logis, de grâce! ne me laissez pas seul sans armes.

GOICHOT.

Monsieur le maire, deux réflexions, s'il vous plaît... Nous allons peut-être couper cette conspiration trop tôt... Si nous laissions mûrir...

LE MAIRE.

Pour que l'incendie se propage... Oh! non...

GOICHOT.

Et puis, voulez-vous que je vous dise, moi j'aurais fait la chose nous-mêmes. Vous verrez

que le préfet va nous voler notre conspiration...

LE MAIRE.

Comment? ne dirait-on pas qu'elle vous appartient?

GOICHOT.

Au fond, puisque c'est ma découverte...

LE MAIRE.

Voilà bien ces militaires! Se fait-il quelque chose de bien, ils accourent : C'est nous.

GOICHOT.

Qui donc?... Parbleu...

LE MAIRE.

Finissons.

GOICHOT, *à part.*

Oh! j'en écrirai au commandant du département.

LES MÊMES, MADAME FLEURY, BRESSANT.

Mme FLEURY, *saisissant le maire par le bras.*

M. Fleuri, vite, à la maison, tout de suite. Je ne veux pas que tu te mêles dans tout ce qui se passe.

LE MAIRE.

Que se passe-t-il donc, ma chère amie?

Mme FLEURY.

Croyez-vous me tromper comme un enfant? Toute la ville est en feu. J'étais chez le commandant de la garde nationale avec M. Bressant, quand on est venu crier, Aux armes!

BRESSANT.

D'abord, moi je viens vous dire que je ne peux pas faire de service aujourd'hui. Mon petit dernier a la rougeole.

Mme FLEURY.

Notre ville est-elle en force de se défendre, voyons? C'est vouloir se faire saccager.

LE MAIRE.

Je te jure qu'il n'y a rien, ma femme. (*Bas à Goichot.*) Contenez-vous...

Mme FLEURY.

Ne faites donc pas de signes. Ce n'est plus un secret : Bonaparte vient de débarquer à Nantes avec Marie-Louise, le petit roi de Rome, le prince Charles et vingt mille Américains.

LE MAIRE.

Mais c'est absurde! Il n'y a rien, te dis-je.

Mme FLEURY.

Celui qui me l'a dit le tenait de trois commis-voyageurs qui les ont vus. L'impératrice est très-engraissée.

GOICHOT.

Ces scélérats de voyageurs sont des incendiaires de pays.

LES MÊMES, SAUCIER.

SAUCIER.

Monsieur le maire, v'là votre chapeau et vos pistolets.

Mme FLEURY.

Des pistolets ! et il n'y a rien ! Des pistolets ! ah ! bien, oui, pour te blesser. M. Fleury, je ne veux pas que tu y touches : tu es trop maladroit.

LE MAIRE.

Ils ne sont pas chargés.

Mme FLEURY.

C'est égal : on peut se blesser tout de même. Un malheur est sitôt fait.

LE MAIRE.

N'aie pas peur : je les porterai le canon en l'air. (*Aux autres.*) Partons, messieurs.

Mme FLEURY.

Non, tu n'iras pas ; je ne veux pas...

LE MAIRE.

Madame, je suis fonctionnaire public.....

l'honneur parle, et je me dois à mon pays.

(*Elle le retient par son habit.*)

Mme FLEURY.

Est-il égoïste !

LE MAIRE, *la repoussant dans les bras de Bressant.*

M. Bressant, retenez mon épouse.

(*Il sort avec Goichot.*)

Mme FLEURY.

Ah ! mon Dieu ! il va se faire tuer...

(*Elle tombe évanouie.*)

BRESSANT.

Madame, madame, prenez donc garde.... vous allez vous trouver mal. Quel embarras ! (*Il la met sur une chaise.... Appelant par la fenêtre.*) Monsieur le sacristain ! monsieur l'épicier ! montez donc : l'épouse du maire, qui se meurt. Dieu ! que c'est faible une femme. Eh ! je suis comme si j'allais m'évanouir aussi, moi. (*Entrent le Sacristain et l'Épicier.*)

LES MÊMES, LE SACRISTAIN, L'ÉPICIER.

LE SACRISTAIN.

Quoi donc, M. Bressant ?

BRESSANT.

Voyez.

L'ÉPICIER.

Saperlotte! il faudrait du vinaigre, de la fleur d'orange.

(*Il lui frappe dans les mains.*)

Mme FLEURY, *revenant à elle.*

Où suis-je?

LE SACRISTAIN.

Dans la salle de la mairie, madame, auprès du poële.

Mme FLEURY, *se levant.*

Et mon mari! où est-il? Oh! mon Dieu, on va le massacrer!

(*Elle sort en courant.*)

LE SACRISTAIN.

Est-ce qu'elle aurait l'idée dérangée?

BRESSANT.

Il y a de quoi. Une insurrection!... des troubles... Toute la garde nationale est commandée....

L'ÉPICIER.

Oui, oui... Je sais... Il paraît que le maréchal Ney marche sur Paris avec toute l'ancienne armée de la Loire, drapeau déployé.

BRESSANT.

Le maréchal Ney? on l'a fusillé.

L'ÉPICIER.

On a cru le fusiller. Mais c'est un autre qui s'est dévoué à sa place.

LE SACRISTAIN.

Ça va faire du changement. J'avais toujours bien craint que ceux actuels..., entre nous du moins... Car monsieur le curé disait l'autre fois que l'hydre révolutionnaire n'était pas éteinte.

BRESSANT.

Qui sera donc maire? et quel gouvernement va-t-on établir ?

L'ÉPICIER.

On délibérera là-dessus... Qui sait? Toujours est-il que, si on rétablit la république, on ne veut plus de *maximum* pour les marchandises.

LE SACRISTAIN.

On veut donc l'anarchie? Mon Dieu ! nous allons retomber sous le régime de l'Être-Suprême.

BRESSANT.

On ne sera jamais tranquille! Je m'en vais chez moi, et je me barricade.

L'ÉPICIER.

Moi, je cours fermer ma boutique : je crains le pillage.

LE SACRISTAIN.

Messieurs, il ne faut pas avoir peur... Je cours sonner le tocsin. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Salle commune de l'auberge de Saucier ; la table est mise au milieu.

LE MAIRE, GOICHOT, SAUCIER, GENDARMES, GARDES NATIONAUX.

SAUCIER, *bas*.

Entrez, messieurs, entrez...

LE MAIRE.

Silence ! Prenons garde.

GOICHOT.

L'ennemi est sorti : choisissons nos positions.

LE MAIRE.

De la prudence ! beaucoup de prudence ! Saucier, y a-t-il une cave là-dessous ?

SAUCIER.

Non, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Bien ! Nous sommes sûrs du terrain ; on ne nous fera pas sauter.

GOICHOT.

Dressons nos batteries.

(Il va pour placer la troupe dans les coulisses.)

LE MAIRE.

Attendez que je harangue ces messieurs : Messieurs, mes amis, dans les circonstances graves qui nous environnent, tout discours serait superflu. La torche de l'anarchie se rallume pour bouleverser l'Europe. Arrêtons ce carnage. Saisissons les émissaires du carbonarisme, et montrons leur que nous savons aussi manier l'épée de Brennus. L'Europe a les yeux sur nous. Le moment est venu de mériter autant de décorations que la garde nationale de Paris. Braves soldats! au signal donné, sortez comme la foudre... Souvenez-vous que vous êtes Français, et vingt contre un.

GOICHOT.

Au premier coup de cloche, accourez tous ici présens.

SAUCIER, *au maire.*

Si vous leur donniez quelques verres d'eau-de-vie pour l'hardiesse? Mon cognac est parfait.

GOICHOT.

On rafraîchira à son poste.

(Il place les gardes nationaux dans les chambres vides de chaque côté du théâtre.)

LE MAIRE.

Ciel! j'entends du bruit.

SAUCIER.

Quelqu'un monte l'escalier.

GOICHOT.

Si les conspirateurs nous voient, notre coup nous échappe.

LE MAIRE.

Que faire? par où se sauver?

SAUCIER.

Par la fenêtre. Voici précisément une échelle.

LE MAIRE.

Il n'y a personne au moins dans la cour?

(*Il sort précipitamment par la fenêtre; Goichot le suit.*)

GOICHOT.

Père Saucier, quand le rassemblement sera venu, sonnez hardiment comme pour le dîner. Voici la corde de la cloche.

(*Il passe la corde de la cloche en dedans, et descend par l'échelle.*)

SAUCIER.

Quoi! vous me laissez tout seul? Ah! mon Dieu!

(*Entre le Marquis.*)

SAUCIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Saucier...

SAUCIER, *se retournant.*

Qui vive!

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'as-tu donc?

SAUCIER.

Rien, rien... Vous m'avez surpris...; j'ai eu peur.

LE MARQUIS.

Le capitaine d'Aubergeon n'est pas ici? Il m'avait donné rendez-vous.

SAUCIER.

Il va venir. (*A part.*) Comme il est pâle.

(*Entrent Chapuis et deux Voyageurs qui se mettent à table.*)

LES MÊMES, CHAPUIS, DEUX VOYAGEURS.

CHAPUIS, *des échantillons de vin à la main, chantant.*

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan pan,
Ce doux bruit me gagne....

SAUCIER, *à part.*

L'effronté scélérat! Il chante encore.

CHAPUIS, *à un des voyageurs.*

M. Varin, vous qui êtes un connaisseur, goûtez-moi un peu ce nectar, 1811 ! de la grande comète! On n'en trouve plus que dans notre maison.

SAUCIER, *à part.*

C'est pour les encourager.

CHAPUIS, *au marquis.*

Monsieur le chevalier de Saint-Louis, obligez-moi de déguster ce vin : ça ne coûte rien...Et vous, papa Saucier, ne trinquez-vous pas avec nous?

SAUCIER.

Merci! je n'ai pas soif. (*A part.*) Il pourrait m'empoisonner.

CHAPUIS, *en riant, et prenant un couteau sur la table.*

Si tu n'en bois pas, je te poignarde, d'abord...

SAUCIER, *se sauvant à l'autre coin du théâtre.*

Grâce! grâce! M. Chapuis.

CHAPUIS.

Tiens! la bête! il ne voit pas que je ris... Ah! çà, dites donc, dine-t-on bientôt? Si tout le monde n'est pas arrivé, tant pis! Je suis là, moi; d'ailleurs il est l'heure : je sonne. (*Il sonne.*) Eh! Louison! la maison!

(*Les gardes nationaux débouchent de tous côtés.*)

SAUCIER, *aux gardes nationaux.*

Mettez-les en joue... : ils ont des poignards.

CHAPUIS.

Tiens! quelle farce!

LE MARQUIS.

Que signifie?

GOICHOT, *entrant, le sabre à la main.*

Au nom du roi, je vous arrête tous, les uns et les autres.

CHAPUIS, LE MARQUIS, LES VOYAGEURS.

Pourquoi donc? pourquoi donc?

GOICHOT.

Paraissez, monsieur le maire : ils sont arrêtés...

LE MAIRE, *entrant, le pistolet à la main.*

Je vous arrête tous de ma main; et le premier qui bouge, je lui brûle la cervelle.

CHAPUIS.

C'est un abus. Nous ne sommes pas des esclaves.

1er VOYAGEUR.

Je suis électeur.

2e VOYAGEUR.

Je suis charcutier.

LE MARQUIS.

Et moi, je suis le marquis de Grandcours.

LA TROUPE.

C'est égal! c'est égal!

LE MINISTRE, *sortant de sa chambre.*

Quel est donc ce vacarme?

SAUCIER.

Voilà l'émissaire.

LE MAIRE, *reculant d'effroi.*

Qu'on le saisisse!

LE MINISTRE, *à Goichot, qui le prend au collet.*

Savez-vous qui je suis?

GOICHOT.

Silence! ou je te crosse.

LE MARQUIS.

Mais, c'est monseigneur...

UN GENDARME, *le menaçant.*

Silence! canaille.

LE MAIRE.

S'ils raisonnent, qu'on leur mette les menottes.

(*On entend le bruit des cloches et des tambours.*)

(*Entre d'Aubergeon.*)

SAUCIER.

En voilà encore un.

D'AUBERGEON, *au ministre.*

Ah! monseigneur! entendez-vous les clo-

ches, les tambours? Nous sommes reconnus.

UN GENDARME, *à d'Aubergeon.*

Oui, scélérat! et je t'empoigne.

LE MARQUIS.

Monsieur le maire, vous perdez donc la tête?

LE MAIRE

Monsieur le marquis, si vous avez agi par ordre, on vous relâchera; mais je vous prends en flagrant délit de conspiration...

TOUS LES ARRÊTÉS.

De conspiration!

AUVRAY, *entrant, un fouet à la main.*

Voilà monsieur le préfet. Ah! je l'ai échappé belle: les révoltés m'ont tiré plus de deux cents coups de fusil dans la forêt... Voyez mon chapeau!...

(*Entre le Préfet et sa suite.*)

LE PRÉFET, *tout essoufflé.*

Eh bien! mes amis, eh bien!

LE MAIRE.

La patrie est sauvée, monsieur le préfet: j'ai découvert...

LE PRÉFET.

Je sais tout. Depuis six mois, j'avais les yeux sur les coupables. Enfin j'ai sauvé mon prince et mon pays. Qu'on traîne ces malfaiteurs au cachot.

TOUS.

Au cachot !

LE MINISTRE.

C'en est trop. Monsieur le préfet, soyez le bien-venu. Sans vous, je coucherais en prison.

LE PRÉFET.

Que vois-je! Monseigneur le ministre de la marine !

D'AUBERGEON *et* LE MARQUIS.

Sans doute.

CHAPUIS.

Un ministre ! Ah bravo ! c'est impayable !

LE PRÉFET.

Monseigneur! quelle déplorable méprise!...(*Au maire.*) Comment, monsieur, vous avez osé outrager Son Excellence ! Si vous ne vous occupiez que de votre municipalité, de vos baptêmes...

LE MAIRE, *à Goichot.*

Voyez ce que vous avez fait, M. Goichot ! Voilà ce que c'est que de se mêler de politique, au lieu d'arrêter les voleurs.

GOICHOT, *montrant Saucier.*

C'est ce jocrisse d'aubergiste, qui manigance du gouvernement, au lieu de faire sa cuisine.

SAUCIER.

Tiens ! c'est bien vous. Mais il n'y a donc pas de conspiration ?

LE MINISTRE.

Certainement. Ces messieurs sont tout aussi coupables que moi.

LE MARQUIS.

Qui pourrait conspirer contre le plus juste, le plus aimé des ministères ?

SAUCIER.

Mais les caissons d'armes de M. Chapuis ?

CHAPUIS.

C'est du véritable rhum de la Jamaïque. Messieurs, il est exquis, quatre francs la bouteille. Si mes services pouvaient vous être agréables...

(*Il distribue ses adresses.*)

LE PRÉFET, LE MAIRE, AUVRAY, GOICHOT, *au ministre.*

Que d'excuses, monseigneur !...

LE MINISTRE.

N'en parlons plus. C'est un excès de zèle. D'ailleurs, pourquoi ai-je gardé l'incognito ?

CHAPUIS.

Oh ! la bonne chanson à faire ! Le refrain est tout trouvé :

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS.

LES
CONVERSIONS.

PRÉFACE.

Ceux qui liront cette pièce chercheront probablement à deviner les intentions de l'auteur, et à déterminer le but moral de l'ouvrage. Les uns s'imagineront qu'on a voulu démontrer cette vérité, que les extrêmes se touchent, et que les fanatiques d'un parti deviennent souvent les fanatiques du parti contraire; les autres, qu'on a voulu mettre en action cette maxime de l'empereur Justinien : *Voluntas hominis est ambulatoria usque ad extremum vitæ spiritum*. Ceux-ci, habitués à tout réduire en axiomes philosophiques, ne verront dans *les Conversions* que le développement de cette pensée de Vauvenargues : « *Les circonstances font les hommes, et non les hommes les circonstances*. » Ceux-là enfin, plus superficiels, croiront qu'on a tout bonnement songé à faire une comédie amusante, et non un

traité de morale. Eh bien, toutes cet hypothèses sont dénuées de fondement.

On entend dire tous les jours que la France tombe en dissolution, et que la licence de la presse va bientôt réduire la société en poussière; et cependant les journaux que nous lisions à Neuilly nous répétaient souvent que les missionnaires avaient converti cinq ou six départemens; que les militaires, si long-temps étrangers à toute pratique religieuse, communiaient par bataillon, que des actrices quittaient les planches pour le couvent, et que les buonapartistes et les révolutionnaires s'étaient ralliés autour du drapeau blanc sous les remparts du Trocadéro.

Alors l'idée originale nous vint de renfermer dans un cadre dramatique toutes les améliorations opérées en France depuis l'avénement au ministère de MM. Villéle, Corbière et Peyronnet. Tel est le véritable but de cette pièce. En effet, la comtesse de Brécourt, femme du monde un peu légère dans le premier acte, est, dans le neuvième, pieuse et abbesse d'une communauté. Ducroisy, athée et danseur, devient non seulement bon catholique, mais, ce qui est plus édifiant, jésuite de robe courte. Enfin, le colonel Lam-

bert, buonapartiste, impie, libéral et conspirateur, se rallie et se fait remarquer parmi les défenseurs de l'autel et du trône. Il est vrai qu'à la fin de la pièce, il se pervertit une seconde fois; mais rien ne prouve que, sous le même ministère et avec un quatrième acte, il ne puisse rentrer dans la bonne voie : c'est ce que tout homme de bien doit lui souhaiter.

Il n'y a pas beaucoup d'action dans ce petit drame; mais il est pétillant d'esprit et de gaîté. La plupart des scènes sont d'une vérité frappante, et les caractères dessinés de main de maître. Joué avec beaucoup d'ensemble, il eut encore plus de succès que le précédent.

PERSONNAGES.

ÉMILE DE BLINVAL.
Le colonel LAMBERT.
ERNEST, chef de bureau des affaires ecclésiastiques.
DUCROISY, sous-chef.
ADOLPHE, } amis d'Émile.
GUSTAVE, }
L'Évêque d'Hippone, oncle de Lambert.
LAURENT, garçon de bureau.
La comtesse DE BRÉCOURT.
Officiers.
Soldats.
Un Bedeau.

LES

CONVERSIONS.

Acte Premier.

(1821.)

SCÈNE I.

Un cabinet de restaurateur.

ÉMILE, GUSTAVE, ERNEST, DUCROISY, ADOLPHE, *un Garçon.*

ÉMILE.

Garçon! le dessert. (*A ses amis.*) Le colonel Lambert ne viendra pas.

DUCROISY.

Lui! manquer un déjeuner! Mais qui peut donc le retenir?

GUSTAVE.

Une partie de billard ou une conspiration.

ERNEST.

Il est bien exalté, ce pauvre Lambert.

DUCROISY.

Il en perdra la tête. (*Versant à boire.*) Allons, messieurs, un dernier verre à la santé d'Émile.

TOUS.

A la santé d'Émile!

DUCROISY.

Puisse-t-il arriver en quinze jours à New-York!

ALPHONSE.

Et revenir avant six mois au balcon des Bouffes! Nous lui gardons sa place.

ÉMILE.

Mes amis, mes bons amis, combien je suis sensible!... Quand je pense que je vais vous quitter... Ah! si mes chevaux n'étaient pas commandés...

GUSTAVE.

Pourquoi diable aussi t'aviser de courir le monde? Voyager! le beau plaisir! Paris n'est-il pas assez grand? Ou si tu veux absolument changer d'air, n'as-tu pas le bois de Boulogne, Versailles et Montmorency?

ADOLPHE.

Moi, je suis de l'avis de madame de Staël: le plus beau ruisseau du monde est celui de la rue

du Bac, ou de la rue du Mont-Blanc, si tu aimes mieux.

DUCROISY.

Eh! messieurs, mettez-vous donc à sa place. Croyez-vous que ce soit trop de l'Océan pour le séparer de sa chère comtesse? Encore est-il douteux qu'elle ne le poursuive pas jusqu'au Niagara : une vieille femme, c'est si tenace.

GUSTAVE.

Et quand elle voit son dernier amant près de lui échapper...

ÉMILE.

De grâce, messieurs...

DUCROISY.

Oui, prenons garde : c'est un secret.

GUSTAVE.

Nous pourrions la compromettre, nuire à sa réputation.

DUCROISY.

Elle est si timide!

GUSTAVE.

Si innocente.

ADOLPHE.

Et à quarante ans encore.

DUCROISY.

C'est un prodige! A la santé de l'innocence?

TOUS.

A la santé de la comtesse!

ÉMILE, *impatienté.*

Messieurs, finissons, je vous prie.

GUSTAVE.

Après le départ d'Émile, je parie qu'elle se fait dévote.

DUCROISY.

Elle! un esprit fort!

GUSTAVE.

Que voulez-vous, elle a besoin d'aimer; et quand on n'a plus d'autre ressource, Dieu est toujours là.

ADOLPHE.

Oui, nous la verrons aller à vêpres avec un petit chien au bout d'un ruban.

GUSTAVE.

Ah! voilà le colonel Lambert. Il est temps!

LES PRÉCÉDENS, LAMBERT.

LAMBERT.

Mille pardons, messieurs, si je vous ai fait attendre.

ÉMILE.

Ma foi! nous sommes au dessert.

LAMBERT.

Je vais vous rattraper.

(*Il se met à table et mange vite.*)

ADOLPHE, *à Lambert.*

Nous craignions qu'on ne vous eût arrêté comme conspirateur.

LAMBERT.

Pas encore. Je viens du Luxembourg.

GUSTAVE.

Ah! c'est juste : à présent, la plupart de vos amis sont à la Chambre des Pairs, sur le banc des accusés.

LAMBERT.

Par leur faute. Je leur avais bien dit : Vous vous y prenez mal; nous ne réussirons pas de cette manière-là; il faut frapper un grand coup. Moi, morbleu! j'aurais voulu...

TOUS.

Allons, allons, pas de politique.

LAMBERT.

Vous avez raison : c'est trop triste... Je serais venu plus tôt; mais j'ai fait un grand détour pour ne point passer devant l'hôtel des gardes-du-corps.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! c'est excellent!

LAMBERT.

Chacun son opinion. Pour moi, à la vue de ces janissaires, oh! mon sang bout dans mes veines. Mais chassons ces idées : elles m'empêcheraient de déjeuner. De quoi parliez-vous ?

GUSTAVE.

De la comtesse d'Émile. Nous disions...

LAMBERT.

Qu'elle a eu vingt amans? Elle a bien fait : son mari est un ULTRA.

ÉMILE.

Voilà une excuse que je n'aurais pas trouvée.

LAMBERT.

A mes yeux, elle n'en est que plus vertueuse, et je l'estime.

TOUS.

Bravo! bravo!

ÉMILE.

Le colonel a raison. Est-ce la faute de la comtesse si l'amour est pour elle ce qu'est la danse pour Ducroisy, une passion insurmontable?

GUSTAVE.

Infortuné Ducroisy! qu'il doit être à plaindre maintenant. Impossible de placer un petit *entrechat* ou un *jeté-battu*...

LAMBERT.

Peut-on danser dans l'esclavage!

ÉMILE, *en riant, à Ducroisy*.

Voilà pourtant où nous a menés le gouvernement représentatif.

DUCROISY.

Eh mon Dieu! messieurs, croyez-vous donc que je tienne tant à la danse, moi philosophe? La danse est un art fort agréable; mais il ne faut pas y attacher trop d'importance, pas plus qu'à la peinture ou à la musique.

ÉMILE.

Certainement, et Paul aurait grand tort de se croire supérieur à David et à Rossini.

DUCROISY.

Ah! messieurs, si vous nous aviez vus il y a dix-huit ans, quand tout le monde montait sur les chaises pour nous admirer.

LAMBERT.

Du temps de l'empereur.

DUCROISY.

Du temps de Trénitz. Il y avait honneur et plaisir alors; mais à présent...

LAMBERT.

A présent, au lieu de bals, on nous donne des

spectacles de gladiateurs ; on sabre le peuple sur les boulevarts.

DUCROISY.

Vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai jamais dansé, là, réellement dansé, avec une femme sans lui tourner la tête.

LAMBERT.

Et moi donc, chez la reine Hortense... !

ADOLPHE.

Ah ! les voilà sur le chapitre de leurs bonnes fortunes : Dieu sait quand nous en finirons !

DUCROISY.

Et la comtesse d'Émile, n'est-ce pas après une gavotte que j'ai eu autrefois le bonheur ?... Mais ne parlons pas de cela : Émile se fâcherait. Bonnes fortunes à part, croyez-vous que la danse ne serve à rien pour faire son chemin ? Les ministres ont des femmes, des sœurs ; on leur plaît ; elles parlent de vous...

ÉMILE.

Et voilà comme tu es arrivé aux cultes.

ADOLPHE.

Ducroisy sous-chef de bureau aux cultes ! le plus grand impie ! un disciple de d'Holbach !

DUCROISY.

Je n'en suis que plus impartial : demandez à Ernest, mon respectable chef.

GUSTAVE.

Oh! lui, c'est un dévot.

ERNEST.

Moi, dévot!

DUCROISY.

Un peu. Vous êtes trop bon avec les prêtres. Moi, quand ils veulent parler trop haut, je les remets à leur place.

LAMBERT.

Ah! c'était l'empereur qui les mettait bien à leur place. Lorsqu'ils se révoltèrent à Gand, morbleu! premier séminaire, canonniers; deuxième séminaire, soldats du train. Mais il savait gouverner, celui-là.

DUCROISY.

Diderot a bien raison de dire : Les prêtres sont des sangsues qui dévorent la substance du peuple.

LAMBERT, *la bouche pleine.*

Et le soldat crève de faim.

ERNEST.

Plaisantes sangsues que des curés de campagne à six cents francs par an!

LAMBERT.

N'importe : ce sont des cafards.

ERNEST.

Et monsieur votre oncle, l'évêque d'Hippone?

LAMBERT.

Un cafard comme les autres... Je le renie.

DUCROISY.

Oui, il parle toujours au nom de Dieu... et qui croit à Dieu, aujourd'hui?

LAMBERT.

Personne.

TOUS.

Oh! c'est trop fort.

ERNEST, *à Lambert.*

Moi, monsieur, j'y crois.

LAMBERT.

Vous, c'est tout simple : quand on a une place, il faut bien...

ERNEST.

Ce n'est pas parce que j'ai une place; et je voudrais que tout le monde fût aussi indépendant que moi.

DUCROISY.

Eh bien! voyons comment vous pouvez soutenir votre opinion.

ERNEST.

Franchement, je ne me sens pas disposé à plaider pour l'existence de Dieu le verre à la main. A vos amours, Ducroisy!

TOUS.

Aux amours de Ducroisy!

DUCROISY.

Moi, je pense comme l'auteur du *Système de la nature*... Garçon! ce champagne n'est pas assez frappé... Quand nous mourons, tout meurt avec nous.

GUSTAVE.

Pour moi, je n'en sais rien : advienne que pourra!

ADOLPHE.

Oui : buvons. A la santé d'Émile!

LAMBERT.

Un moment : vous êtes des ultras; je propose d'abord la santé du roi.

TOUS.

Bravo! le colonel se convertit.

LAMBERT, *tirant de sa poche un petit buste de Napoléon, qu'il pose sur la table.*

A la santé du roi des braves!

ADOLPHE, *riant.*

Comment!... il a un Bonaparte dans sa poche!

LAMBERT.

Oui : toujours sur mon cœur.

GUSTAVE.

Et sur votre tabatière, sans doute?

LAMBERT.

Oui, le voilà! Quelle tête de génie!

(*En tirant sa tabatière, il fait tomber de sa poche son foulard.*)

GUSTAVE, *le ramassant.*

Ah! ah! messieurs, il a des aigles sur son mouchoir de poche...

ADOLPHE.

Et un cordon de montre tricolore, voyez donc!

LAMBERT.

J'affiche mon opinon; je suis libéral : qu'on me fusille si l'on veut.

DUCROISY.

Mais, messieurs, nous oublions qu'Émile part aujourd'hui.

TOUS, *se levant.*

A la santé d'Émile!

(*Ils sortent. Lambert retient Émile.*)

ÉMILE, LAMBERT.

LAMBERT.

Mon cher Émile, deux mots... J'aimais ta sœur; peut-être m'aimait-elle aussi : tu me l'as refusée, et tu as bien fait.

ÉMILE.

Ma foi, mon cher...

LAMBERT.

Tu as bien fait : j'étais fou de vouloir me marier. Que deviendrait ma femme, dans ce moment de crise ?.... Je pars avec toi.

ÉMILE.

Où veux-tu donc aller ? au Texas ?

LAMBERT.

Non.

ÉMILE.

A Sainte-Hélène ?

LAMBERT.

Non, près du Hâvre; me cacher chez ma grand-mère.

ÉMILE.

Et pourquoi ?

LAMBERT.

Mon ami, je suis libéral, je déteste la tyrannie, on le sait, et peut-être les gendarmes sont-ils déjà chez moi.

ÉMILE.

Imprudent !

LAMBERT.

Oh ! bientôt je reviendrai, j'espère, défendre la liberté... Tu ne me refuseras point une place dans ta calèche ?

ÉMILE.

Non, mon ami.

LAMBERT.

C'est convenu : je passerai pour ton valet de chambre. Je cours faire quelques préparatifs, couper mes moustaches ; toi, rejoins ces messieurs : et le plus grand secret !

GUSTAVE, *rentrant.*

Eh bien ! que faites-vous donc ? Nous vous attendons.

ÉMILE.

Je payais la carte... Nous sommes à vous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

Appartement d'Émile.

ÉMILE, DUCROISY.

ÉMILE, *à la cantonade.*

Adieu, mes bons amis, adieu !... Oui, je vous écrirai ; je vous le promets. Ces chers camarades ! comme ils m'aiment !

DUCROISY.

Émile, j'ai un grand secret à te confier.

ÉMILE.

Un secret ?

DUCROISY.

Lis ce billet.

ÉMILE.

Un billet doux ?

DUCROISY.

Lis, je te prie.

ÉMILE.

Que vois-je ! une lettre de change échue, protestée ! une contrainte par corps ! Et tu ne peux pas... ?

DUCROISY.

Impossible.

ÉMILE.

Heureusement, je suis encore ici.

DUCROISY.

J'aurais voulu ne pas t'importuner au moment de ton départ... Mais un chef des cultes à Sainte-Pélagie ! tu sens quel scandale : je serais destitué.

ÉMILE.

Des excuses ! allons donc. (*Écrivant.*) Tiens, voici un mandat sur mon banquier.

DUCROISY.

Mon cher Émile, que de reconnaissance....

ÉMILE.

Tout ce que je te demande, c'est de me pardonner le petit service que je te rends.

DUCROISY.

Sois tranquille : j'ai là de quoi m'acquitter. (*Tirant un manuscrit de sa poche.*) Tiens : « La » Charte constitutionnelle mise à la portée des » gens simples et peu instruits; ouvrage dédié aux » maires, curés et autres fonctionnaires publics. »

ÉMILE.

Comme c'est flatteur pour les fonctionnaires publics ! Et tu crois qu'ils achèteront ?...

DUCROISY.

Un ouvrage commandé par le ministère. Ma préface est toute dirigée contre le pavillon de Marsan. Écoute : « Le gouvernement occulte... »

ÉMILE.

Pardon, mon ami : mes chevaux vont venir, et j'ai encore tant de choses à faire !...

DUCROISY.

C'est juste; mais tu y perds.

UN DOMESTIQUE, *dans la coulisse.*

Madame, il n'y est pas.

LA COMTESSE, *de même.*

C'est égal, j'attendrai. Je veux entrer. (*Elle entre brusquement. Voyant Émile.*) Il n'y est pas !....

ÉMILE, DUCROISY, LA COMTESSE.

DUCROISY, *bas à Émile.*

La comtesse! Ah! mon ami, voilà aussi ta lettre de change.

ÉMILE, *bas à la comtesse.*

Quelle imprudence! madame... ne voyez-vous pas?

LA COMTESSE.

Qui? M. Ducroisy! votre ami, votre confident, sans doute...

DUCROISY.

Émile, je passe dans ton cabinet. (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Eh bien! Émile, on ne m'a pas trompée: vous partez..., et sans me prévenir!...

ÉMILE.

Oui, madame, je pars... En vain j'ai voulu vous le cacher; mais croyez qu'un devoir... impérieux.

LA COMTESSE.

N'en avais-je pas aussi, des devoirs? Les vôtres sont-ils plus sacrés? Ah! dites plutôt que vous voulez vous débarrasser de moi... Quelle humiliation! Mais tu ne m'échapperas pas: je m'attache à toi... Tu dois partir: eh bien! par-

tons... Je passerai pour ta femme... Il le faut, je le veux... N'est-ce pas, Émile, que tu le veux aussi?...

ÉMILE.

Y pensez-vous? Et votre mari?

LA COMTESSE.

Ne te l'ai-je pas sacrifié? ne t'ai-je pas tout sacrifié? Et voilà comme tu me récompenses!... Malheureuse!

ÉMILE.

Eugénie!

LA COMTESSE.

Il ose encore m'appeler Eugénie! Tiens, voilà ton portrait, tes lettres... Reprends-les... : cela me fait trop de mal? Hier encore j'étais si heureuse! Je croyais qu'il m'aimait.

ÉMILE.

Eugénie, calme-toi. Oui, je t'aime..., je t'aimerai toujours, mais il faut que je parte.

LA COMTESSE.

Eh bien! partons : je suis prête à te suivre.

ÉMILE.

Il faut que je parte... seul.

LA COMTESSE.

Seul! Je suis donc quelqu'un pour toi? Que de fois n'a-t-il pas juré que rien ne nous séparerait,

pas même la mort?.... Et tu m'abandonnes!....

ÉMILE.

Non, je reviendrai bientôt.... : dans un an, dans six mois peut-être.

LA COMTESSE.

Avec quelle froideur il parle de six mois! lui qui ne pouvait passer deux jours sans me voir... Mais tu ris de ma douleur; tu es impatient de me quitter... (*Elle s'élance vers la porte, la ferme, et jette la clef par la fenêtre.*) Sors, maintenant.

ÉMILE.

Eugénie, que faites-vous?

LA COMTESSE.

Crois-tu que je ne sache que pleurer? Je sais le moyen de te retenir.... Je t'ai dénoncé à M. Anglès, et au Hâvre tu trouveras les agens de la police : tu ne t'embarqueras point.

ÉMILE.

Comment, vous avez osé inventer...?

LA COMTESSE.

Tout, pour t'empêcher de partir.

ÉMILE.

Mes chevaux sont prêts; peut-être ai-je encore le temps... (*Il appelle.*) Holà! quelqu'un!

LA COMTESSE.

A merveille! Appelez; assemblez toute la

maison...; affichez votre victime...: que vous importe, à vous !....

ÉMILE, *à part.*

Mon Dieu! que faire? que devenir?

UN DOMESTIQUE, *entrant par une autre porte.*

Le postillon n'attend plus que monsieur. Monsieur le colonel Lambert est déjà dans la voiture.

(Il sort.)

ÉMILE, *à part.*

Je suis sauvé.

LA COMTESSE.

Émile, encore un mot. Je ne t'ai pas dénoncé... Mais, puisqu'il le faut, apprends un secret que je t'avais caché, que je voudrais me cacher à moi-même... Maintenant, tout est fini. Pars, pars, te dis-je; tue-moi, tue notre enfant...

ÉMILE.

Dieu! malheureuse femme!

LA COMTESSE.

Oui, bien malheureuse! Pars à présent, si tu le veux; abandonne-moi à la colère de mon mari, de ma famille, à la honte.

ÉMILE.

Ah! que ne m'avez-vous dit plus tôt! Hier encore il était temps...

LA COMTESSE.

Il y aura demain deux ans que nous nous vîmes pour la première fois : demain je devais te dire tout... Mais demain tu seras loin d'ici. Je resterai seule avec le déshonneur.

(*Elle s'assied, et, cachant sa figure dans ses mains, paraît prête à s'évanouir.*)

ÉMILE.

L'abandonner dans cet état! je ne pourrai jamais !

LA COMTESSE.

Tu hésites ! (*Elle lui prend la main.*) Ta main tremble!... Ah! dis-moi que tu restes.

ÉMILE.

Oui, je... Cependant, cet aveu si tardif... ! Si c'était... (*Il retire sa main.*)

LA COMTESSE, *le retenant violemment.*

Émile, Émile, tu ne me quitteras pas!

ÉMILE.

Eugénie!... je ne puis.... il est trop tard!.... Adieu !... adieu!...

(*Il s'arrache de ses bras.*)

LA COMTESSE.

C'en est fait. (*Elle tombe évanouie.*)

ÉMILE.

Elle se trouve mal... Ah! Ducroisy! Ducroisy!

DUCROISY, *rentrant.*

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? Diable ! c'est sérieux. Pauvre femme !

ÉMILE.

Mon ami, je t'en supplie, prends soin d'elle : je te la confie.

(*Il sort en courant.*)

DUCROISY, *le reconduisant.*

Adieu, mon cher ami : sois tranquille, je la consolerai... Délaçons-la. (*Il se retourne, et, la voyant debout.*) Ah !

LA COMTESSE, *froidement.*

Il me fuit, mais je me vengerai. M. Ducroisy, donnez-moi le bras. (*Ils sortent.*)

Acte Deuxième.

(1825.)

SCÈNE I.

Un bureau du ministère des cultes.

ÉMILE, LAURENT.

ÉMILE, *entrant.*

M. Ducroisy est-il à son bureau?

LAURENT.

Pas encore. Eh! c'est M. Émile. J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. Il y a quelque temps que nous ne vous avons vu : vous avez été à la campagne?

ÉMILE.

Oui, aux États-Unis, pendant près de quatre ans.

LAURENT.

Quatre ans! Comme le temps passe...! Ah ça! monsieur, est-ce vrai ce qu'on dit, qu'ils n'ont dans ce pays-là, ni ministère des cultes, ni religion de l'état?

ÉMILE.

Sans doute.

LAURENT.

Ah ! mon Dieu ! que c'est drôle ! Et ils vivent malgré ça... ?

ÉMILE.

Très-heureux... Mais Ducroisy vient-il ? J'ai tant envie de l'embrasser.

LAURENT.

Ah ! monsieur ne vient pas sitôt que ça.

ÉMILE.

Toujours le même. Au fait, on ne peut pas être à dix heures à son bureau quand on passe la nuit au bal.

LAURENT.

Chut ! monsieur : on voit bien que vous arrivez de l'autre monde. Les bals ! c'était bon il y a quatre ans. (*Avec mystère.*) Nous avons renoncé aux plaisirs mondains, comme dit M. Ducroisy. Nous allons aux sermons, aux exercices pieux... Mais au bal ! oh ! nous avons trop de religion.

ÉMILE, *riant.*

Trop de religion ! vous plaisantez.

LAURENT.

Je plaisante ! Oui, il y a de quoi rire, allez. Autrefois, les dimanches, je menais mon épouse

à l'Ambigu ou chez madame Saqui. Maintenant, il faut que je la mène aux vêpres : c'est l'ordre.

ÉMILE.

Vous, à la bonne heure ; mais Ducroisy? Je le connais, et je suis bien sûr... On vient, je crois : c'est lui. (*Laurent sort.*)

ÉMILE, DUCROISY.

ÉMILE.

Ah! mon cher Ducroisy, quel plaisir de te revoir!

DUCROISY, *embarrassé.*

C'est toi, mon cher Émile! Crois que, de mon côté, je suis bien sensible...

ÉMILE.

Bon Dieu! comme tu es changé! Ah! je devine, libertin...

DUCROISY.

De grâce, mon ami, cesse de me rappeler des égaremens dont je rougis aujourd'hui.

ÉMILE.

Quel langage! quel ton! Il pleut donc des miracles maintenant en France!

DUCROISY.

Que veux-tu dire?

ÉMILE.

Que tout est bouleversé ; je ne m'y reconnais plus. Gustave s'est fait jésuite ; Adolphe a quitté *la Quotidienne* pour *le Constitutionnel ;* mon oncle, qui me traitait d'ultra, m'appelle jacobin ; le colonel Lambert est, dit-on, devenu royaliste ; et, ce qui est plus fort, te voilà dévot.

DUCROISY.

Ne te sers donc pas de ce mot ; on en a trop abusé. Dis pieux : oui, je suis pieux, et je ne le cacherai pas par respect humain.

ÉMILE.

Ainsi, plus de bals, de spectacles ?

DUCROISY.

Ah ! mon ami, les plaisirs du monde laissent un vide dans l'âme...

ÉMILE.

Oui, c'est vrai. Et vas-tu à confesse aussi ? Ah ! la première fois que cela t'arrivera, fais-moi prévenir, je t'en prie, que je te voie là, à genoux, au confessionnal.

DUCROISY.

Quelles mauvaises plaisanteries !... Au reste, j'en suis bien dédommagé par les jouissances pures qu'on trouve dans l'exercice de ses devoirs. Saint Augustin a dit...

ÉMILE.

Ah! c'est donc saint Augustin qui remplace Diderot?

DUCROISY.

Mais comment me comprendrais-tu, après quatre ans de séjour dans une république d'hérétiques?

ÉMILE.

D'hérétiques! Allons, je vois que tu es réellement converti. Mais, dis-moi, y a-t-il longtemps...?

DUCROISY.

Trop peu de temps, six mois environ. J'entrais par hasard à Saint-Roch : l'abbé Fayet était en chaire. Ah! que ne l'as-tu entendu! Quel feu! quelle onction! Chacune de ses paroles me faisait tressaillir. Toute la cour y était; le maréchal *** pleurait comme un enfant, et M. *** s'est trouvé mal. (*Il appelle.*) Laurent!

LAURENT, *entrant.*

Monsieur.

DUCROISY.

A quelle paroisse y a-t-il sermon aujourd'hui?

LAURENT.

Nous avons l'abbé Bonavis à Saint-Sulpice,

l'abbé Jéfat à Saint-Roch, et l'abbé Cottard à Saint-Thomas-d'Aquin.

DUCROISY.

J'irai à Saint-Thomas-d'Aquin : le vertueux Bonavis a peut-être plus d'éloquence, l'austère Jéfat une logique plus serrée ; mais le vénérable Cottard est plus nourri des saintes écritures.

ÉMILE.

Et puis, il y aura plus de monde. Mais puisque la dévotion, pardon, la piété est si fort en honneur, Ernest, ton ancien chef, est pour le moins secrétaire général ?

DUCROISY.

Ernest? y penses-tu? On a été forcé de le destituer.

ÉMILE.

Ernest destitué ! Et pourquoi ?

DUCROISY.

Pas de principes. Cependant il m'en a coûté pour prendre sa place ; mais elle était vacante.

ÉMILE.

Lui, que vous appeliez le dévot !

DUCROISY.

Un homme très-dangereux, je t'assure. On le soupçonne d'être janséniste.

ÉMILE, *étonné.*

Ah! il y a donc maintenant des jansénistes...?

DUCROISY.

Malheureusement.

ÉMILE.

Eh bien! c'est peut-être contre quelque janséniste que je viens sollicite ta protection, car j'ai un service à te demander.

DUCROISY.

De tout mon cœur.

ÉMILE.

Tu connais ma sœur Louise; tu sais combien elle a toujours été dévote.

DUCROISY.

On dit qu'elle a le bonheur...

ÉMILE.

De vouloir se faire religieuse, et donner tous ses biens au couvent. Heim! qu'en dis-tu?

DUCROISY.

Si elle a une vocation véritable...

ÉMILE.

Bah! exaltation de jeune fille. Quand il n'en sera plus temps, elle se repentira. Si tu savais d'ailleurs quels moyens on a employés...

DUCROISY.

Voilà bien le langage du monde! Mais enfin, que veux-tu que j'y fasse?

ÉMILE.

Le voici : Un couvent ne peut accepter de dotations sans l'autorisation du gouvernement. C'est précisément toi que cela regarde, et si ton rapport est contraire...

DUCROISY.

Ah! mon cher, que me proposes-tu? Moi, dérober à Dieu...

ÉMILE.

C'est au contraire un vol qu'il s'agit d'empêcher. On a séduit ma sœur, te dis-je. Tiens, vois plutôt ces lettres qu'elle adresse à notre mère. Une nuit, c'est une vision derrière les carreaux de sa fenêtre; une autre fois, c'est une voix qui lui crie de renoncer au monde... Ah! la supérieure sait son métier.

DUCROISY.

Je ne puis croire tout cela, et je me ferais scrupule...

ÉMILE.

De sauver ma sœur...?

DUCROISY.

Dis donc sa fortune : car pour sa personne, le roi n'y peut rien.

ÉMILE.

Oui ; mais quand on n'aura plus l'espoir d'avoir quarante mille livres de rente, les miracles cesseront. Mon cher Ducroisy, c'est un ami de dix ans qui te parle... Ma famille est menacée d'un coup que tu peux détourner... Je t'en prie.

DUCROISY.

C'est une affaire bien délicate.

ÉMILE.

Oublie notre amitié, si tu veux... Mais ce que je demande est juste, et la religion elle-même...

DUCROISY.

Oh bien ! je te promets... Je te donne ma parole. Je serai enchanté de te rendre service... Mon bon Émile.

(Il lui serre la main affectueusement.)

ÉMILE.

Me voilà tranquille. Arrangez vite cette affaire.. Moi, je vais trouver Lambert : ma sœur l'aimait, et, s'il est devenu raisonnable, comme on le dit, ma foi, je les marie. Adieu. Je compte sur toi.

DUCROISY, *après l'avoir reconduit avec de grands témoignages d'affection.*

Déjà onze heures ! Le sermon sera commencé ; je ne pourrai pas me placer auprès de la chaire. Laurent, si l'on vient me demander, n'oubliez pas de dire que je suis au sermon. (*Il prend un livre de messe.*) A propos, quand M. Émile reviendra, vous ne le recevrez pas.

LAURENT.

M. Émile de Blainval ?

DUCROISY.

Oui, de Blainval. (*Il sort.*)

LAURENT.

M. Émile ! un ami de dix ans ! C'est pourtant le quatrième avec qui nous nous brouillons depuis que nous avons de la religion.

SCÈNE II.

La cour d'une caserne.

---

*Plusieurs groupes d'*OFFICIERS ; *des* SOLDATS *à la porte.*

1er OFFICIER.

Le colonel Lambert n'arrivera donc pas ! Nous montons une terrible faction.

2e OFFICIER.

Que le diable l'emporte ! nous faire faire antichambre dans la cour pendant deux heures.

3e OFFICIER.

Ah ! c'est un genre.

4e OFFICIER, *arrivant*.

Bonjour, aimables chevaliers français.

1er OFFICIER.

Te voilà, toi ! Tu ne te presses pas.

4e OFFICIER.

Moi, jamais. Eh bien ! qu'y a-t-il donc de nouveau ? Que veut nous dire le fameux baron de Lambert ?

3e OFFICIER.

Des bêtises comme à l'ordinaire.

1er OFFICIER.

Va-t-il nous faire geler encore long-temps ? C'est ennuyeux ; j'attends des dames à déjeuner.

3e OFFICIER.

Dans le fond, nous ne sommes pas ses domestiques ; et, s'il voulait nous parler, il pouvait bien venir à la parade.

4e OFFICIER.

Eh ! il est à la messe.

2e OFFICIER.

Le tartufe pourrait y aller plus tôt.

4e OFFICIER.

Tu es bon, toi. Il ne va pas à la messe pour s'amuser. Il va à l'église quand il y a du monde, pour être vu.

2e OFFICIER.

Tenez, on ne gagne rien à changer de colonel : on se moquait de notre vieux Vendéen, parce qu'il n'était pas fort sur les manœuvres; mais du moins c'était un brave homme, très-poli avec ses officiers, pas dévot; toujours des actrices chez lui, du punch. Ah! c'était un bon colonel; tandis que celui-ci...

1er OFFICIER.

Celui-ci, il faut être juste, est un bon militaire, un sabreur.

2e OFFICIER.

Sabreur tant que vous voudrez; il n'en est pas moins malhonnête et brutal; et, s'il voulait mettre ses épaulettes dans sa poche, je lui passerais mon épée dans le ventre.

1er OFFICIER.

Voilà le colonel; la garde prend les armes.

4e OFFICIER.

Tiens! il a un nouveau cabriolet.

3e OFFICIER.

C'est encore volé sur la masse de linge et chaussure.

(*Entre Lambert. Tous les officiers vont au-devant de lui, le chapeau à la main, et font cercle.*)

LES MÊMES, LAMBERT.

LAMBERT, *d'un ton brusque.*

Bonjour, messieurs. Je vous ai rassemblés pour vous dire que je suis fort mécontent de vous. Toujours dans les cafés, vous occupant de journaux, de politique! Cela ne vous regarde pas. Il y a aussi dans mon régiment des officiers qui vivent avec des femmes...

UN VIEUX CAPITAINE, *timidement.*

Mais, colonel, ceux qui sont mariés...

LAMBERT.

Capitaine, rendez-vous aux arrêts : je n'aime pas qu'on m'interrompe. (*Le capitaine sort.*) Messieurs, votre conduite est fort indécente, à l'église principalement. Quand l'aumônier a prêché dimanche, j'ai vu rire certains officiers, de prétendus esprits forts, des faiseurs de chan-

sons; je les connais. Ce mauvais exemple démoralise la troupe. Les autres régimens ont trente, quarante, cinquante conversions : nous n'en avons que six. Pourquoi, je vous le demande?

UN OFFICIER.

Parce que, dans les autres régimens, les gratifications...

LAMBERT, *l'interrompant.*

Monsieur, rendez-vous aux arrêts... pour huit jours.

L'OFFICIER.

Moi?

LAMBERT.

Pour quinze jours.

L'OFFICIER.

Mon colonel, vous demandiez...

LAMBERT.

Pour un mois aux arrêts forcés. M. l'adjudant-major, vous mettrez un factionnaire à sa porte. Il aura le temps de faire des chansons.

(*L'officier sort avec l'adjudant-major. Émile entre, et, voyant Lambert au milieu de ses officiers, reste dans le fond.*)

LAMBERT, *d'un ton cafard.*

Messieurs, nous avons demain une cérémonie

fort touchante. Six braves, dont un décoré, donnent un saint exemple dans l'église de la paroisse, à midi. (*Élevant la voix.*) J'entends que tous mes officiers y viennent spontanément, et en grande tenue, et qu'ils s'y comportent d'une manière édifiante, ventrebleu ! L'impiété ne convient qu'au libéralisme. Bayard était pieux, très-pieux. Dieu et le roi, voilà notre devise. Les impies, les libéraux, je les signalerai au ministre : rayés des contrôles, sans solde ! Rompez le cercle.

(*Les officiers saluent et se retirent. Lambert, apercevant Émile, va au-devant de lui.*)

LAMBERT, ÉMILE.

LAMBERT.

Ah! mon cher Émile, te voilà! Que je suis content de te voir !

(*Ils s'embrassent.*)

ÉMILE.

Mon ami, je te fais mon compliment.

LAMBERT.

Oui, je suis employé.

ÉMILE.

Et converti, ce qui semblait plus difficile.

LAMBERT.

Ah! vois-tu, la politique finit par ennuyer. L'empereur étant mort, il n'y avait plus rien à faire... Ma foi! je me suis rallié.

ÉMILE.

Comment dis-tu?

LAMBERT.

Rallié : j'ai fait la guerre d'Espagne.

ÉMILE.

Toi? tu t'es battu contre les Cortès...?

LAMBERT.

Non, mais je croyais qu'on se battrait; et moi, lorsque j'entends la trompette, je ne réfléchis plus. D'ailleurs on m'a forcé de partir.

ÉMILE.

Forcé?

LAMBERT.

Oui : mon oncle l'évêque a beaucoup de crédit à la grande-aumônerie, et, un beau matin, j'ai reçu ma nomination avec ma feuille de route. La campagne s'ouvrait : impossible de refuser. J'ai fait comme les autres.

ÉMILE.

Belle campagne, du reste! Grâce à vous, voilà l'Espagne bien pacifiée.

LAMBERT.

Frondeur! Eh bien! si l'Espagne est en feu, tant pis pour elle! En France, tout vá bien.

ÉMILE.

D'accord; mais pourquoi donc conspirais-tu?

LAMBERT.

Parce qu'on nous opprimait. A présent, nous sommes libres : je n'ai plus rien à dire.

ÉMILE.

Ainsi, te voilà oontent?

LAMBERT.

Tout le monde est très-content, tu verras.

ÉMILE.

Cela doit être, tu as un régiment.

LAMBERT.

Allons, allons, tu es toujours le même.

ÉMILE.

On ne te fera pas un pareil reproche : car ton discours à tes officiers...

LAMBERT.

Ah! tu as entendu?...

ÉMILE.

Et admiré.

LAMBERT.

Mon ami, il faut mener les hommes avec une verge de fer.

ÉMILE.

Et les soldats avec des messes?

LAMBERT.

Je crois la religion nécessaire pour le peuple.

ÉMILE.

Ce n'était pas ton avis autrefois.

LAMBERT.

Pardon! toujours. Du temps de Buonaparte, n'y avait-il pas des prêtres?

ÉMILE.

Oui, même au Champ-de-Mai.

LAMBERT.

Tu vois donc bien, on ne peut pas s'en passer.

ÉMILE.

Je vois que ta piété me contrarie beaucoup. J'avais justement besoin de toi pour une affaire contre des prêtres : car, pendant mon absence, ma sœur s'est aussi ralliée... aux jésuites; elle est dans un couvent.

LAMBERT.

Je le sais : mon oncle est son confesseur. Mais que veux-tu? c'est ta faute. Ta sœur était folle de moi : tu t'es opposé à notre mariage, et alors

elle s'est jetée dans la dévotion ; car, comme on l'a fort bien dit, dans les âmes tendres, la dévotion est encore de l'amour.

ÉMILE.

Et voilà pourquoi tu es devenu dévot aussi. Eh bien ! puisque vous êtes tous les deux également pieux et tendres, je vous unis : arrache ma sœur de son couvent, elle est à toi.

LAMBERT.

Parole d'honneur ? Eh bien ! je vais mettre tout le couvent en déroute, ou le diable m'emporte ! Tu vas voir manœuvrer le baron de Lambert. Dressons nos batteries.

ÉMILE.

Voyons, quels moyens ?

LAMBERT.

D'abord de la prudence. Je ne veux pas me faire destituer.

ÉMILE.

Que t'importent tes appointemens ? En épousant ma sœur tu seras assez riche.

LAMBERT.

L'argent n'est rien ; mais je tiens à mon régiment, parce que mes officiers me chérissent.... Il faut employer ruse contre ruse... Si nous pouvions, comme dans les Visitandines...

ÉMILE.

Intrigues de comédie, bonnes pour les coulisses... Ne vaudrait-il pas mieux aller trouver ton oncle ?

LAMBERT.

Oh ! mon oncle ! un dévot à trente-six carats ! Mauvais moyen.

ÉMILE.

J'ai déjà parlé à Ducroisy ; il m'a donné sa parole.

LAMBERT.

N'y compte pas trop : je soupçonne Ducroisy d'être un peu tartufe. Il faut parler à ta sœur. Qu'elle me voie ; que je lui dise deux mots : c'est assez... Nous irons au couvent. Viens déjeuner avec moi, nous causerons de cela.

(*Ils sortent. Le poste se met sous les armes. Lorsque le colonel est passé, les soldats rompent leurs rangs, et deux soldats viennent sur le devant de la scène.*)

DEUX SOLDATS.

1er SOLDAT.

Quel est donc ce bourgeois bras dessus bras dessous avec notre monstre de colonel ?

2e SOLDAT.

A son habit noir, ça m'a l'air de quelque jésuite qui vient pour l'affaire de demain. Il paraît qu'il y aura des chantres, le général, la musique, tout le tremblement.

1er SOLDAT.

A propos, on dit que tu en es, toi?

2e SOLDAT.

Ma foi! oui : ils m'en ont défié dans mon escouade. Moi je leur z'ai dit : Je suis bon là. C'est toujours une pistole : je mets le doigt dessus.

1er SOLDAT.

Oui, mais on a l'air cafard.

2e SOLDAT.

Du tout, je ne suis pas cafard, et j'ai déjà été abjuré dans trois régimens, pour trente francs. Moi d'abord je suis juif de naissance; et notre nation a toujours fait du commerce.

1er SOLDAT.

Ce n'est pas l'embarras, une pièce de trente francs n'est pas méprisable.

2e SOLDAT.

Et puis on passe pour sage, on a la permission de l'appel du soir, et on va aux *Trois-Moulins* avec sa particulière.

1er SOLDAT.

Je n'y suis pas été encore, aux *Trois-Moulins.*

2e SOLDAT.

C'est bien mieux composé qu'au *Soldat-Laboureur :* toutes cuisinières.

1er SOLDAT.

Si je pouvais faire par là quelque bonne connaissance ?

2e SOLDAT.

Viens-y demain, je te régale. Nous y mangerons les dix francs de la chose, et nous ferons danser Joséphine. En avant les pas d'été.

(*Il bat un entrechat.*)

1er SOLDAT.

Dis donc ! il me vient une idée. J'ai envie de m'abjurer aussi, moi.

2e SOLDAT.

De quelle religion es-tu ?

1er SOLDAT.

Je ne sais pas ; mais mon parrain, qui est marchand de vin, a été dans les mamelouks de l'ex-garde : je puis me dire musulman, sans mentir.

2e SOLDAT.

Si ton parrain est musulman, tu es musulman. Abjure-toi, ça nous fera vingt francs.

1er SOLDAL.

Alors nous découcherons.

2e SOLDAT.

Oui, les cent coups, quoi! Tant pis pour la salle de police. Quand j'ai de l'argent, le colonel n'est pas mon chef. (*On entend le tambour.*) Ah! v'là qu'on bat la soupe. Allons! au restaurant des pommes de terre.

Acte Troisième.

SCÈNE I.

Le couvent de Sainte-Vénérande. — Appartement de la supérieure; il est orné avec beaucoup d'élégance. Dans le fond on voit une descente de croix et une sainte Thérèse. La comtesse, en costume d'abbesse, est assise devant une petite table sur laquelle sont des livres et un crucifix doré; à côté d'elle une petite chienne sur un oreiller.

LA COMTESSE; *ensuite* L'ÉVÊQUE D'HIPPONE.

UNE SOEUR TOURIÈRE, *annonçant.*

Voici monseigneur l'évêque d'Hippone.

(*L'évêque entre et donne sa bénédiction à la sœur, qui baise le bas de sa soutane, et sort.*)

LA COMTESSE.

Quoi! monseigneur! par ce mauvais temps! Et le froid vous est si contraire! Ah! vous n'êtes pas prudent.

L'ÉVÊQUE.

J'ai besoin d'exercice, ma chère sœur; d'ailleurs, cet hiver je me porte à merveille, et, sans cette maudite surdité, je me croirais revenu à vingt ans.

LA COMTESSE.

Approchez-vous du feu; mettez vos pieds sur ce tabouret; là... Vous toussez? Si vous preniez un peu de cette pâte pectorale à la fleur d'orange?

(*Elle met sur la table une assiette chargée de biscuits et de macarons.*)

L'ÉVÊQUE, *caressant la petite chienne.*

Et la jolie petite chienne, elle ne me dit rien aujourd'hui.

LA COMTESSE, *lui parlant très-haut à l'oreille.*

Elle est très-souffrante! Elle a pris chaud et froid en courant dans le jardin.

L'ÉVÊQUE, *mettant la chienne sur ses genoux.*

Pauvre petite!

LA COMTESSE.

Je suis sortie hier, et l'on n'en a pas eu soin. Il fallait que je visse les femmes de quelques pairs de France.

L'ÉVÊQUE, *donnant un morceau de biscuit à la chienne.*

Tiens, mignonne. Comment l'appelez-vous donc?

LA COMTESSE.

Ourika, monseigneur. On vote bientôt sur la loi du sacrilége, et je voulais savoir...

L'ÉVÊQUE.

Eh bien! passera-t-elle sans amendement? Aurons-nous le poing?

LA COMTESSE.

Je ne sais : ces messieurs ont des scrupules... Ourika, laissez donc monseigneur.

L'ÉVÊQUE.

Si vous êtes si gourmande, mademoiselle, on vous enverra aux sermons de l'abbé Cottard.

LA COMTESSE, *minaudant.*

Ah! monseigneur! la pénitence serait trop forte.

L'ÉVÊQUE.

Heim?

LA COMTESSE, *plus haut.*

La pénitence serait trop forte.

L'ÉVÊQUE.

Ce pauvre Cottard! je ne vous l'ai pas dit, il a échoué complétement à Saint-Thomas-d'Aquin.

LA COMTESSE.

Je l'avais prévu : qu'il prêche à Saint-Paul, pour les ouvriers du faubourg Saint-Antoine,

fort bien ; mais pour Saint-Thomas-d'Aquin, il a trop mauvais ton.

L'ÉVÊQUE.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ce malheureux Cottard prétend effacer mon sermon célèbre. Ah! ah! (*Il rit.*)

LA COMTESSE.

Quel orgueil! cela fait pitié. Je ne sais vraiment pas comment on a admis cet homme dans la congrégation. A propos, on dit que vous avez reçu beaucoup de nouveaux membres?

L'ÉVÊQUE, *dédaigneusement.*

Oui, des députés; il nous viennent par centaines. C'est utile, après tout. Ah! par exemple, nous avons de plus trois fils de pairs de France, et un colonel de la garde, que mon neveu a enrôlé.

LA COMTESSE.

Et ce pauvre M. Ducroisy? On lui promet depuis si long-temps.

L'ÉVÊQUE.

Refusé. Il est pieux, très-pieux; mais ni naissance, ni fortune; sujet médiocre : qu'en aurait-on fait?

LA COMTESSE.

Il nous est bien dévoué! Grâce à lui, la dona-

ion de mademoiselle de Blinval est autorisée; il me l'a écrit ce matin.

L'ÉVÊQUE.

Bon ! tant mieux ! A quand la cérémonie?

LA COMTESSE.

Demain. J'ai déjà envoyé les billets d'invitation. Aurez-vous la bonté, monseigneur, de nous donner votre sermon célèbre?

L'ÉVÊQUE.

Oh! non. Je l'ai déjà prêché deux fois cet hiver.

LA COMTESSE.

Je vous en supplie, monseigneur. Cette cérémonie ne peut avoir trop d'éclat ; d'ailleurs, je crois que vous l'avez prêché trois fois en 1820.

L'ÉVÊQUE.

Que deux, comme l'année dernière. C'est une loi dont je ne me départs jamais.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le faubourg Saint-Germain... Une musique délicieuse, douze harpes, et les premiers chanteurs de l'Opéra.

L'ÉVÊQUE.

Allons, je ne puis rien vous refuser. Mais cependant... un sermon sur la révolution à propos d'une prise de voile... Oui, oui, cela se

peut... « La révolution a détruit les couvens, la restauration doit les rétablir. » Voilà mon texte, et mon grand tableau des fureurs de l'anarchie se place tout naturellement dans ce cadre.

LA COMTESSE.

Cela sera charmant.

UNE TOURIÈRE, *annonçant.*

M. Émile de Blinval demande à parler à madame la supérieure.

LA COMTESSE, *très-émue.*

Qu'entends-je! M. Émile de Blinval? Je n'y suis pas.

L'ÉVÊQUE.

Qui donc? qui donc?

LA COMTESSE.

Le frère de sœur Louise.

L'ÉVÊQUE.

Ah! bien! qu'il vienne. Faites entrer.
(Entre Émile.)

ÉMILE, LA COMTESSE, L'ÉVÊQUE.

ÉMILE.

Ciel! madame de Brécourt!

LA COMTESSE, *avec une grande politesse.*

Bonjour, monsieur. Vous avez fait un bon voyage?

ÉMILE.

Très-bon, madame, je vous remercie... (*Regardant l'évêque.*) Madame, j'aurais désiré vous parler d'une affaire de famille, qui...

LA COMTESSE.

Vous pouvez parler devant monseigneur l'évêque d'Hippone : c'est le directeur de la maison; nous n'avons point de secrets pour lui.

L'ÉVÊQUE.

Ah! M. de Blinval, remerciez madame la supérieure : c'est elle qui, par son exemple et ses pieuses exhortations, a décidé mademoiselle votre sœur à prononcer enfin ses vœux.

ÉMILE.

Quoi! madame, c'est vous?... En effet, je vous dois beaucoup de reconnaissance.

LA COMTESSE.

Je n'ai fait que mon devoir; mais, sans doute, cette reconnaissance n'est pas le seul motif qui vous amène?

ÉMILE.

Franchement, madame, non. Je compte vous remercier plus tard.

L'ÉVÊQUE.

Pardon, monsieur, vous êtes dans l'erreur : ce n'est pas l'abbé Cottard, c'est moi qui prêcherai.

ÉMILE, *à la comtesse.*

Aujourd'hui je viens vous demander la permission de voir ma sœur, de lui parler. J'espère que vous ne me refuserez pas.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, si cela dépendait de moi... C'est un désir si naturel! Mais la règle de notre maison s'y oppose.

L'ÉVÊQUE.

Oui, malheureusement. Vous ne pouvez voir mademoiselle votre sœur que demain, avant la cérémonie.

ÉMILE, *à la comtesse.*

Quoi! c'est demain?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

ÉMILE.

Ce n'est pas perdre de tems.

LA COMTESSE.

Venez demain, monsieur, vous la verrez. Avant de prendre le voile, il est d'usage de faire ses adieux à sa famille.

ÉMILE.

Ah! oui, devant tout le couvent, au moment même de la cérémonie, quand toute explication, toute réflexion sera impossible. Ah! madame, dans cette maison, sous cet habit, la croix sur la poitrine, devriez-vous vous souvenir du passé? Eh quoi! de la vengeance? Et ne craignez-vous pas que je me venge aussi.

L'ÉVÊQUE.

Heim! je n'entends pas...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire... Que parlez-vous de passé, de vengeance? Ici, le monde et les passions sont-ils quelque chose?

ÉMILE, *bas à la comtesse.*

Je vous ai comprise, madame; vous devez me comprendre: ainsi point de vains détours. Il faut que je sache si ma sœur a réellement la vocation qu'on lui suppose. Je ne sors pas d'ici que je ne lui aie parlé.

LA COMTESSE.

Impossible, monsieur.

ÉMILE.

Ah! c'en est trop! Mais il y a des tribunaux en France.

L'ÉVÊQUE.

Vous avez bien raison : ces tribunaux, cette cour royale, quelle indignité! Il faut espérer qu'on y mettra bon ordre... Mais j'ai à expliquer le catéchisme à nos jeunes sœurs... Excusez-moi.

(*Il sort.*)

ÉMILE, LA COMTESSE.

ÉMILE.

Vous jouez parfaitement la comédie, madame, je le sais depuis long-temps; mais vous ne me ferez pas prendre le change avec des phrases de prédicateur...Vous vous déclarez ma plus cruelle ennemie : eh bien! nous verrons.

LA COMTESSE.

Émile, mon cher Émile, que vous me faites de mal!

ÉMILE.

Non, madame, je ne ménage plus rien; et dussé-je encore tuer notre enfant...

LA COMTESSE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! que vous êtes fou. Regardez-moi,

Émile : ai-je l'air d'une méchante femme ? Moi, votre ennemie ! Et que m'avez-vous donc fait ? une infidélité. N'est-ce pas ainsi qu'agissent tous les hommes, et me croyez-vous assez peu du monde pour vous en faire un crime ? Si je ne suis plus votre maitresse, je serai toujours votre meilleure amie.

ÉMILE.

Les preuves que vous m'en donnez...

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, Émile : vous êtes d'un âge à prendre votre rang dans le monde ; vous avez de l'esprit, un beau nom, de la fortune ; mais il faut encore des opinions.

ÉMILE.

J'ai les miennes.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas avoir les siennes, mais celles qui conviennent. Avec une sœur religieuse vous pouvez prétendre à tout : c'est une garantie donnée à la Société.

ÉMILE.

Qu'a de commun la Société avec une religieuse ?

LA COMTESSE.

Vous n'avez donc vu personne depuis votre re-

tour? Qui croyez-vous qui gouverne maintenant? les ministres? Non, mon ami : c'est la Société, ou, si vous aimez mieux, la congrégation et ses amis, qui, tout naturellement, ne donnent des places qu'aux amis de la congrégation.

ÉMILE.

Alors, je n'en veux pas : car s'il faut passer par Mont-Rouge...

LA COMTESSE.

Enfant, le nom de Mont-Rouge lui fait peur comme autrefois celui de Croquemitaine. Qu'est-ce donc que ce Mont-Rouge? Un antre habité par des diables? Non : c'est le rendez-vous de la meilleure compagnie. Venez-y : vous y trouverez tous vos amis, Gustave, le colonel Lambert...

ÉMILE.

Non, madame : je ne mentirai jamais à ma conscience.

LA COMTESSE.

La conscience vous défend-elle de vous conduire comme votre rang l'exige? Et puisque tous les gens comme il faut...

ÉMILE.

Ceux que vous appelez gens comme il faut...

LA COMTESSE.

Allons, ne faites pas le républicain : vous n'êtes plus aux États-Unis. Que vous demande-t-on, après tout ? D'aller à la messe ? Eh bien, vous y alliez autrefois pour voir les femmes ; vous y irez maintenant pour avoir une place.

ÉMILE.

Je n'ai jamais été tartufe ; je ne le serai jamais.

LA COMTESSE.

En vérité, Émile, je ne vous reconnais plus : autrefois vous aviez bon ton, de l'esprit, vous étiez un jeune homme à la mode ; maintenant vous voilà comme le paysan du Danube. Oh ! les voyages vous ont bien formé.

ÉMILE.

Du moins, ils ne m'ont pas rendu jésuite.

LA COMTESSE.

Allons, allons, dans quelques jours vous serez plus raisonnable. Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas ? La congrégation a plusieurs héritières à marier ; et si vous suivez mes conseils, vous cesserez bientôt d'en vouloir à votre plus cruelle ennemie.

(Elle va pour sortir.)

ÉMILE.

Vous êtes mille fois trop bonne, madame; mais, je vous le répète, il faut que je voie ma sœur.

LA COMTESSE.

Sa résolution est irrévocable. Je pourrais l'en détourner, que je ne le ferais pas : j'ai trop d'amitié pour vous. (*L'évêque entre.*) Mais voici monseigneur : il vous fera sentir qu'il est des obstacles qu'on doit respecter.

(*Elle sort par une porte latérale.*)

ÉMILE, L'ÉVÊQUE; *ensuite* LAMBERT.

ÉMILE.

Quelle femme!

L'ÉVÊQUE.

Heim! qu'avez-vous donc?

LAMBERT, *dans la coulisse.*

J'entrerai, vous dis-je. Je suis le parent de mademoiselle de Blinval, le neveu de madame la supérieure. On m'a donné rendez-vous. (*Il entre... A Émile, sans voir l'évêque.*) Ah! mon ami, Ducroisy t'a trompé; l'ordonnance est signée.

L'ÉVÊQUE.

Eh ! c'est vous, mon neveu ?

LAMBERT, *à part.*

Mon oncle ! Allons, le diable nous poursuit !

ÉMILE.

Plus d'espoir ! la cérémonie a lieu demain.

L'ÉVÊQUE, *à Lambert.*

Que venez-vous donc faire ici ?

LAMBERT.

Oui, oui, mon oncle. (*A Émile.*) Il est sourd comme une bûche. Au moins nous verrons ta sœur ?

ÉMILE.

Impossible... : la supérieure s'y oppose.

LAMBERT.

Alors, risquons tout. Laisse-moi faire... (*A son oncle.*) Ah ! mon cher oncle, votre neveu est bien malheureux !

L'ÉVÊQUE.

Quel air triste ! Vous aurait-on fait mauvaise mine au château ?

LAMBERT.

Hélas ! quand on pleure sa femme...

L'ÉVÊQUE.

Heim ! Votre femme.... ?

LAMBERT.

Oui, mademoiselle Louise de Blinval. Émile consentait à notre mariage; j'allais être heureux. Ah! mon oncle, si vous vouliez dire un mot, un seul mot...

L'ÉVÊQUE.

Qui? moi! Osez-vous bien me faire une pareille demande?.. Manquer à mes devoirs!

ÉMILE.

Vos devoirs, monsieur.

LAMBERT, *à Émile.*

Ne l'appelle donc pas monsieur. Appelle-le monseigneur, ou tu vas tout gâter. Laisse-moi parler. (*A son oncle.*) Ce ne sont pas les quarante mille livres de rente que je regrette.... Dieu m'en est témoin!... Pourtant quel bonheur de relever notre famille!

L'ÉVÊQUE.

Ne m'en parlez pas, vous dis-je.

LAMBERT.

Une fois marié, je rachetais le château de Bisy, que vous regrettez toujours.

L'ÉVÊQUE.

Il est donc à vendre?

LAMBERT.

La bande noire va démolir cette vieille de-

meure de nos pères, où vous avez été élevé.... Quelle humiliation!

L'ÉVÊQUE.

Hélas! oui...

LAMBERT.

Je faisais rebâtir la chapelle; et là, réunis tous les quatre...

L'ÉVÊQUE.

Mon ami, tu me déchires le cœur... Mais que puis-je faire?... Cette jeune personne a une vocation...

ÉMILE.

Non, monseigneur : elle adore Lambert.

LAMBERT.

Oui, elle m'adore. C'est un dépit d'amour, et si elle savait seulement que rien ne s'oppose plus...

L'ÉVÊQUE.

Mais alors... c'est très-différent. Si elle n'a pas une vocation véritable, ce sacrifice ne serait plus agréable à Dieu.

LAMBERT.

Agréable à Dieu! Non, mon oncle, je vous en donne ma parole d'honneur : ce serait un parjure.

L'ÉVÊQUE.

Vous me faites frémir... Écoutez, mes enfans, je vais précisément la confesser. Elle m'ouvrira son cœur.

ÉMILE.

Ah ! de grâce, veuillez lui parler, l'engager....

L'ÉVÊQUE, *avec gravité.*

Monsieur, je connais les devoirs sacrés de mon ministère. (*Il sort.*)

LAMBERT.

Eh bien ! qu'en dis-tu ? Le château de Bisy a produit un bon effet.

ÉMILE.

Oui, mais je crains encore...

LAMBERT.

Et moi, j'espère. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

(1826.)

Le château de Bisy. — Salle à manger.

LAMBERT, ÉMILE, *plusieurs* CONVIVES.

(*On entend au-dehors des coups de fusil, des pétards, etc.*)

LAMBERT.

Eh bien ! qu'est-ce que ce bruit ?

ÉMILE.

Une sérénade qu'on te donne. (*Il se lève et va ouvrir la fenêtre.*) Et un transparent, ma foi! avec ton chiffre et celui de ma sœur... Comment donc! des vers! (*Il lit.*)

A la gloire des militaires
Retirés dans leurs terres!
Au brave colonel Lambert!
A la naissance de son fils,
Dont tous les cœurs sont attendris!...
Par les habitans de Bisy.

(*Tous les convives rient.*)

LAMBERT.

Riez tant que vous voudrez. Moi, je trouve cela très-bien.

ÉMILE.

Peux-tu trouver quelque chose de mauvais aujourd'hui?

LAMBERT.

Tu as raison. Je suis si heureux! Un fils! un héritier!... Cela me rappelle le jour où j'ai arraché ma femme de son couvent, il y a juste un an.

1er CONVIVE.

Je propose un toast au prompt rétablissement de madame la baronne de Lambert.

LAMBERT.

Dites donc madame Lambert, tout court.

Sous un gouvernement constitutionnel, je ne connais pas d'autre noblesse que la pairie !

1er CONVIVE.

Eh bien ! à la santé de madame Lambert et du jeune Washington Lambert!

TOUS.

A leur santé!

UNE DAME.

Ah! colonel, votre enfant est un amour.

1er CONVIVE.

Comme il a déjà l'air spirituel !

2me CONVIVE.

Il a de qui tenir.

3me CONVIVE.

C'est tout le portrait de son père.

LAMBERT.

Bah! moi je trouve qu'il ressemble au portrait de Washington qui est dans le salon.

ÉMILE, *riant.*

Quelle idée!

LAMBERT.

Voilà pourquoi je l'ai nommé Washington : car je ne suis pas républicain, quoi qu'en dise monsieur le préfet.

2me CONVIVE.

Ah! monsieur le préfet! il faut bien qu'il af-

fiche des opinions extrêmes. C'est un rallié.

3me CONVIVE.

Les ralliés sont encore plus plats que les autres.

LAMBERT.

C'est bien vrai.

ÉMILE.

Messieurs, un peu d'indulgence. N'avons-nous pas tous....?

LAMBERT.

Moi, je n'ai jamais changé d'opinion. Royaliste constitutionnel, j'ai toujours voulu, pour la France, le gouvernement anglais.

ÉMILE.

Oh ! je t'ai vu....

LAMBERT.

Toujours invariable. Quand le duc de Bellune m'a forcé de prendre un régiment, tous mes amis me disaient : Tu n'y resteras pas. En effet, on m'a destitué.

1er CONVIVE.

Quelle horreur !

LAMBERT.

Je ne m'en plains pas. Je ne demandais que cela, Émile le sait.

ÉMILE, *riant.*

Oh ! oui.

LAMBERT.

Ce qui perd la France, c'est la fureur des places. Est-il donc si difficile de vivre dans ses terres, libre, indépendant? On y joue la comédie, on donne des fêtes, et l'on a le plaisir d'éclipser ces malheureux préfets, qui meurent de faim. (*A Émile.*) Mais il est temps d'aller à l'église. Allons, monsieur le parrain.

ÉMILE.

Précisément voici le bedeau qui vient nous chercher. (*Au bedeau qui entre.*) Eh bien! tout est-il prêt?

LES PRÉCÉDENS, LE BEDEAU.

LE BEDEAU, *saluant.*

Messieurs...., mesdames...., toute la compagnie.

LAMBERT.

Tout est-il prêt, voyons?

LE BEDEAU.

Monsieur sait bien que, si ça ne dépendait que de moi.....

LAMBERT.

Partons alors.

LE BEDEAU.

Oui! monsieur le curé dit qu'il ne veut pas faire le baptême, sauf votre respect...

LAMBERT.

Comment, morbleu! il ne veut pas le faire?

LE BEDEAU.

Je lui ai dit : C'est donc une idée, monsieur le curé?

ÉMILE.

Je n'y conçois rien.

LE BEDEAU.

Ni moi. Ce n'est pas l'eau bénite qui manque. Mais il dit comme ça, sauf votre respect, que le parrain ne va pas à confesse ni la marraine non plus.

LA MARRAINE.

Quelle horreur! Qu'en sait-il?

LE BEDEAU, *à Lambert.*

Et puis, monsieur le baron, il paraît que vous êtes excommunié, sauf votre respect, avec madame la baronne votre épouse.

TOUTES LES DAMES.

Ah! mon Dieu!

LAMBERT.

Et pourquoi?

LE BEDEAU.

Parce qu'il y a plus de huit jours que monsieur le chevalier est venu au monde.

ÉMILE.

C'est une plaisanterie.

LAMBERT, *s'emportant.*

C'est une infamie; c'est de l'inquisition toute pure.

LE BEDEAU.

Non, monsieur : c'est un mandement de l'archevêque.

LAMBERT, *de même.*

Va-t'en au diable avec ton mandement.

LE BEDEAU.

Messieurs, mesdames, toute la compagnie...

(*Il salue et sort.*)

LES PRÉCÉDENS, *hormis* LE BEDEAU.

LAMBERT, *furieux.*

Ah! les misérables!

UNE DAME.

Nous pouvons nous-mêmes ondoyer l'enfant.

UNE AUTRE DAME.

Il n'en sera pas moins sauvé.

LAMBERT.

Non, j'y pense... Washington sera protestant. Depuis long-temps j'en avais le projet. Il y a un ministre à Bolbec. (*Au domestique.*) François, qu'on mette les chevaux... Le landau, la calèche.

ÉMILE.

Mais ne crains-tu pas que ta femme... ?

LAMBERT.

Ma femme ne s'en fâchera pas : elle est gallicane ; moi aussi, je suis gallican ; tout le monde est gallican aujourd'hui.

UN CONVIVE.

C'est bien fait ! Aujourd'hui certains prêtres sont d'une intolérance...

LAMBERT.

Par notre lâcheté, morbleu ! Ils verront.... Demain, je chasse de mon école mutuelle tous les catholiques.

ÉMILE.

Et la liberté des cultes ?

LAMBERT.

C'est égal... Quand je serai député, je propose l'expulsion de tous les prêtres du royaume.

ÉMILE.

Et où les enverras-tu ?

LAMBERT.

Tous en Irlande.... Ils s'arrangeraient.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur, les chevaux sont mis.

LAMBERT.

Allons.

ÉMILE.

Tu es bien décidé?

LAMBERT.

Assurément.

ÉMILE.

Soit... Mais, crois-moi, quand tu seras député, respecte la liberté de conscience; n'envoie personne en Irlande; ne désespère de la conversion de personne, et laisse faire au temps.

LES FRANÇAIS

EN ESPAGNE.

PRÉFACE.

Cette pièce eut encore plus de succès que la précédente.

N. B. La plupart des faits sont empruntés à des relations de la guerre d'Espagne. *Juanito* est cependant encore moins mélodramatique que le fameux brigand *Jiène*, dont M. *Ouvrard* nous a raconté les aventures dans ses Mémoires (tome II, page 288). On trouvera peut-être extraordinaire que les soldats de la Foi brisent une madone chez l'alcade constitutionnel. Pour eux, toute image de saint trouvée chez un *negro* était suspecte comme le maître de la maison. Sur le fronton du palais des Cortès, à Madrid, il y avait une statue colossale de saint Ferdinand en adoration devant la croix. Cette statue et cette croix furent détruites par la populace un instant avant l'entrée des Français ; et le lendemain, *le Diario*, en rendant compte de ce sacrilége, disait : «Puisque cette statue de saint » Ferdinand a pu rester deux ans avec les » Cortès, c'est qu'elle était *negra* comme » eux: elle devait donc partager leur sort.»

PERSONNAGES.

LINCOURT, capitaine.
GLAIROT, lieutenant.
BOURGEOIS, sous-lieutenant.
Un SERGENT-MAJOR.
Un FOURRIER.
Un CAPORAL.
CROQUET, tambour.
Plusieurs SOLDATS.
Le comte DE LOS RIOS.
LA COMTESSE.
MARQUITA, sœur de la comtesse.
DON JOSÉ, amant de Marquita.
DOMINGO, prieur du couvent des Capucins.
Un CAPUCIN.
JUANITO, colonel de l'armée de la Foi.
PAYSANS ESPAGNOLS.

La scène se passe à la Guardia, village de la Manche.

LES FRANÇAIS
EN ESPAGNE.

SCÈNE I.

Un salon chez l'alcade ; murs blanchis à la chaux ; des chaises et des canapés en paille ; pour tout ornement une madone dans le fond.

DON JOSÉ, MARQUITA.

DON JOSÉ.

Eh bien ! ma chère Marquita, le comte est-il décidé à partir ?

MARQUITA.

Pas aujourd'hui. Les Français sont encore loin.

DON JOSÉ.

Les Français sont à Madrid.

MARQUITA.

Impossible !

DON JOSÉ.

Certes, ils ne seraient jamais entrés dans la capitale des Espagnes, si notre invincible armée avait fait son devoir. Mais les moines ont corrompu les troupes; et, je vous le dis avec toute la honte que doit en éprouver un véritable Espagnol, les Français seront peut-être ici demain.

MARQUITA.

Jésus! que faire?

DON JOSÉ.

Partir avec moi. Dans le premier village de l'Andalousie nous trouverons un prêtre qui nous mariera. Vous vous retirerez à Séville, chez mon frère, et moi je pourrai enfin aller servir comme volontaire dans les troupes de Balleisteros.

MARQUITA.

Abandonner ma sœur et son mari.

DON JOSÉ.

Qui les empêche de partir avec nous?

MARQUITA.

Un alcade constitutionnel doit-il quitter le poste que les Cortès lui ont confié? Et ma sœur, vous le savez, aime le prieur du couvent des capucins, fray Domingo....

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Bonnes nouvelles! Je viens de recevoir les journaux de Cadix. Dans la séance des Cortès, le divin Arguelles a prononcé un discours qui immortalisera la nation espagnole. Epérons en Notre-Dame-del-Pilar! la constitution triomphera.

MARQUITA.

Sans doute, puisque le jour de l'entrée des Français à Burgos Notre-Dame-del-Carmen a tourné la tête.

LA COMTESSE.

Le miracle est évidemment en notre faveur.

DON JOSÉ.

Cependant l'ennemi approche, nous n'avons pas de troupes dans cette ville, et la populace n'attend que l'occasion du pillage.

LE COMTE.

Qui oserait ici désobéir au comte de Los Rios?

DON JOSÉ.

La populace se moque bien de la noblesse, depuis qu'on l'a pervertie par des idées d'absolutisme, depuis que les moines lui prêchent que

le dernier paysan est l'égal d'un grand d'Espagne ! le plus sûr est de partir.

LA COMSESSE.

Si le peuple se révolte, fray Domingo nous protégera.

LE COMTE.

Il devrait nous être dévoué.... ; mais sa haine contre la constitution...

LA COMTESSE.

M'étonne bien dans un homme aussi instruit.

DON JOSÉ.

C'est un roturier.

LE COMTE.

Et l'on a beau faire, un homme du peuple a toujours les idées d'un homme du peuple.

MARQUITA.

Chut ! le voici.

DON JOSÉ.

Je gage qu'il vient nous espionner. Je vais le traiter comme il le mérite.

LA COMTESSE.

De grâce, ménagez-le. Nous pouvons avoir besoin de lui.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGO.

DOMINGO.

Ave, Maria purissima.

TOUS.

Sin pecao concebida.

(*Domingo donne à baiser aux deux femmes un reliquaire qui pend à sa ceinture.*)

DOMINGO.

Déjà en grande toilette, mesdames! C'est sans doute pour recevoir les Français, qui arrivent aujourd'hui ?

TOUS.

Aujourd'hui!

DOMINGO.

Une dépêche du révérend père Cyrille me l'annonce.

LE COMTE.

Est-il vrai que les officiers du duc d'Angoulême aient fait fusiller une partie des habitans de la capitale?

DOMINGO.

Ils n'ont fusillé personne : ils protègent les bons comme les méchans. Oh! l'on verra bientôt qu'on a eu tort de les appeler en Espagne pour renverser cette maudite constitution, que Dieu aurait bien renversée sans eux.

DON JOSÉ.

Les Français n'ont fusillé personne !

MARQUITA *et* LA COMTESSE.

C'est étonnant !

LE COMTE.

Je ne le croirai jamais.

DOMINGO.

Ils n'en valent pas mieux : ce sont toujours les Français de l'antéchrist Napoléon. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas chanté de *Te Deum* pour leur entrée à Madrid, et que tous les officiers font gras le vendredi comme dans l'autre guerre?

MARQUITA.

Ah ! Jésus ! Marie ! faire gras un jour maigre ! On dit qu'il vaut mieux faire infidélité à son mari.

LE COMTE.

Il vaut mieux s'abstenir de l'un et de l'autre.

LA COMTESSE, *regardant Domingo.*

Sans doute...; mais la femme qui succombe peut avoir des excuses... Dieu lui-même pardonna à la femme adultère.

DOMINGO.

Il ne pardonnerait pas ce péché avec un Français, parce que les Français sont des hérétiques.

MARQUITA.

Alors comment se fait-il qu'ils soient vainqueurs ?

DOMINGO.

Par la permission de Dieu, pour détruire la constitution; mais ils n'en seront pas moins tous damnés. A propos, savez-vous qu'on craint beaucoup pour l'âme du curé de Madrilegos.

LE COMTE.

Comment? est-il mort?

DOMINGO.

Il s'est tué ce matin en tombant d'une fenêtre.

TOUS.

Quel malheur!

DOMINGO.

Il avait oublié de mettre son chapelet dans sa poche: alors le pied lui a glissé, et il s'est tué.

MARQUITA.

Aussi quelle imprudence d'oublier son chapelet!

LA COMTESSE.

On doit craindre à tout moment de se rompre le cou.

DON JOSÉ.

Quelle terrible mort!

LE COMTE.

Mourir ainsi sans confession! Disons pour lui un *De profundis*.

DOMINGO.

Que Dieu lui fasse miséricorde.

LA COMTESSE.

Commencez, fray Domingo.

(*Tout le monde se met en prière.*)

DOMINGO.

De profundis... (*Le psaume est récité à haute voix par versets et répons.*) Requiescat in pace.

TOUS, *se levant.*

Amen.

LA COMTESSE.

Dieu veuille avoir son âme ! mais ses paroissiens ne le regretteront pas.

MARQUITA.

C'était le curé le plus dur et le moins charitable.

LE COMTE.

Que va devenir sa fille ?

DOMINGO.

Mais elle aura de la fortune ; et puis elle est assez jolie ; elle pourra faire un bon mariage *.

(*On entend le tambour et la trompette.*)

TOUS.

Ah ! voici les Français...

(*Ils se mettent au balcon.*)

* Cette scène; depuis la page 230, est presque littéralement traduite d'un *saynette* qu'on joue souvent à Madrid, *la Tertulia* (l'Assemblée.)

DOMINGO.

Je vais les haranguer pour empêcher le pillage.

(*Il sort.*)

LES PRÉCÉDENS, *excepté* DOMINGO.

LA COMTESSE.

Quelles belles troupes !

DON JOSÉ.

Presque aussi belles que les troupes espagnoles.

LE COMTE.

Ce qui ne nous a pas empêchés de les battre à Baylen, ces beaux Français, et de les chasser du sol de l'Espagne.

MARQUITA.

Voici la cavalerie; mais elle n'est pas française.

DON JOSÉ.

Ah! mon Dieu! ce sont les brigands de la Foi.

LA COMTESSE.

Que vois-je! Jésus! Juanito en habit de colonel!

LE COMTE.

Mon cuisinier!

DON JOSÉ.

Ce fripon que vous avez chassé?

LA COMTESSE *et* MARQUITA.

Oui, c'est lui-même.

LE COMTE.

Quelle honte pour l'Espagne de voir un cuisinier colonel!

LA COMTESSE.

Le général français viendra sans doute loger chez nous : il faut tout préparer pour le bien recevoir.

MARQUITA.

Il faudra l'inviter à dîner : en France c'est l'usage.

DON JOSÉ.

Et lui donner un dîner à la française.

LA COMTESSE.

Oui, oui, des garbanzos, des tomates et de la morue sèche. C'est samedi.

DON JOSÉ.

Mais puisqu'ils ne font pas maigre...

LE COMTE.

C'est égal : nous ne pouvons pas nous damner pour eux. (*Ils sortent. Le théâtre change.*)

SCÈNE II.

Place publique. Les Français sont rangés en bataille dans le fond.

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS, UN SERGENT-MAJOR, UN FOURRIER, JUANITO.

LINCOURT.

Allons, dépêchons-nous. (*Au sergent-major.*) Vous commanderez douze hommes pour le corps-de-garde de la place; ils s'établiront là sous la première arcade; un homme dans le clocher pour voir ce qui se passe dans la campagne, et quinze hommes de grand'garde avec un sergent. Ce sera assez.

LE SERGENT-MAJOR.

Si ce n'est pas trop : l'Espagnol est si lâche!

GLAIROT.

Oui, mais il ne faut pas s'y fier... Je le connais, moi.

JUANITO, *s'approchant.*

Seigneur capitaine, moi, je vais avec mes troupes me loger chez l'alcade, qui est un *negro*.

LINCOURT.

Non, s'il vous plait. Nous n'avons pas besoin

de l'armée de la Foi. Je vous défends de rester ici. Allez-vous-en plus loin, au diable, si vous voulez. (*Juanito sort.*)

LE SERGENT-MAJOR.

Ces brigands-là sont toujours à rôder autour de nous pour voir s'ils ne pourront pas nous voler quelques sabres, quelques schakos ou quelques sacs.

LINCOURT.

Fourrier, allez faire le logement de messieurs les officiers. Toute la troupe se logera militairement dans cette *posada*, en face. Combien avons-nous d'hommes?

LE FOURRIER.

Cent seize, y compris le détachement de la troisième compagnie.

LINCOURT.

Vous ferez un bon de cent ving rations complètes.

GLAIROT.

Et si l'alcade répond qu'il n'a pas de viande, menacez-le de saisir ses cochons. Dites-lui : « *Matar los puercos* à toi. » Cela le fera trembler. Puisqu'il est défendu cette fois-ci de fusiller les alcades, il faut au moins les intimider un peu.

LINCOURT, *au fourrier.*

Allez, je vous attends ici.

LE FOURRIER.

Oui, capitaine.

(Il sort. Le sergent va vers les troupes, et commande les différens postes, qui défilent.)

GLAIROT.

Dites donc, capitaine, nous voilà encore dans un joli port de mer!

LINCOURT.

Quel abominable pays!

GLAIROT.

Je vous le disais bien; ce n'est pas ici comme en Allemagne: les habitans sont de vrais sauvages. Nous venons les délivrer, et ils se cachent comme des taupes.

BOURGEOIS.

C'est drôle! Mon père, qui est député, m'écrit de Paris qu'on nous reçoit très-bien en Espagne, et que tous les habitans viennent au-devant de nous avec des guirlandes de fleurs.

GLAIROT.

Ton père est donc bête?

BOURGEOIS, *fièrement.*

Non: il est député.

GLAIROT.

Les députés! ça ne sait rien de rien, excepté deux ou trois qui ont servi. Mais ton père n'a pas fait plus de campagne que toi. Écris-lui de ma part que j'ai vu toute la dernière guerre, moi, et que je lui dis que cette campagne-ci est une bêtise, parce qu'en Espagne on n'a que du désagrément, et parce que... enfin, c'est mon opinion.

BOURGEOIS.

Il fallait pourtant bien rétablir la religion.

GLAIROT.

La rétablir ! mais il y a déjà plus de prêtres que de fourmis.

BOURGEOIS.

Et la noblesse ?

GLAIROT.

C'est donc pour elle que nous venons? Nous n'avons que la canaille pour nous.

LINCOURT.

Glairot a raison. S'il fallait dire ce que nous sommes venus faire ici, je serais bien embarrassé.

BOURGEOIS.

Écoutez, capitaine : si vous lisiez les lettres de mon père...

LINCOURT.

Eh bien ! vous dit-il que Cadix sera pris dans quinze jours ?

GLAIROT.

Ton père, qui est député, ne sait pas que je suis resté deux ans devant Cadix, moi, et que nous n'avons pas pu le prendre.

BOURGEOIS.

Oui ; mais papa dit que Cadix, étant bloqué par la flotte française, sera pris par la famine.

LINCOURT.

Le blocus ne durera guère : voilà l'équinoxe, et les vaisseaux seront forcés de quitter la côte.

BOURGEOIS.

Qui vous dit qu'il y aura un équinoxe cette année ?

LINCOURT, *souriant.*

Comment donc ?

GLAIROT.

Tout ce que je puis vous certifier, c'est que je suis resté dix ans en Espagne, et que je n'en ai jamais vu.

LINCOURT.

Glairot, mon ami, vous n'êtes pas savant.

GLAIROT.

Pardon, capitaine : je connais ce pays-ci aussi

bien que vous pouvez connaitre l'Allemagne... Ah! voilà un moine qui vient en députation avec les notables, comme dans les comédies; de vrais sans-culottes, on peut le dire, car ils n'en ont pas.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGO *et* PAYSANS.

DOMINGO, *à Glairot.*

Seigneur commandant...

GLAIROT.

Tiens! il me prend pour le commandant, parce que je suis le plus gros! Quel peuple! Ce n'est pas moi le commandant. (*Montrant Lincourt.*) Le voilà.

DOMINGO, *à Lincourt.*

Seigneur commandant, je viens vous complimenter au nom des héroïques habitans de cette ville, et vous demander l'arrestation de tous les constitutionnels, ennemis de Dieu, de notre roi et des Français.

LINCOURT.

Y en a-t-il beaucoup ici?

DOMINGO, *lui donnant un papier.*

Voici la liste.

LINCOURT, *lisant.*

Le comte de Los Rios, le marquis de Casa-Grande, le seigneur Don José... Mais voilà deux pages pleines de noms!

DOMINGO.

Seigneur, vous ne serez pas en sûreté tant que vous n'aurez pas puni ces scélérats; mais le plus dangereux de tous c'est le comte de Los Rios, alcade de cette ville.

LES PAYSANS.

Muera! muera!

DOMINGO.

Le peuple demande qu'on le fusille.

LINCOURT.

C'est bon : on verra. Votre village a l'air pauvre?

DOMINGO.

Oh! très-pauvre. Vous nous avez pillés cinq fois dans la dernière guerre.

CLAIROT.

Si on t'a pillé, c'est que tu le méritais. Mais je suis bien sûr que tu as encore du bon vin et des jambons dans ton couvent.

DOMINGO.

Tout notre couvent est à la disposition de vos

seigneuries ; mais, dans notre couvent, il n'y a rien.

(*On entend des coups de fusil et des cris.*)

LINCOURT.

Aux armes ! allons.

(*Tout le poste prend les armes. Au bruit du tambour, les soldats sortent de l'auberge, et se forment en bataille sur la droite de la scène.*)

DOMINGO.

Ne craignez rien seigneur : ce sont les royalistes qui célèbrent votre arrivée.

LES PRÉCÉDENS, DON JOSÉ.

DON JOSÉ, *à Lincourt.*

Ah ! seigneur officier, protégez-moi ! Les soldats de la Foi pillent ma maison ; ils vont y mettre le feu.

DOMINGO, *bas à Lincourt.*

Seigneur, c'est un négro.

LINCOURT.

Que m'importe ? Vite, trois patrouilles et ramenez-moi les pillards.

(*Des soldats partent avec don José.*)

DOMINGO.

Seigneur commandant, c'est un franc-maçon.

LES PAYSANS.

Mueran los maçones!

LINCOURT, *aux paysans.*

Retirez-vous : je sais ce que j'ai à faire.

(*Domingo et les paysans s'en vont.*)

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS, SOLDATS.

GLAIROT.

Heim! voilà-t-il une belle campagne! Quand je vous disais...

BOURGEOIS.

Il semble que la canaille soit aristocrate et la noblesse libérale.

GLAIROT.

Bien pis que ça : on ne trouve rien à manger.

LINCOURT.

Nous aurions peut-être mieux fait de rester chez nous.

BOURGEOIS.

Les Espagnols se seraient tous exterminés.

GLAIROT.

Tant mieux! bon débarras sur la terre.

LES PRÉCÉDENS, UN CAPORAL FRANÇAIS; *ensuite* JUANITO *et trois* ESPAGNOLS.

LE CAPORAL.

Capitaine, c'était cette vermine de la Foi qui pillait une maison. Les uns disaient comme ça : C'est un négro; les autres, Un juif; les autres, Un maçon! Finalement nous en avons tué trois, je ne sais pas de quel parti. Le reste s'est sauvé. Nous avons fait quatre prisonniers : v'là mes hommes qui les amènent. (*Arrivent trois soldats de la Foi et Juanito conduits par des Français. Montrant Juanito.*) Capitaine, c'est le chef des brigands, le plus scélérat : il avait déjà volé trois chemises.

LINCOURT, *à Juanito.*

Que faites-vous ici? Ne vous ai-je pas ordonné de partir.

JUANITO.

Seigneur capitaine, vous n'êtes que notre allié; je suis colonel espagnol, et je n'obéis qu'au roi d'Espagne.

CLAIROT.

Insolent coquin!

(*Il lui donne un soufflet.*)

LINCOURT.

Va-t'en vite; que je ne te revoie plus, ou je te fais fusiller avec toute ta bande. (*Aux soldats.*) Relâchez-les; mais s'ils rentrent dans le village, qu'on tire dessus.

(*Juanito et les Espagnols se retirent.*)

GLAIROT.

Ils ne disent pas seulement merci quand on leur fait grâce!

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS, LE FOURRIER.

LE FOURRIER.

Capitaine, voilà des billets de logement. Vous êtes chez l'alcade. Ce n'est pas très-propre, mais il y a deux jolies bourgeoises.

BOURGEOIS.

Et dans mon logement, y en a-t-il aussi?

LE FOURRIER.

C'est possible: vous êtes chez le curé.

GLAIROT, *riant.*

Chez le curé! Ah! ce pauvre Bourgeois! ils vont t'empoisonner comme un caniche. Tu es sûr de ton compte: tu peux l'écrire à ton père,

qui est député. J'en sais quelque chose, moi qui ai encore une inflammation d'estomac du poison de la dernière guerre.

(*Les officiers et le fourrier sortent; les soldats de garde s'avancent.*)

LE SERGENT, CROQUET, LES SOLDATS DE GARDE.

CROQUET.

V'là encore une victoire.

UN SERGENT.

Quelle victoire, petit tapin?

CROQUET.

Eh! bien, la victoire... d'avoir pris la ville.

1er SOLDAT.

Mais il n'y havre pas de troupes d'ennemis!

CROQUET.

Il est bon, l'Alsacien, « il n'y havre pas d'en- » nemis! » Pourquoi? parce qu'ils se sont en allés. Pourquoi se sont-ils en allés? parce qu'ils ont eu peur. Si personne ne cédait, il n'y aurait jamais de victoire.

LE SERGENT.

Au fait, c'est juste.

CROQUET.

Est-ce que nous ne sommes pas vainqueurs, voyons? Le dernier Français est plus que le roi d'Espagne. Si Sa Majesté Ferdinando VII venait là, sur cette place, et me disait : M. Croquet, quoi que vous faites ici, s'il vous plaît? Je lui dirais : Je ne te connais pas, je suis vainqueur.

2me SOLDAT.

C'est vrai, parbleu! nous sommes tous vainqueurs.

CROQUET.

Quand nous rentrerons en France, nous verrons toutes les villes d'Espagne écrites en lettres d'or sur les arcs de triomphe. La Guardia, cette ville-ci, elle y sera comme les autres. Si une petite femme vient me dire : Monsieur le tambour, s'il vous plaît, qu'est-ce que c'est que La Guardia? Je lui dirai : C'est notre prise; et je ne mentirai pas.

LE SERGENT.

On ne mettra pas La Guardia sur les arches de triomphe. Ce n'est pas assez conséquent.

CROQUET.

Bah! sur la fontaine de la place du Châtelet,

à Paris, on a bien mis Ulm. Ulm, c'est un nom aussi bête que La Guardia.

(Il allume sa pipe.)

1er SOLDAT.

Ce petit Croquet! c'être pas plus haut qu'une potte et ça fume téjà!

CROQUET.

Je fumais en nourrice, avec la pipe de mon père.

2me SOLDAT.

Est-ce que tu as connu ton père, toi?

CROQUET.

Sûr! Mon père, c'est l'ex-troisième de ligne. Je suis enfant de troupe.

LE SERGENT.

Oh! l'ex-troisième de ligne! c'est lui qui a joliment ravagé ce pays-ci dans la dernière guerre. Voyez là-bas ce couvent tout brûlé, et puis ces maisons à droite, et puis celles-là de l'autre côté!

CROQUET, *avec joie.*

Ah! comme c'est bien brûlé! quel carnage!... Brave troisième! je t'admire!

2me SOLDAT.

L'Espagnol ne sera jamais assez malin pour rebâtir là-dessus.

CROQUET.

C'est brûlé jusque dans les fondemens ; la terre est en cendres : quel bonheur ! Il paraît tout de même qu'alors on s'amusait mieux.

LE SERGENT.

C'est une façon de parler, car on nous assassinait comme des mouches. Mais, par exemple, on se permettait les religieuses.

2me SOLDAT.

Pourquoi donc qu'on ne se les permet pas cette fois-ci ?

LE SERGENT.

Il y a contre-ordre, et puis il paraît qu'on veut établir ici notre religion.

1er SOLDAT.

Ils n'être donc pas du même relichion que nous ?

CROQUET.

Tiens ! tu ne sais pas ça, toi, l'Allemand ? Tu n'as pas vu, dans des églises, que leur bonne vierge est négresse ? Et puis ils ont des saints avec des habits de général et des bottes à revers. ce ne sont pas les mêmes que chez nous. Il y a plus : ici tous les curés sont mariés.

LE SERGENT.

C'est faux.

CROQUET.

Écoutez, sergent : par respect, je ne veux pas vous contredire ; mais je sais ce que je dis. Pour tout ce qui concerne les femmes, vous pouvez vous en rapporter à moi : j'ai des informations de bonne part.

1er SOLDAT.

Sacramente, puisqu'on veut chancher la relichion, on devrait bien ravacher les couvens des relichieuses.... : on rirait.

CROQUET.

Ce n'est pas mon idée : jamais de brutalité avec les dames. Un mot, de la douceur, de l'amabilité, une rose et un verre de vin, ça suffit. Je puis le dire par expérience à Madrid.

2me SOLDAT.

Laisse-nous donc tranquilles... : on croirait que toutes les femmes couraient après toi.

CROQUET.

Je sais ce que je dis. Mais vous autres, vous ne pouvez pas réussir avec les Espagnolesses : vous ne connaissez pas leur jargon. Qu'est-ce que vous pouvez leur dire ? Signora, et puis v'là tout. Moi, à la faveur de la langue, j'entre dans une maison, et je dis : « Mucho calor. » C'est comme qui dirait en français : Il fait bien chaud. Il faudrait se

rafraîchir, que je dis, toujours dans leur patois. Le mari répond : « Nous n'avons que de l'eau fraîche, agua fria. » Vous savez bien qu'il n'y a jamais que de l'eau dans les maisons d'Espagne. Alors je fouille à ma poche, et je lui dis : « Vilain singe, va chercher pour deux sous d'eau-de-vie. » Quand il est sorti, je ferme la porte. La bourgeoise me dit : « Ah! gentil tambour! » Je lui dis : « Silence. » Et voilà. Ce n'est pas difficile; mais il faut connaître la langue. Eh! tenez, voilà une Espagnolesse qui passe là-bas. Je vais lui dire bonjour, et je parie que vous la verrez rôder ce soir autour du corps-de-garde pour me donner des oranges. (*Il s'éloigne.*)

1er SOLDAT.

Dites donc, sergent, vous qui être ancien, savez-vous si nous restir long-temps en Espagne? Je ne respire qu'à m'en aller à Strasbourg.

LE SERGENT.

Nos chefs aussi, car l'Espagne est très-ennuyeuse pour les chefs. Napoléon, dans le temps, ne s'y plaisait pas, et je pense que notre prince ne s'y amuse pas non plus.

2me SOLDAT.

Je crois bien. Lui qui a un si beau logement aux Tuileries, avec des rideaux de soie, ça doit

lui paraître dur de loger dans ces sales *posadas* espagnoles.

LE SERGENT.

Un pays de montagnes comme ici, ça ne peut plaire qu'aux voleurs et aux fournisseurs.

1er SOLDAT.

Les fournisseurs ! voilà de fameux rogneurs de portions ! Si les brigands pouvaient attaquer leur voiture !

2me SOLDAT.

Ils s'entendent avec eux.

LE SERGENT.

Ces pékins-là, quand je les vois rouler en calèche avec un chapeau de général, ça me vexe... Si le prince connaissait leur rubriques, il les ferait fusiller : car le prince, lui, c'est un brave homme, le père du soldat.

2me SOLDAT.

A propos, je me suis laissé dire que la régence lui avait offert la couronne du pays en souveraineté.

LE SERGENT.

C'est exact : je le tiens du domestique d'un aide-de-camp. Mais le prince leur za répondu : Merci, vous êtes un trop vilain peuple.

(*Un capucin quêteur arrive.*)

LES PRÉCÉDENS, LE CAPUCIN.

LE CAPUCIN.

Por las almas, señores.

2me SOLDAT.

Ah! la bonne face! Il faut appeler Croquet: il nous fera rire. Eh! Croquet, v'la un capucin! Arrive donc!

CROQUET, *saluant le capucin.*

Bonjour, vilain soldat! Comment que tu te portes? et ton épouse?

LE CAPUCIN, *présentant sa tirelire.*

Por las almas, señor.

CROQUET.

J'entends bien: tu quêtes pour les âmes de l'enfer qui n'ont pas d'argent. Mais, dis-moi un peu, est-ce toi qui leur portes ça toi-même?

(Tous les soldats rient.)

LE CAPUCIN.

Si señor.

CROQUET.

Il dit oui, encore! Je crois te reconnaître. Je t'ai vu dans le temps défiler la parade à Lille en Flandre: tu étais caporal sapeur. La belle barbe!

22

(*Il prend sa barbe et lui secoue la tête. Tous les soldats rient.*)

LE CAPUCIN, *avec colère.*

Señor !

CROQUET.

Je ne l'ai pas fait exprès, pardon. Mais, dis-moi un peu : c'est ta mère qui t'a donné ces bas-là ?

(*Il frappe avec une baguette sur les jambes nues du moine. Les soldats rient.*)

LE SERGENT.

Ce diable de Croquet ! je ne sais pas où il prend tout ce qu'il dit.

CROQUET.

Oh ! ce n'est pas malin de mystifier un Espagnol : ce peuple-là n'a pas de réponse. (*Il passe derrière le moine, tire son capuchon, et frappe avec sa baguette sur sa tête rasée.*) Capucin, donne-moi donc l'adresse de ton perruquier : il coupe bien les cheveux.

LE CAPUCIN, *avec colère.*

Señor !

CROQUET.

Oh ! ce gredin-là, quels yeux il fait ! voyez donc.

1er SOLDAT.

Il havre l'air d'un fameux brigand.

LE SERGENT.

Il a assassiné plus d'un Français dans l'autre guerre, allez.

1er SOLDAT.

Il havre peut-être un poignard dans son poche. (*Au moine.*) Havres-tu un poignard, Mandrin?

LE CAPUCIN.

No comprehendo.

CROQUET.

Il ne comprend pas, qu'il dit.

1er SOLDAT.

Oh! quelle pête de nation. Ça n'entendre ni le français ni l'allemand! Quelle langue que tu parles donc, sauvage?

CROQUET.

Il parle sa langue nasale. On ne peut pas l'en blâmer. Je vais l'interroger, moi. (*Au moine.*) Capucino, tener usted navaja?

LE CAPUCIN.

Si señor.

(*Il tire un grand couteau de sa poche.*)

TOUS.

Oh! le scélérat! il a un poignard! il venait nous égorger!

CROQUET.

Et me voler mon cœur d'or que ma bourgeoise m'a donné à Baïonne.

LE SERGENT.

Il faut le mettre au violon.

CROQUET, *tirant son capuchon.*

En prison, capucin! A la carcel, ladron!

LE CAPUCIN.

A la carcel!

LE SERGENT.

Allons, marcheras-tu?

(*Tous les soldats le frappent et le traînent dans le corps-de-garde. Domingo, qui a vu tout, s'avance pour réclamer le moine.*

CROQUET.

Nous l'avons échappé belle, tout de même.

LE SERGENT.

Voilà les moines qui se révoltent : ça recommence comme dans la dernière guerre.

CROQUET.

Si aussi bien nous avions été endormis, tout le poste était assassiné.

(*Ils rentrent dans le corps-de-garde.*)

DOMINGO, UN FACTIONNAIRE.

LE FACTIONNAIRE.

Alte-là! on ne passe pas.

DOMINGO.

C'est pour parler à l'officier.

LE FACTIONNAIRE.

Il n'y est pas.

DOMINGO.

Je viens réclamer....

LE FACTIONNAIRE, *le mettant en joue.*

Passe au large, ou je te tue.

DOMINGO, *se retirant de l'autre côté, à lui-même.*

Oh! les damnés de Français! Quand le roi sera libre, si nous pouvions les empoisonner tous le même jour!

DOMINGO, JUANITO, *avec une casquette et un grand manteau brun.*

JUANITO.

Bonjour, seigneur Domingo! Je vous cherchais.

DOMINGO.

Eh! c'est Juanito, le cuisinier du comte de Los Rios!

JUANITO.

Oui, seigneur frayle. Je viens pour la punition de tous les comtes et de tous les marquis de cette ville. (*Il ouvre son manteau.*)

DOMINGO.

Un habit de colonel !

JUANITO.

Colonel de l'armée de la Foi, pour détruire la constitution.

DOMINGO.

Que saint Jacques te bénisse !

JUANITO.

Avec cette constitution du diable, je serais encore cuisinier : tous les grades, tous les honneurs étaient pour les riches et pour les marquis. Mais, grâce à Notre-Dame-del-Pilar, voilà le tour des domestiques, et malheur aux maîtres.

DOMINGO.

Mais qui t'a nommé colonel ?

JUANITO.

Moi-même, seigneur. Nous n'avons plus besoin de tous ces brevets, de toutes ces écritures de Satan, inventées par la constitution et les hérétiques.

DOMINGO.

As-tu des soldats avec toi ?

JUANITO.

Deux cents contrebandiers, ennemis jurés de la douane, de la noblesse, des francs-maçons et des Français. Votre couvent est vaste; nous allons nous y cacher, et, dès que les Français seront partis, nous rétablirons la paix dans cette ville.

DOMINGO.

Mais quand partiront-ils ?

(*Une procession passe; Domingo s'agenouille, ainsi que Juanito, qui baise la terre.*)

JUANITO, *se relevant.*

Vous avez raison... Au lieu d'attendre qu'ils partent, si nous les assassinions cette nuit même....? C'est facile : nous sortons du couvent à minuit, et massacre général. Après... on en accusera les constitutionnels.

DOMINGO.

Juanito, mon enfant, tu as de l'esprit.

JUANITO.

Point de grâce surtout pour la famille du comte de Los Rios.

DOMINGO.

Excepté la comtesse.

JUANITO.

Oh! seigneur frayle, vous aimez donc toujours les jolies dames?

DOMINGO, *lui frappant sur la joue.*

Qui t'a dit cela, fripon?

JUANITO.

Soyez tranquille, je suis discret.

DOMINGO.

Juanito, tu respectes la religion : saint Jacques te bénira.

JUANITO.

Eh bien! seigneur, nous épargnerons la comtesse; mais mort au comte, à son intendant, et à tous les Français!

DOMINGO.

Mort aux hérétiques de toutes les nations! Viens dans notre couvent; nous te donnerons des cartouches, et je bénirai des balles pour tes soldats! (*Ils s'en vont ensemble.*)

SCÈNE III.

La maison de l'alcade.

LINCOURT, LE COMTE, LA COMTESSE, MARQUITA.

LE COMTE.

Seigneur commandant, disposez de cette maison comme de la vôtre.

LA COMTESSE.

Choisissez l'appartement qui vous conviendra le mieux... Nous vous avons fait préparer à dîner.

MARQUITA.

Si l'on servait dans ce salon...? La vue est plus belle, et le seigneur commandant aimera peut-être mieux...

LINCOURT.

Mesdames, je serais désolé de causer le moindre embarras...

LE COMTE.

Nous sommes trop flattés de recevoir un officier français.

LA COMTESSE.

Nous aimons tous beaucoup les Français.

LINCOURT.

Madame, vous êtes trop bonne.

LE COMTE.

On vous a peut-être déjà prévenu contre moi. Je suis noble et constitutionnel, attaché à ma religion et à mon roi; mais jamais je n'ai été franc-maçon.

LINCOURT, *souriant.*

Quand vous le seriez, il n'y aurait pas grand mal; je le suis bien, moi.

TOUS.

Vous êtes franc-maçon?

LINCOURT.

Oui, de la loge d'Anacréon, Orient de Paris.

TOUS.

Jésus! Maria! *(Ils font le signe de la croix.)*

LE COMTE.

Et vous êtes ennemi de la constitution?

LINCOURT.

Pas du tout: je suis très-constitutionnel. Nous avons une constitution aussi en France, et je la défendrais bien si on voulait la détruire. Mais je crois qu'on veut tout simplement modifier quelques articles de votre charte et rétablir la religion.

LA COMTESSE.

Quelle religion?

LINCOURT.

La vôtre.

MARQUITA.

Mais nous sommes catholiques.

LINCOURT.

Je le sais bien. Mais on croit à Paris que vous n'avez plus de religion.

LE COMTE.

Les Cortès n'ont aboli que la bulle des croisades: c'est donc pour la rétablir que vous venez?

LINCOURT.

Je l'ignore. Je ne me connais pas en bulle: je suis protestant.

TOUS.

Protestant !

LINCOURT.

Oui, luthérien, huguenot, si vous entendez mieux.

TOUS.

Huguenot !

(Il font le signe de la croix, et Marquita va tirer un petit rideau de soie verte devant la madone, pour qu'elle ne voie pas Lincourt.)

LE COMTE.

Comment, seigneur, vous êtes huguenot ?

MARQUITA, *à part.*

Quel dommage ! un si beau garçon !

LA COMTESSE.

Seigneur officier, si vous restez long-temps dans cette ville, nous espérons vous convertir.

MARQUITA.

Oh ! mon Dieu ! huguenot ! Mais un officier huguenot doit avoir bien peur à la guerre.

LINCOURT.

Pourquoi donc, madame ?

LE COMTE.

Si vous êtes tué, et vous devez l'être plutôt qu'un autre, vous allez tout droit en enfer.

LINCOURT, *souriant.*

Eh bien, je n'y pense pas. D'ailleurs, en enfer, fait-il plus chaud qu'en Espagne?

MARQUITA.

Jésus! plus chaud qu'en Afrique! Nous vous apprendrons tout cela. (*Bas à la comtesse.*) Pauvre jeune homme! il est bien ignorant.

LES PRÉCÉDENS, BOURGEOIS.

BOURGEOIS.

Ah! capitaine... j'ai bien manqué d'être tué.

LINCOURT.

Qu'y a-t-il donc?

BOURGEOIS.

En arrivant chez mon hôte, je frappe à la porte : personne ne me répond. Je frappe plus fort: alors on me jette sur la tête une pierre qui pesait au moins vingt livres. Si je ne m'étais pas reculé, j'étais mort. Voyez j'en ai la joue toute écorchée. C'est abominable! Aussi je vais l'écrire à mon père, qui est député.

LA COMTESSE, *à Bourgeois.*

Mon Dieu! vous êtes couvert de sang!

LE COMTE.

Seigneur officier, vous logerez ici.

MARQUITA.

Nous vous soignerons.

BOURGEOIS.

Ma blessure est peu de chose, mais je meurs de faim.

LE COMTE.

Sans façon, faites-nous l'honneur de dîner avec nous.

BOURGEOIS.

Avec grand plaisir. (*Bas à Lincourt.*) Vraiment, les constitutionnels espagnols sont fort aimables.

LE COMTE.

Messieurs, le dîner est servi. Si vous voulez...

LES PRÉCÉDENS, GLAIROT.

GLAIROT.

Capitaine, en marche! voilà l'ordre qui arrive.

(*Il remet une dépêche.*)

LINCOURT.

Voyons. (*Il lit.*) Il paraît qu'un parti de constitutionnels s'est montré à deux lieues sur la gauche de la route... : ordre d'aller le reconnaître.

LE COMTE.

Quoi! seigneur officier, vous partez? vous nous quittez.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! qu'allons-nous devenir!

LINCOURT.

Rassurez-vous, madame : j'emmène avec moi les hommes de la Foi; leur colonel me suit comme mon ombre. Ainsi rien à craindre pendant mon absence.

GLAIROT.

Je vous conseille toujours, monsieur le comte et madame la comtesse, de barricader vos portes de peur d'accident, car il paraît que, dans votre pays, les royalistes n'aiment pas singulièrement la noblesse.

BOURGEOIS, *à part*.

On n'y conçoit rien.

LINCOURT, *baisant la main de la comtesse*.

Adieu, madame... J'espère être de retour ce soir ou demain matin.

LA COMTESSE.

Que Dieu vous accompagne!

MARQUITA.

Que Notre-Dame vous protége!

CLAIROT, *au comte.*

Permettez, monsieur l'hidalgo, que nous embrassions ces dames : c'est la coutume en France dans les logemens. (*Il embrasse la comtesse et Marquita. A Bourgeois, qui veut faire comme lui.*) Embrasse donc monsieur le comte : c'est la coutume en Espagne. Ton père qui est député, ne te l'a pas dit ?

(*Bourgeois embrasse le comte. Les trois officiers sortent.*)

LA COMTESSE.

Ces Français sont d'une amabilité !

MARQUITA.

Quel dommage que leur commandant soit huguenot !

LE COMTE.

Il faut espérer qu'il se convertira, avec la grâce de Dieu.

LA COMTESSE.

Un constitutionnel ne peut pas long-temps rester dans l'hérésie.

LE COMTE, LA COMTESSE, MARQUITA, JUANITO, *et plusieurs* SOLDATS DE LA FOI.

JUANITO.

Bonjour, illustre comte de Los Rios !

LA COMTESSE ET MARQUITA.

Jésus! c'est Juanito!

(Elles veulent fuir; les brigands les retiennent.)

JUANITO.

Vous êtes étonnés de me revoir!

LE COMTE, *parlant par la fenêtre.*

Pedro, Pedro, cours demander du secours au commandant français.

JUANITO.

C'est inutile : ils sont partis, vos amis les Français; et c'est moi qui suis maintenant le commandant. Diable! voilà un dîner tout préparé! Il paraît que les négros espagnols traitent bien les négros français... Voyons si le nouveau cuisinier du comte de Los Rios vaut l'ancien. (*Il se met à table.*) Voilà des œufs aux tomates qui sont détestables! Le cuisinier qui les a préparés mérite une amende de trois cents piastres, que le comte de Los Rios voudra bien me payer, sauf à les retenir sur les gages du coupable. (*Il continue de manger.*) Cette morue a trop mauvaise mine. Cinq cents piastres d'amende pour la morue. (*Entre un domestique qui se place derrière Juanito avec une serviette sous le bras et se dispose à le servir:*

Juanito le reconnaît.) Eh! c'est toi, Pédrille?... Assieds-toi, mon garçon, et dîne avec moi. Les colonels de la Foi ne sont pas fiers. Comte de Los Rios, à toi la serviette! (*Il la lui jette.*) et donne des assiettes.

(*La comtesse et Marquita font des signes de croix.*)

LE COMTE.

Crois-tu coquin, que le comte de Los Rios...?

JUANITO.

D'après notre sainte religion, tous les hommes sont égaux. Aujourd'hui les premiers sont les derniers. Je t'ai servi assez long-temps: à ton tour de me servir. (*A ses hommes.*) S'il ne prend pas la serviette, serrez-la autour de son cou. (*Les soldats de la Foi forcent le comte d'obéir.*) Bien! A la santé de l'invincible Trappiste et de la sainte inquisition.

(*Il boit.*)

TOUS LES SOLDATS.

Vive le roi absolu! vive l'inquisition!

JUANITO.

Marquita, venez m'embrasser.

MARQUITA.

Ah! Jésus! Maria!

1er SOLDAT.

Une négra comme vous ne doit invoquer que le diable.

(*Il la traîne vers Juanito; le comte veut la défendre.*)

JUANITO.

Comte de Los Rios, tu es un mauvais domestique : je te chasse. Qu'on le mène en prison.

LA COMTESSE.

Grâce ! grâce !

JUANITO.

En prison aussi la comtesse. Allons !

1er SOLDAT.

Dans la prison de la ville ?

JUANITO.

Le comte, oui... La comtesse dans le couvent des capucins.

2me SOLDAT.

Seigneur colonel, voilà une madone qui a un collier de perles : j'ai envie de le prendre pour la madone de mon village.

JUANITO.

Oui, puisqu'elle a pu rester dans une maison de constitutionnels, c'est qu'elle ne vaut pas mieux qu'eux... Il faut la punir... Donne-moi le collier.

(*Un soldat arrache le collier et le donne à Juanito.*)

2me SOLDAT, *à la madone.*

Négra, voilà comme l'armée de la Foi traite les hérétiques et ceux qui les protégent.

(*Il lui coupe la tête et la jette par la fenêtre.*)

JUANITO.

Allons, conduisez en prison tous ces enfans de Satan, jusqu'à ce qu'on les fusille.

1er SOLDAT.

Il faudrait faire dire au comte où est son argent.

JUANITO.

Je saurai bien le trouver.

3me SOLDAT, *montrant Marquita.*

Faut-il emmener aussi la petite?

JUANITO.

Non, je la confisque pour moi. Elle est jeune encore et peut se convertir.

(*Le comte, la comtesse, Marquita, sont emmenés par les gens de la Foi, qui sortent aussi. Au même instant entrent des paysans déguenillés, qui cassent et pillent tout, aux cris de* Meure la noblesse! meure la constitution! vivent l'inquisition et le roi absolu!)

SCÈNE IV.

L'intérieur d'une posada sur la place publique.

LINCOURT, GLAIROT, BOURGEOIS.

LINCOURT.

A quoi bon faire un bulletin? cela n'en vaut pas la peine.

BOURGEOIS.

Capitaine, puisque tout le monde en fait.

LINCOURT.

Eh bien, rédigez-le avec Glairot. Moi, je vais prendre les dispositions nécessaires pour emmener nos prisonniers. *(Il sort.)*

BOURGEOIS, *à un soldat.*

François, mon portefeuille... *(François apporte un portefeuille et se retire. — A Glairot.)* Voyons, que faut-il dire?

GLAIROT.

D'abord, mon général.

BOURGEOIS, *écrivant.*

Après?

GLAIROT.

Après? Eh bien! après, cela va tout seul.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Mon général, ayant été informés qu'une division espagnole... »

GLAIROT.

Je ne mettrais pas, Ayant été informés... : on a l'air d'avoir été prévenu. Je mettrais, Tout à coup.

BOURGEOIS.

On ne peut pas commencer un bulletin par, Tout à coup. (*Écrivant.*) « Ayant eu connaissance.... »

GLAIROT.

A la bonne heure!

BOURGEOIS, *de même.*

« Qu'une division espagnole..... »

GLAIROT.

Espagnole d'insurgés.

BOURGEOIS.

Insurgés est inutile.

GLAIROT.

On le mettait toujours, dans l'autre guerre.

BOURGEOIS, *de même.*

« Division espagnole d'insurgés, forte de... » Combien y avait-il d'hommes?

GLAIROT.

Il pouvait y avoir... environ trois cents hommes.

BOURGEOIS.

Allons donc ! il y en avait plus de huit cents.

GLAIROT.

Oh !

BOURGEOIS.

Moi, je crois qu'il y en avait huit cents : je mets huit cents.

GLAIROT.

Soit... D'ailleurs, au quartier-général, ils en rabattent toujours.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Forte de huit cents hommes, sortait de Madrilegos, nous nous sommes portés à sa rencontre. »

GLAIROT.

Bien.

BOURGEOIS, *de même.*

« Et, après un combat opiniâtre.... »

GLAIROT.

Et une défense consécutive.

BOURGEOIS.

Ce n'est pas français.

GLAIROT.

C'est peut-être espagnol.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Et, après un combat opiniâtre, nous l'a-

vons vaincue.... » Il faudrait encore quelque chose pour finir la phrase.

GLAIROT.

Nous l'avons vaincue, sans coup férir.

BOURGEOIS.

Oh ! sans coup férir ! Cela veut dire sans tirer un coup de fusil.

GLAIROT.

Ça veut dire ça ? alors c'était pour plaisanter, il ne faut pas l'écrire.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Nous l'avons vaincue complétement. Trois cents insurgés sont restés sur le champ de bataille ; nous avons fait sept cents prisonniers : et le reste s'est enfui dans les montagnes... »

GLAIROT.

Un moment..., il faut raisonner : sept cents prisonniers et trois cents morts, cela fait mille hommes, et nous avons dit qu'il n'y en avait que huit cents...; d'ailleurs, nous ne pouvons pas annoncer sept cents prisonniers, quand nous n'en ramenons que deux cents.

BOURGEOIS.

Si tu le prends comme ça, il n'y avait pas non plus trois cents morts, puisqu'il n'y avait que vingt blessés.

GLAIROT.

Des morts, on peut en mettre tant qu'on veut.

BOURGEOIS, *écrivant.*

Alors : « Nous avons fait deux cents prisonniers, et trois cents morts sont restés sur le champ de bataille. De notre côté, la perte a été peu considérable.... »

GLAIROT.

Par exemple, c'est la vérité : nous n'avons eu ni tués ni blessés.

BOURGEOIS.

C'est inutile à dire : perte peu considérable s'entend bien. (*Écrivant.*) « Parmi les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont distingués, nous citerons.... »

GLAIROT.

Ah ! voyons, qu'est-ce qui s'est distingué ?

BOURGEOIS.

D'abord le capitaine Lincourt.

GLAIROT.

Oui, le capitaine se distingue toujours. Ensuite ?

BOURGEOIS.

Voyons, t'y mets-tu ?

GLAIROT.

Et toi ?...

BOURGEOIS.

Moi, je m'y mets, parce que cela fera plaisir à mon père, qui est député.

GLAIROT.

Eh ! bien, alors, moi aussi : ça fera plaisir à ma sœur, qui doit recevoir le journal ; elle tient un café.

BOURGEOIS, *écrivant.*

« Qui se sont particulièrement distingués, nous citerons le capitaine Lincourt, le lieutenant Glairot et le sous-lieutenant Bourgeois..., le sergent-major Dupuis... »

GLAIROT.

Le fourrier Bernard.

BOURGEOIS.

Non : il m'a donné un trop mauvais logement.

GLAIROT.

Eh ! bien, le sergent Perrin, le caporal Renaud et tous les soldats généralement quelconques.

BOURGEOIS.

On ne peut pas mettre tous les soldats... Quand tout le monde se distingue, personne ne se distingue. Deux soldats, c'est assez.

GLAIROT.

Eh bien ! mets celui qui porte mon sac, le petit Ramigeot.

BOURGEOIS.

Et puis celui qui nous a apporté des poules l'autre jour.... Comment s'appelle-t-il donc ?

GLAIROT.

Ah ! ce voleur de Moricet.

BOURGEOIS, *écrivant*.

« Ramigeot, Moricet, et puis le tambour Croquet. ».... Il nous fait rire... Voilà un bulletin parfait.... Il n'y manque plus que la signature du capitaine.

GLAIROT.

Cela fera de l'effet, et les récompenses ne peuvent manquer.

BOURGEOIS.

Il faut parler : autrement on n'a jamais rien. Les officiers de troupes sont déjà assez malheureux, avec un état-major qui prend toutes les croix pour lui.

GLAIROT.

Il est vrai que l'état-major est gourmand. Allons porter le bulletin au capitaine.

SCÈNE V.

Une chambre dans la maison de l'alcade; chaises et canapé en paille; une madone dans le fond.

LINCOURT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! seigneur officier, quel service vous m'avez rendu! Sans vous, fray Domingo....

LINCOURT.

Vous aurait fait peut-être périr dans les cachots de son couvent?....

LA COMTESSE.

Oh! non, pas dans un cachot. Il m'avait enfermée dans sa cellule, où, malgré mes cris...., quand vous êtes arrivé.... Ah! vous m'avez sauvé l'honneur.

LINCOURT.

Le misérable!

LA COMTESSE.

Il m'importunait depuis long-temps, et je l'avais toujours repoussé.... : car je déteste les capucins autant que j'aime les Français.... Vous resterez toujours dans notre ville, n'est-ce pas?

LINCOURT.

Madame, je le voudrais....

LA COMTESSE.

Notre-Dame-del-Carmen ne m'a jamais rien refusé : je lui demanderai qu'elle vous fasse rester assez de temps pour que je puisse vous convertir à notre sainte religion. Vous serez très-bien ici.

LINCOURT.

Madame, auprès de vous...

LA COMTESSE.

Mon mari n'est pas jaloux.

LINCOURT.

Cependant, quand on a une aussi jolie femme...

LA COMTESSE.

Il se fait gloire d'être ce qu'on appelle chez nous désabusé. C'est un excellent mari, que j'ai aimé, que j'estime...

LINCOURT.

Heureux celui qui le remplacerait dans votre cœur !

LA COMTESSE.

C'est un bonheur qu'un Français ne doit guère envier : les Françaises ont, dit-on, tant de charmes ! On fait cependant grand bruit de la galanterie de vos compatriotes.

LINCOURT.

Et l'on a raison.

LA COMTESSE *s'assied sur un canapé, et invite du geste Lincourt à prendre place près d'elle.*

A-t-on raison aussi quand on parle de votre légèreté ?

LINCOURT.

Que ne m'est-il permis de vous prouver que c'est une calomnie !

LA COMTESSE, *tendrement.*

Mon mari est en prison.

LINCOURT, *se levant.*

Je vais ordonner à l'instant....

LA COMTESSE, *le retenant.*

O ciel ! vous pourriez me laisser seule !

(*Tous deux sont de nouveau assis.*)

LINCOURT.

Calmez-vous, je vous en prie... : je reste... ; je suis trop heureux de rester près de vous.... Le comte, on le délivrera plus tard...., dans une heure... : il ne court aucun danger.

LA COMTESSE.

Que vous êtes bon ! Comment vous prouver ma reconnaissance ?

LINCOURT, *s'approchant.*

Un seul de vos regards....

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?....

(*Elle va tirer le rideau devant la madone, et revient s'asseoir.*

LINCOURT.

Vous parliez de reconnaissance! n'est-ce pas moi qui vous en devrai toute ma vie?

LA COMTESSE.

Si je vous convertis, il ne manquera rien à mon bonheur... (*Elle va découvrir la madone.*) Je l'espère : c'est Notre-Dame qui vous a fait venir ici pour votre salut. (*Elle revient.*)

LINCOURT, *se levant.*

Maintenant, je vole à la prison du comte....

LA COMTESSE.

Le voici....

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, DON JOSÉ, MARQUITA.

LE COMTE.

Seigneur commandant! quelle reconnaissance! Vos soldats nous ont délivrés.

DON JOSÉ.

Et, grâce à vous, nous échappons au supplice.

LE COMTE.

Les auteurs du massacre, Juanito, Domingo et plusieurs moines, sont arrêtés.

LINCOURT.

C'est bien. Je vais les envoyer au général, qui les fera fusiller.

MARQUITA.

Après les avoir confessés.

LE COMTE.

Ils ne méritent pas qu'on les confesse.

DON JOSÉ.

Qu'ils soient damnés.

LINCOURT.

Comme vous voudrez. Je n'y tiens pas.

LA COMTESSE, *à Lincourt.*

Permettez que l'on confesse fray Domingo, je vous en conjure. Ce sera prouver que vous voulez suivre mes conseils et vous convertir à la foi catholique.

LINCOURT.

Je ne puis rien vous refuser, madame. Il aura tous les sacremens.

DES PRÉCÉDENS, GLAIROT, BOURGEOIS.

GLAIROT.

Capitaine! ce damné moine qu'on appelle Domingo vient de s'échapper. Mais ce n'est pas tout : les paysans des environs s'insurgent pour défendre leurs capucins. Nous allons en voir de cruelles ; dans la dernière guerre...

LINCOURT.

Diable! comment faire? Nous avons déjà beaucoup de prisonniers à garder. Si la guérilla royaliste vient encore nous attaquer par-dessus le marché...

DON JOSÉ.

Donnez des armes aux prisonniers constitutionnels.

LE COMTE.

Nous nous mettrons à leur tête, et nous vous défendrons.

LINCOURT.

Armer nos ennemis pour nous battre contre nos alliés ! c'est impossible.

GLAIROT.

On n'y comprend plus rien. (*A Bourgeois.*) Je voudrais voir ici ton père, qui est député.

LINCOURT.

Allons, il faut se replier sur le régiment avec nos prisonniers.

LE COMTE.

Alors, je vous prie de m'emmener avec vous : je suis aussi votre prisonnier.

DON JOSÉ.

Et moi aussi. J'ai été milicien : je me rends.

LA COMTESSE.

Seigneur commandant, je ne vous quitte pas.

MARQUITA.

Nous partons tous avec vous. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

(*La place publique. — Les Français sont rangés en bataille à gauche ; à droite plusieurs charrettes sur lesquelles on entasse des paquets.*)

GLAIROT ; CROQUET, *ayant une banderolle de pigeons, et tenant un chien en lesse ;* UN CAPORAL, UN SOLDAT.

CROQUET.

Lieutenant, faut-il battre le rappel !

GLAIROT.

Tout à l'heure... Mais te voilà tout emplumé! Où as-tu donc volé tous ces pigeons?

CROQUET.

Mon lieutenant, c'est la bourgeoise de mon logement qui m'a dit, dans son patois : Tiens, mi corazon, mon petit cœur, prends ces palomas : les brigands de la Foi vont venir, et j'aime mieux que ce soit toi qui profites de mes pigeons qu'un voleur.

GLAIROT.

Et ce grand lévrier, qui te l'a donné?

CROQUET.

Il passait dans la rue : je l'ai appelé Caraco, et il m'a suivi.

GLAIROT.

Parce que tu l'as attaché.

CROQUET.

Je l'ai attaché pour qu'on ne me le vole pas. Il vaut bien une pièce de dix francs : il est de ma hauteur.

(*Glairot s'éloigne. Croquet chante.*)

Une belle princesse
Voyant un beau tambour,
Elle était dans l'ivresse,
Y rêvait nuit et jour,

Lui disant : Je vous aime,
Félicité suprême !...

Caporal, comprenez-vous ce langage-là, félicité suprême? C'est un mot de princesse, comme pour dire : Ah ! sacristi ! que je suis contente !

LE CAPORAL.

De quoi est-elle donc contente?

CROQUET.

D'avoir rencontré un gentil tambour qui lui a donné dans l'œil.

LE CAPORAL.

Sont-ils assez orgueilleux, ces musiciens !

CROQUET.

La romance n'est pas de mon invention ; je puis la montrer imprimée, et on lit au bas : « Vu véritable à la préfecture de police. »

UN SOLDAT.

Oui ; mais, dans la romance, au lieu de tambour, il y a troubadour.

CROQUET.

Eh bien ! c'est la même chose. Troubadour est notre ancien nom, avant la révolution. Il ne faut pas avoir l'air de nous mesquiner, car c'est un tambour qui a gagné la bataille de Marengo.

LE CAPORAL.

Allons donc!

CROQUET.

Le fait est bien connu ; tous les tambours vous le diront : c'était un nommé Rivaut, de la troisième demi-brigade ; il avait juste mon âge, dix sept ans. Le premier consul vient à lui, et lui dit comme ça : Camarade, il n'y a plus rien à frire ; bats la retraite. Mais v'là que Rivaut bat la charge, et l'Autrichien est enfoncé sur toute la ligne. C'est exact.

LES PRÉCÉDENS, LINCOURT; *puis* BOURGEOIS.

LINCOURT.

Allons, tout est-il prêt?

GLAIROT.

Bientôt, capitaine. Bourgeois fait sortir les prisonniers : voyez.

LINCOURT.

Mais il y a là plus de six cents hommes.

BOURGEOIS, *arrivant.*

Capitaine, je ne sais pas comment cela se fait ; mais ce matin je trouve trois fois plus de prisonniers qu'hier. Ils crient : Vive le duc D'Angoulême ! Allons en France !

CROQUET.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! en v'là-t-il des prisonniers! Encore, encore, et puis encore... La victoire augmente.

BOURGEOIS, *bas à Glairot.*

Tu vois bien que j'avais raison pour le bulletin.

LINCOURT.

Ma foi, qu'ils soient les bien-venus... Tambour, la marche!

(*Les troupes défilent, suivies de charrettes pleines de meubles et d'habitans. On voit dans une voiture le comte, la comtesse, don José et Marquita.*

JUANITO, SOLDATS DE LA FOI, PAYSANS, DOMINGO.

DOMINGO, *à cheval, un sabre à la main.*

Invinsibles Espagnols, vous avez enfin brisé la pierre de la constitution, et chassé les Français, plus négros que les négros eux-mêmes. Mort aux constitutionnels, aux Français et aux hérétiques de toutes les nations!

(Les paysans se mettent à piller, et Domingo plante au milieu de la place un drapeau sur lequel est écrit : CETTE VILLE A ÉTÉ PACIFIÉE PAR LA PROTECTION DE SAINT JACQUES, NOTRE PATRON.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Cavé (H. A.)
Dittmer (A.)

Fongeray est le pseudonyme collectif de Cavé et de Dittmer. — Avec un fac-simile d'autographe et un frontispice lithographié par HENRY MONNIER, *représentant de manière assez caricaturale Stendhal. —*

